

766 554

CLAPIER.

LA SERBIE
LÉGENDAIRE

IP = 33980175

Лука Ћеловић
БЕОГРАД

Luka Ćelović
BEOGRAD

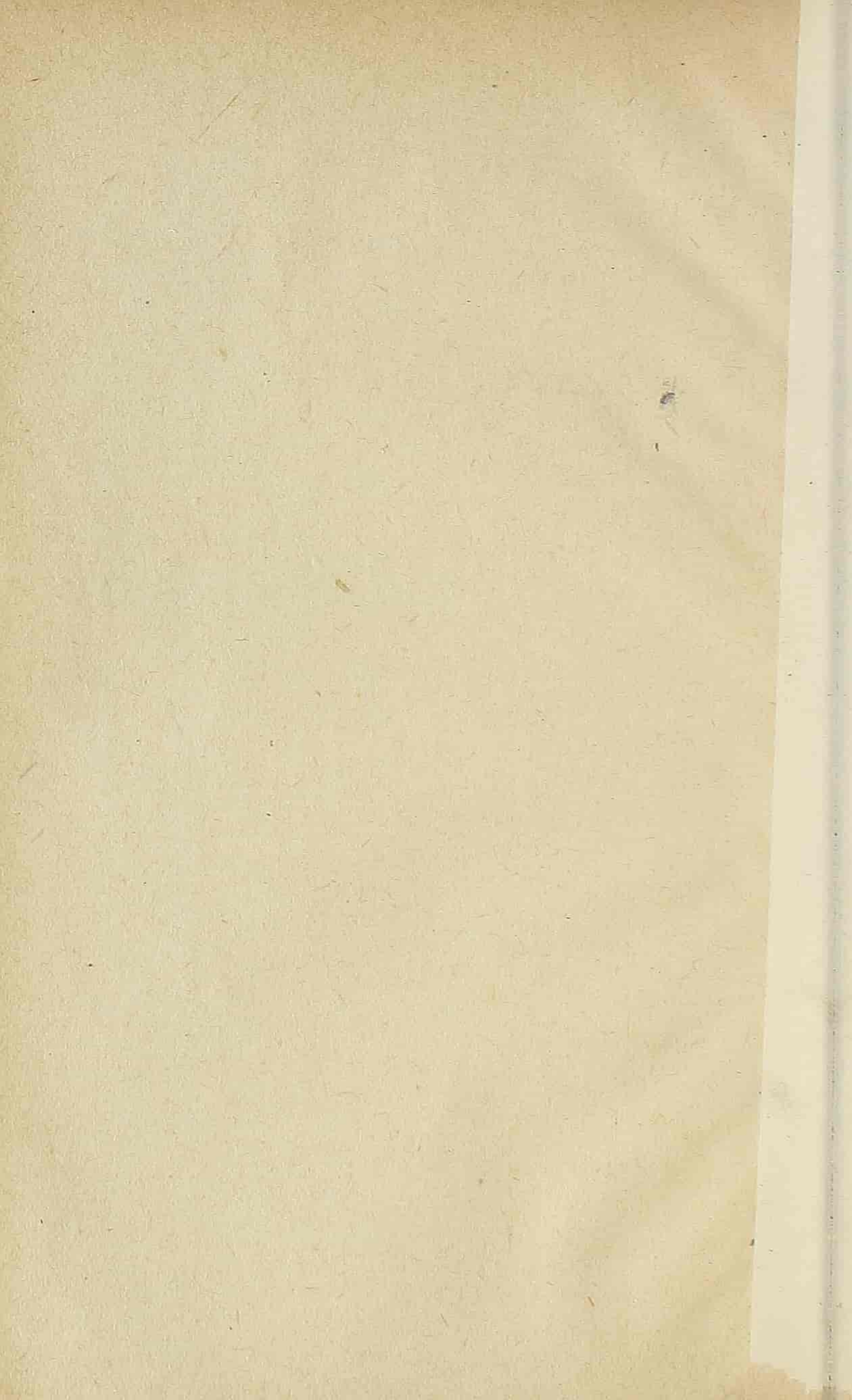
THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1800 EAST ASIAN

RECORDS

La Serbie Légendaire



M^{me} GÉNINA CLAPIER

Membre de l'Académie de Vaucluse
Chevalier royal de Saint-Sava

1. 6. 6
554

La Serbie Légendaire

PUISÉ DANS LE TRÉSOR DES
LÉGENDES, DE LA POÉSIE
ET DE L'HISTOIRE.



PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

—
1918

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

УНИВ. ЕИБ
И. Бр. 45558

LÉGATION DE SERBIE

Chère Madame,

Je viens de feuilleter le bel ouvrage.

La Serbie légendaire,

*que votre noble attachement à mon infortunée
Patrie a pieusement construit de pièces éparses
de l'âme et du cœur de notre Peuple.*

*Je vous remercie de l'affection que vous avez
mise dans cette œuvre, qui démontre, une fois
de plus, la tenacité de notre foi dans un meilleur
avenir et l'immortalité de la beauté idéale
de la Serbie, sans égard aux épreuves par
lesquelles notre nation a dû passer durant de
longs siècles.*

Vous rappelez-vous le mot du grand Lamartine : « L'histoire de ce peuple devrait se chanter et non s'écrire. C'est un poème qui s'accomplit encore. »

Ce poème est bien tragique. Mais ce sera un poème jusqu'à la fin.

Vous souvient-il de ce témoignage d'un écrivain allemand, enregistré probablement sans avoir été compris par le commandant autrichien, sur le Condamné à mort Serbe et qui chante son propre chant de mort en marchant vers son poteau ?

Nous écrivons nos poésies d'aujourd'hui avec les larmes de nos grands mères et le sang de nos derniers fils. Le plus noble sang français, anglais, américain, italien s'y mêle.

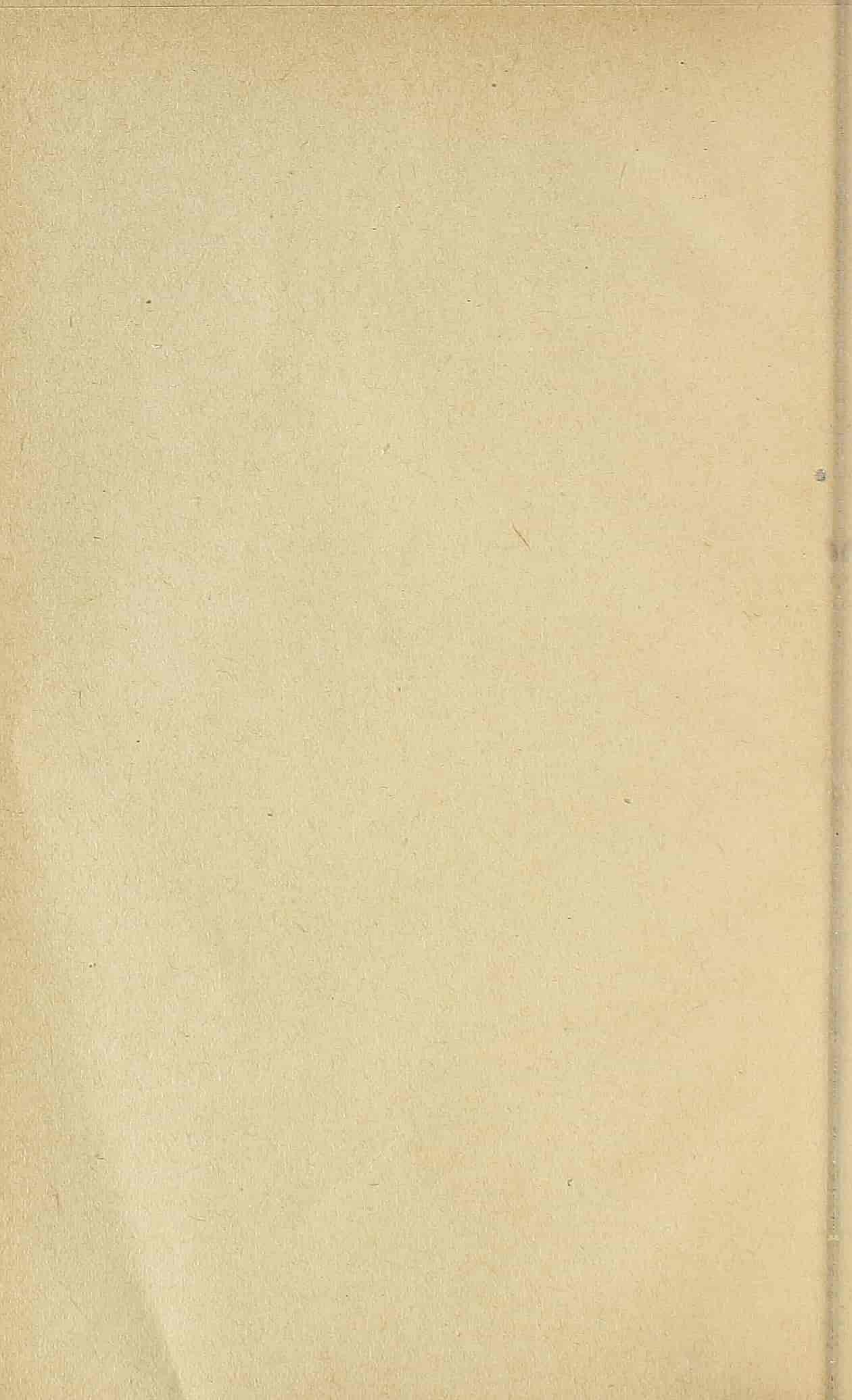
Il faut que les légendes modernes soient continuées : elles le seront.

Aux meilleurs jours qui viendront, nos bardes chanteront l'héroïsme des soldats alliés et surtout la noblesse des descendants de Vercingétorix.

Ils voueront une particulière tendresse à la

femme française qui, dans cet ouragan mondial a été la seconde mère pour nos enfants et la seconde sœur pour nos vaillants. Dans leurs chants, ils ne pourront point vous oublier.

MIL. P. VESNITCH



AVANT DIRE

Frères, on me demande pourquoi j'ai écrit vos légendes? C'est pour qu'elles ne restent pas lettre morte.

Savamment traduites, jusqu'ici dans leur rythme original, la plupart sont restées inaccessibles et comme recouvertes par la poussière des âges.

Je les ai essuyées avec des mains pieuses, pour pouvoir les baiser; j'en ai écarté les scories alourdissantes, pour ne pas troubler le regard de nos enfants. Ces légendes, pour qu'elles soient aimées et comprises à notre époque, il fallait leur donner une forme vivante.

Si j'en ai transcrit quelques-unes d'une façon un peu plus moderne que votre gouslar ne les disait, ne m'en veuillez pas! Il fallait faire briller l'arme de Marko, rouillée depuis cinq siècles sur l'Ourvina. Il fallait que ses gemmes resplendissent, pour le jour prochain

où l'épée sainte tracera à vos yeux un avenir de gloire !

Quant à nous, bien qu'au premier abord la littérature serbe, empreinte de poignante beauté, nous éprouve et nous attriste, dès que nous sommes initiés pour la comprendre, elle nous donne des vibrations artistiques inconnues et un nouvel élan patriotique.

J'offre ces lignes aux héros, aux poètes tombés en défendant leur patrie martyre, et à ceux qui attendent là-bas l'heure de sa résurrection glorieuse.

G. C.

HOMMAGE A LA SERBIE

Salut à toi, Serbie héroïque et féconde,
Soldat toujours dressé qui gardas le vieux monde
Du farouche envahissement ;
Et qui vis déferler sur toi la vague immonde
De l'Autrichien, du Turc, du Bulgare-Allemand.

*
* *

Tandis que l'Occident s'ouvrait à la lumière
Aux heures de prospérité,
Quand les arts florissaient, sentinelle première
De l'honneur, tu gardais pour sublime bannière
Le drapeau de la liberté.

*
* *

De la Char-Planina jusqu'à la Drina basse,
Sur tes champs de maïs qu'ombragent des pruniers,
C'est toujours un rayon de loyauté qui passe.
Et, les chants douloureux qui montent dans l'es-
Sont encore des chants guerriers. [pace

Les grands noms de Douchan, d'Etienne, de Lazare,
 Dans un cri de pitié vibrent à Kossovo.
 Mais, ce passé sanglant que l'avenir répare,
 Ce passé, qui revit dans tous les cœurs, prépare
 La revanche du temps nouveau.

*
 * *

Salut à toi, Serbie à la rude enveloppe
 Dont les torrents sont noirs et les pics font frémir.
 Sous ton sol tourmenté bat le cœur de l'Europe ;
 En ses pulsations l'honneur se développe,
 Et tes douleurs la font grandir!

*
 * *

Sans toi, plus d'équilibre, hélas ! plus d'harmonie,
 Serbie angoissée et bénie !
 Car, si tu t'es dressée en farouche lutteur,
 C'est toi qui fus le nœud de notre hégémonie,
 La rançon de notre bonheur !

*
 * *

Va, quoi que nous fassions, quoi que nous puissions
 [faire,
 Nous garderons toujours une dette envers toi :
 De ta première lutte à la dernière guerre,
 Tu te dressas toujours, ardente, la première,
 Contre les ennemis du droit.

Salut à toi, Serbie héroïque et fidèle !
Des rives du Vardar au seuil de Katchanik,
C'est ton Kraliévitich maintenant qui t'appelle,
Et de Marco, l'épée à la lame immortelle
Etincelle sur chaque pic.

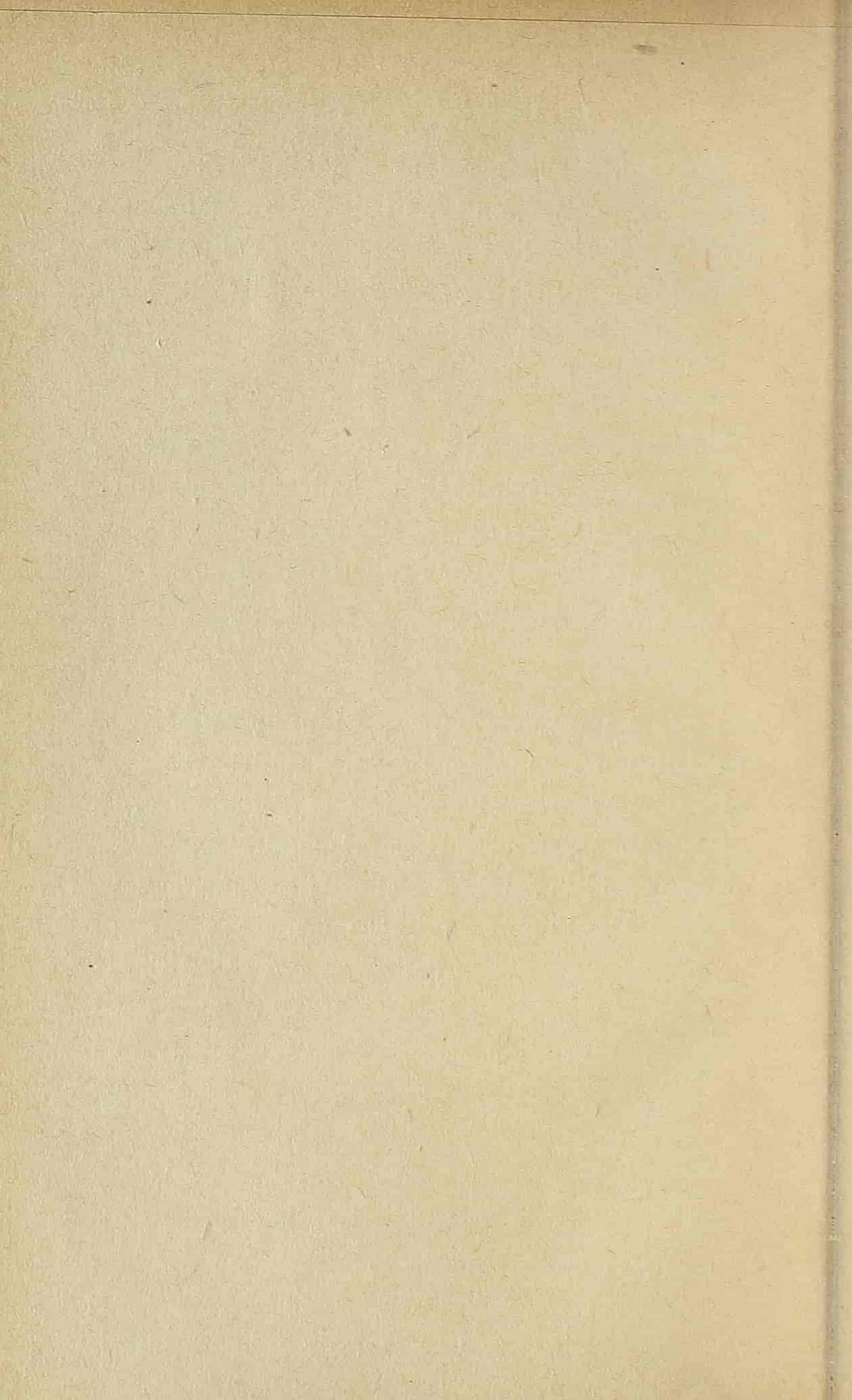
*
* *

Charatz s'est réveillé ! La douloureuse histoire
De cinq cents ans de lutte et d'opprobre et de mort
Va bientôt s'effacer. Un avenir de gloire
S'ouvre avec le retour, et voici la victoire
Qui va couronner ton effort...

*
* *

Et toi, quand tu verras, après tant de souffrance,
Revenir sur leur sol tes sublimes soldats,
O toi dont leur bonheur forme la récompense,
Jeune et mâle héros, prince Alexandre, pense
Oui, pense à la loyale et fraternelle France
Car Elle ne t'oubliera pas.

G. C.



QU'EST CE QUE L'ÂME SERBE ?

« Un peuple destiné à être le poète et le musicien de toute la race slave et la plus grande gloire littéraire de cette famille immense. »

MICKIEVICZ. *Les Slaves*. T. I.,
p. 334.

La blanche Beograd a, paraît-il, pour ceux qui l'ont survolée, la forme mystérieuse d'un point d'interrogation.

C'est une énigme posée entre le passé et l'avenir, une question de vie entre la Latinité et l'Islam, la clé de voûte des Balkans, le secret de la paix européenne.

L'âme serbe est elle-même un point d'interrogation. Elle échappe à l'analyse méthodique et se replie rebelle, sans se prêter aux tortures anatomiques.

Elle a des sauts brusques qui déconcertent et que seule la connaissance de son histoire

peut expliquer. Elle est si sensible qu'un rien la froisse, elle a un tel respect des sentiments d'honneur, qu'elle demeure en eux comme pétrifiée. Loin d'elle les factices subtilités des civilisations avancées. Elle est capable à la fois de toutes les inerties, et de tous les héroïsmes.

Mais, si l'âme serbe, restée à la pure origine de ses inspirations poétiques, a conservé, grâce à elles, sa primitive limpidité, pourquoi a-t-elle été si peu comprise ?...

En réalité, si des esprits d'élite, pressentant que l'affranchissement de la grande race slave est nécessaire au progrès de la civilisation, se sont attachés à l'étude de la Serbie, jamais une délicate mise à point d'adaptation n'a été faite entre elle et nous.

D'une race forte, dont un long asservissement n'a pas tari la sève, le Serbe, cerné par tant d'ennemis divers Turcs, Albanais, Magyars, Bulgares, Allemands, s'est replié depuis longtemps sur lui-même, s'est concentré dans son malheur.

Il est fier, et dans la souffrance, il ne s'accorde pas le droit des larmes. Or, quand le

cœur humain s'ouvre-t-il, sinon quand il souffre? Mais, quel étranger, assez admis dans l'intimité du peuple serbe a pu le voir pleurer? Quel psychologue a pu étudier son âme?

L'histoire de la Serbie est moins écrite, que chantée : Dans de longues épopées, les héros des époques glorieuses sont rendus immortels. Les Serbes, en des poésies homériques, se sont transmis précieusement leurs noms d'âge en âge, comme un trésor national : Milosch, Lazare, Marko.

Or, le siècle de Lazare, le martyr qui préféra la couronne du ciel à celle de la terre, est à un siècle près celui de saint Louis.

Pour juger un paysan serbe, tel que l'ont formé ses légendes, prenez un Français du temps des croisades, avec son courage, sa confiance naïve, sa touchante foi.

Le croisé voulait sauver Jérusalem des profanations du Croissant.

Le Serbe est resté le vivant rempart du monde latin contre l'islamisme.

Tous deux ont au cœur la même pensée.

Dans une poussée inconsciente, souvent

douloureuse, généreuse toujours, ce peuple marche.

Pour comprendre l'âme serbe, il faut rétrograder de cinq siècles. Il faut revenir à l'époque où la gloire nationale à son apogée a été broyée sur le champ de Kossovo. Comme le Yougo-Slave a le culte du passé et des traditions, par ses chants et ses légendes il a voulu maintenir intégral le trésor de ses croyances. Il conserve la garantie du passé pour s'assurer l'avenir.

Longtemps, ses aspirations ont été refoulées, ses désirs broyés, ses espoirs déçus. Qu'importe! il espère encore. Et il oublie (est-ce volontairement?) dans son histoire, les siècles d'esclavage et d'angoisse. *Il remonte au temps heureux, pour revivre avec ses héros. Il a conservé son âme neuve pour les comprendre.*

Si l'âme serbe a échappé à toute analyse, c'est qu'elle est *trop fière, trop douloureuse ou trop jeune*. Elle est restée au temps des croisades. Notre froide raison se dérouterait à la suivre. C'est avec notre cœur qu'il faut la juger.



Le paysan serbe n'a pas évolué, dit-on.
Libre enfant de la nature, il la reflète.
Il est artiste, naïf, sensible, fidèle, compa-
tissant.

Il nous paraît être indépendant.

En réalité, il obéit à ses traditions. L'obéis-
sance lui est rendue facile par l'habitude qu'il
a de vivre en zadrouga. En zadrouga, la per-
sonnalité se fond dans l'unité de la famille pour
l'agrandir; la vie devient collective.

Ce peuple, passé d'une féodalité patriarcale
à la dictature militaire, de la dictature à la
monarchie constitutionnelle, pressé par tant
d'influences contraires, aspirant de toutes ses
forces à l'harmonie et à la paix, et ne pouvant
jamais les atteindre, a montré de grandes
qualités de prudence, de fermeté de résigna-
tion et d'espoir, même dans les circonstances
les plus critiques. D'où lui vient donc une telle
force pour rester *lui-même*, et dominer, im-
muable, tous les bouleversements ?

C'est le grand secret des *légendes* de ce

peuple martyr, ce peuple dont les pères faisaient dire à Hérodote :

« Les Dardaniens sont indifférents à tout, excepté à la poésie. »



Tous les trésors des âges primitifs, disparus du milieu de nous, sont restés déposés au fond de la nature slave qui a pour mission de les conserver au monde. Ce peuple détient une magnifique source d'inspiration, des trésors de poésie naturelle, dans la limpidité de forme propre à l'antiquité grecque.

Les rhapsodies serbes rappellent-elles les chansons de geste de l'occident, les sagas de l'ancienne Scandinavie ou les épopées du cycle d'Homère? Sont-elles les échos des ballades mythologiques chantées par les Dardaniens, pères des Serbes autochtones, avant J.-C.? C'est possible.

Mais, ce qui peut surprendre jusqu'à l'admiration, c'est l'effet moral produit par ces chants :

Chez les Serbes, les poèmes populaires se traduisent en gestes héroïques.

Pour Kara-Georges et pour son peuple, en marchant contre l'oppresseur, ils ne voyaient que la revanche décisive ou la conséquence suprême de Kossovo.

Et, dans la dernière lutte balkanique, les troupes serbes affamées et sans munitions, en voyant le mausolée qui garde le tombeau de Mourate, ont levé le front au cri qui les magnétise encore : « Kossovo ! »

*
* * *

Fleurs sauvages et parfumées des légendes de Kossovo, vous révélez l'âme mystérieuse d'un peuple fier. En un siècle de réalités brutales, de mercantilisme servile, d'égoïsme aveugle, comme nous gagnons à vous recueillir !

Pesmés épiques ou domestiques, chants de goslars ou chants de femmes, cailloux roulés par le torrent des siècles, vous vous êtes formés pour le bonheur de l'esprit et la joie du cœur.

Vous nous parvenez par le charme de la musique et la pénétration de la parole.

La langue yougo-slave a des grâces d'intonation et des désinences féminines. Dans la bouche d'une jeune fille, le parler serbe est un roucoulement de tourterelle.

La chanson aux formes simples et cristallines, est le reflet de l'âme collective.

Mais, quand c'est le gouslar qui chante dans un *sabor* populaire ; quand il prend pour s'accompagner, les goslées au cou de cygne, les goslés sacrées taillées dans le cœur du hêtre, c'est l'évocation magique des jours de gloire, c'est tout un peuple de héros qui se lève et marche !

On les voit, casqués et éperonnés, portant leurs kalpaks et leurs épées nues.

« Et voilà pourquoi les pâtres du XIX^e siècle ont pu renouer la chaîne des princes et des héros du XIV^e. » C'est en conservant le trésor des légendes, des mœurs, de la religion de la poésie, que les raïas méprisés du Turc, se sont levés spontanément à la voix de Kara-Georges et de Milosch Obrenovitch.

Et l'on peut dire qu'il n'est pas d'heures où la Serbie ne soit prête à accomplir d'aussi

étonnants prodiges, pour répondre à l'appel de ses héros.

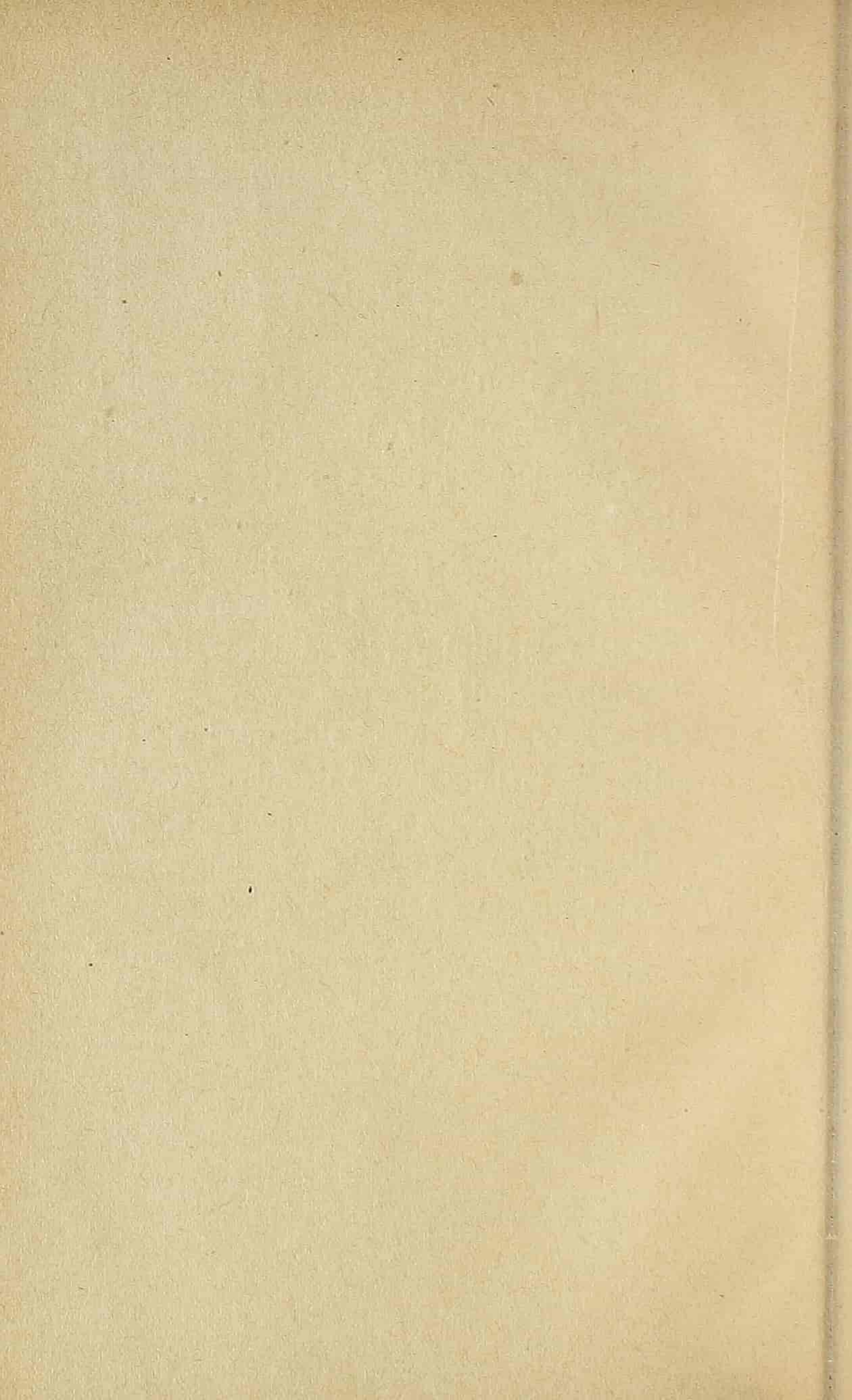
Elle vit, puisqu'elle espère ; si elle espère, elle a raison de vivre.

Écoutons chanter la femme serbe ou la bergère de Choumadia. Écoutons chanter le gouslar, presque toujours aveugle comme le destin.

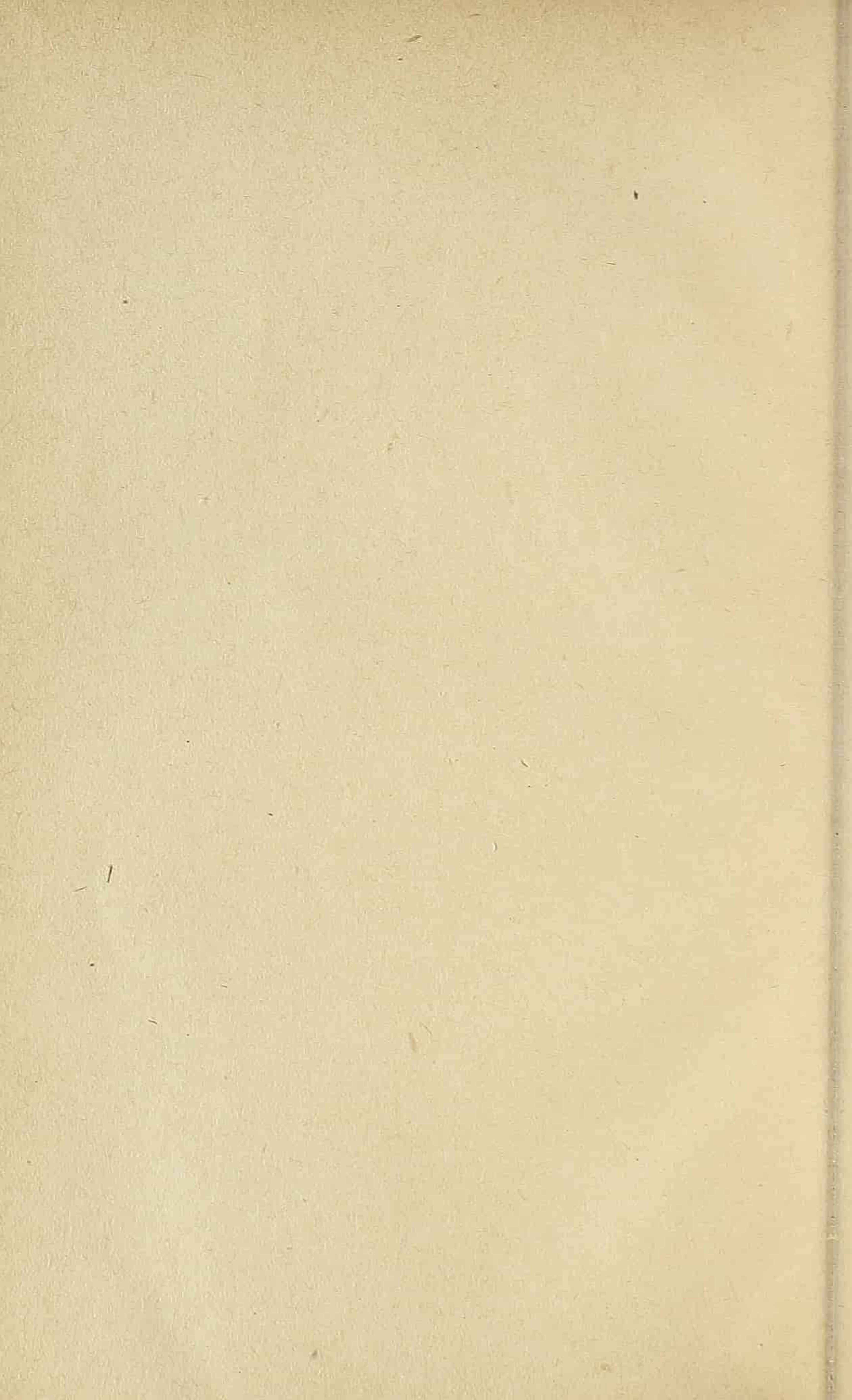
Leurs cantilènes, riches en images, nous donneront le reflet de cette âme immense dont les facettes multiples reproduisent tant de douloureuse beauté.

En les entendant, nous obtiendrons peut-être l'ineffable joie d'un rajeunissement de pensée dans un cadre naturel et vécu, nous connaissons mieux un peuple héroïque, et nous comprendrons cette définition de Kolar :

« Ce que le rossignol est parmi les oiseaux, le Slave l'est parmi les nations. »



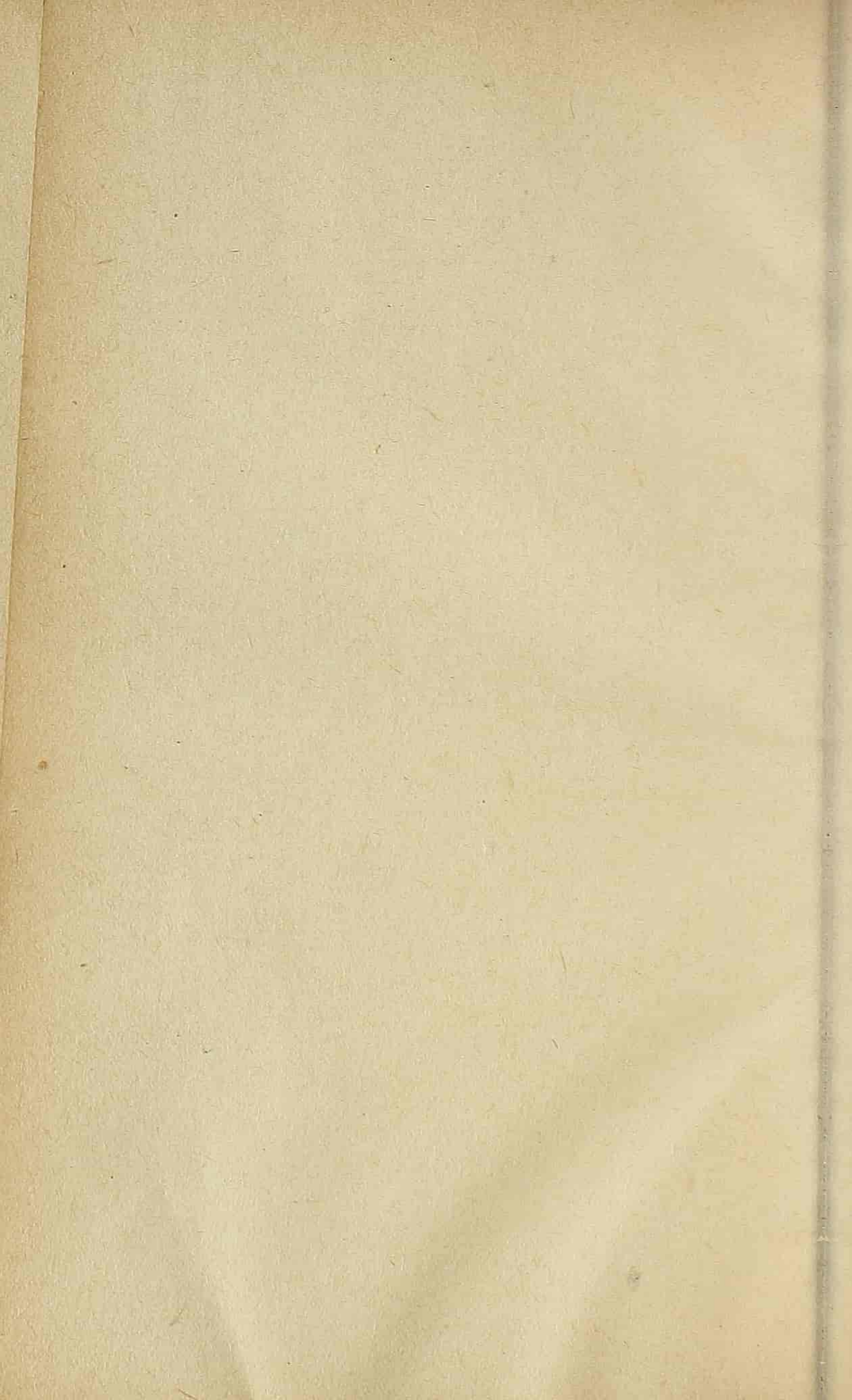
CHANTS HÉROÏQUES



CYCLE DE KOSSOVO

« Arche d'Alliance des temps nouveaux, c'est en vous qu'une nation dépose les trophées de ses héros, l'espoir de ses pensées et la fleur de ses sentiments. La flamme dévore les œuvres du pinceau, les brigands pillent les trésors; la chanson échappe et survit. O chansons populaires, vous naissez avec la nation; avec elle seulement vous mourez. »

A. MICKIEVICZ.



LA VISION DE LAZARE

Sur un des affluents du Lim, Milescheva dresse dans la clarté du soleil la blanche église de l'Assomption. Là reposent les reliques de Saint Sava chères à tous les cœurs des Serbes.

Par un soir d'août, où le soleil qui se couchait au delà du fleuve semblait jeter dans les eaux des taches de pourpre, un brillant cavalier gravissait la colline. Arrivé près d'un bouquet d'aulnes, il laissa son cheval aux mains de son écuyer et pénétra seul dans l'église.

Il s'approcha de la châsse précieuse qui renfermait les restes de son ancêtre et s'abîmant dans un recueillement profond : « O le plus grand des Némanitch, Sava de Serbie, parle-moi !... »

Soudain, sa poitrine se souleva en proie à une émotion indicible :

« Eh! quoi me faut-il choisir entre la puissance terrestre ou la gloire du martyr? »

Ai-je le droit de décider, si, de ma vie dépend celle des autres?... Un prince est un conducteur d'hommes. Quel sera le sort du peuple qui m'est confié?...

.....

J'avais rêvé pour lui tant d'héroïsme!

Par son glaive, il devait reconquérir sa suprême indépendance. Est-ce ainsi que son destin est tracé?...

.....

La guerre! ah! je suis prêt à la faire! Est-ce contre Mourate que je devrai marcher?

Oui? Qui m'assistera dans la lutte?

Serons-nous vainqueurs de la barbarie?...

.....

Eh! quoi? pas une promesse de victoire? c'est sans espoir que je dois combattre?

Je ne puis accepter le calice d'ignominie pour mon malheureux peuple; qu'il s'écarte de lui; qu'il s'écarte de moi!...

.....

Le désespoir ne conduit pas à la victoire. La vue terrifiante d'un avenir de douleur terrasse mon bras. A quoi servira cette bataille, où je vois le sang monter jusqu'aux genoux des combattants.

Pourquoi ce sacrifice?

.....

Si je ne livre pas ce combat suprême, la Serbie recevra l'empreinte de l'Islam. Il faut, dans un même élan, grouper les chefs autour de leur roi, pour attendre le défi du croissant.

.....

Les richesses que m'offrirait Mourate, si j'acceptais son amitié, ne sont rien auprès de celles qui ne périssent pas.

La palme du sacrifice est offerte à mon peuple. Il est la sentinelle de l'Europe et la rançon de son bonheur...

.....

Qu'obtiendra ce peuple martyr en récompense de l'holocauste? Je le vois pendant cinq cents années accumuler douleurs sur douleurs. Pourquoi meurent-ils, mes braves compagnons?...

.....

Ils meurent, pour *réserver l'avenir* et laisser à leurs lointains descendants, *l'espoir des magnifiques revanches*. Kossovo sera le signe de ralliement de la pensée serbe!...

Nous garderons l'espoir comme gage d'amour. »

Lazare se lève transfiguré. Le soleil levant qui est venu le surprendre, jette ses rayons à travers les vitraux et nimbe sa noble tête d'une auréole supra-terrestre.

Lazare vit dans l'au-delà.

Il porte la destinée d'un peuple, sur son front de martyr, que le don de soi a prédestiné (1).

(1) Ceci est toute la philosophie de l'histoire serbe, de Lazare à Kara-Georges.

LES DEUX MESSAGES

Le tzar Lazare est assis à sa table d'or.

Autour de lui sont groupés les knèzes et les meilleurs guerriers de la Serbie :

Le vieux Youg-Bogdan à la barbe chenue, et père des neuf Yougovitch.

Ivan Kossantchitch surnommé le Beau, le Voïvode Milosch Obilitch qui s'illustra dans vingt combats et gendre du roi Lazare.

Vouk Brankovitch son second gendre, époux de la belle Voukossava ; il est d'une naissance illustre, mais un serpent de jalousie ronge son cœur : il envie la pure gloire de Milosch.

Il s'y trouve Milan Toplitza à l'épée radieuse, et tant d'autres chefs fameux, dont les noms brillent comme des étoiles, mais seraient trop longs à énumérer.

En présence de ses amis, le roi Lazare s'est levé :

« J'ai attendu que vous soyez tous avec moi, mes braves, pour prendre connaissance d'un message du sultan. Le voici :

« O Lazare, qui tiens la tête de la Serbie :
Ce qui ne fut jamais et ne peut être c'est qu'il y ait deux seigneurs et une seule terre.

Nous ne pouvons régner tous les deux à la fois. Envoie-moi donc les clés d'or de toutes tes villes et les tributs pour sept ans. Sinon, viens sur le champ de Kossovo, nous y partagerons la terre avec nos sabres. »

Lazare comprend que le moment de la lutte suprême est arrivé, et la lettre menue qu'il regarde lui semble tachée de sang. A cet instant, un faucon gris plus rapide qu'une hirondelle, lui apporte une lettre et la laisse tomber sur ses genoux. Elle ne vient pas de la terre :

« Si tu fais ériger un temple à Kossovo, ne lui donne point des fondements de marbre, mais seulement d'écarlate et de soie. Fais

communier ton armée et range-la en bataille. Elle succombera tout entière et, avec elle, tu périras. »

Lazare a relevé le front. Une tristesse suprême l'envahit et d'une voix grave il demande aux siens : « Que vous en semble ? »

Le vieux Youg-Bogdan et après lui les neuf Yougovitch, s'écrient : « Il faut laver cet affront, dussions-nous tous mourir !... »

— Il faut, s'écrie le bouillant Toplitza, que la Serbie triomphe du croissant.

— Il faut, dit le valeureux Milosch Obilitch, traverser l'armée de Mourate et tracer, chacun avec notre épée, un sillon assez large pour qu'un chariot puisse y passer !... »

Vouk Brankovitch s'est approché du tzar : « Ne croyez pas, ô père, ce que promet Milosch car son intention est de vous trahir. »

Lazare frémit et n'ajoute rien ; mais, quand on apporte les coupes de vin vermeil :

« Ce n'est pas à toi, mon vieux compagnon d'armes Youg-Bogdan, ni à tes fils valeureux que je boirai ! Mais je lève mon verre au vaillant des vaillants, à celui qui, jusqu'ici a été

le héros de notre armée, à toi, Milosch Obilitch, fidèle ou traître! »

Milosch bondit en regardant Brankovitch.

« Celui qui doit trahir est celui qui m'accuse!

Je poserai mon pied sur le cœur de Mourate! »

LA TZARINE MILITZA

La tzarine est entrée dans la salle du conseil :

— Est-ce vrai, ô Lazare que tu veux quitter Krouchevatz ?

Prince, couronne des Serbes, est-ce vrai que tu pars demain pour Kossovo, emmenant tous tes chefs avec toi ?...

Ah ! du moins, des neuf Youyovitch, laisse-moi un de mes frères, pour me soutenir et m'encourager.

— Il est vrai, Militza, que je pars demain pour Kossovo à la tête de mon armée.

Viens aux remparts de Krouchevatz, dès l'aube.

Tu verras passer tes neuf frères, et tu pourras arrêter celui que tu auras choisi. »



L'aube s'est levée sur la blanche ville.

Avant elle, la tzarine est descendue près des remparts.

A la tête des siens, Youg-Bogdan s'avance. L'âge a blanchi ses cheveux, mais non courbé son front auguste. La tzarine s'approche de lui :

« Mon père! vous qui partez, bénissez-moi! »

Mais, le vieux guerrier, absorbé par ses pensées, regarde au loin. Il passe sans voir et sans entendre Militza.

L'armée défile lentement.

Les cavaliers ont leur lance de guerre.

Sur un alezan chamarré d'or, s'avance le noble Bochko, l'aîné des Yougovitch. Il porte haut l'étendard de Serbie. De la pomme qui le domine, rayonnent des croix d'or. Il est tout enveloppé par l'étoffe soyeuse de l'étendard :

« Bočko ! s'écrie la tzarine, ô frère, daigne m'écouter ! Le tzar Lazare m'autorise à te faire une prière :

Pour que je ne sois point seule, demeure avec moi et confie à un autre la charge de l'étendard.

— De le remettre, je n'aurai garde : on dirait que, pour fuir la bataille, un Yougovitch s'est retiré.

Retourne, sœur, vers ta blanche tour.

Pour moi, je dois mourir, pour affirmer ma foi. »

L'armée défile lentement.

Militza, tremblante d'anxiété, voit passer tous ses frères. Elle n'a pas le courage de leur parler mais ses mains jointes les supplie. Eux, obstinément, gardent les yeux fixés vers cette plaine où va se jouer leur destinée.

Enfin, arrive le dernier des Yougovitch ; il conduit les destriers du tzar, caparaçonnés d'or.

« Voïn ! s'écrie Militza ! Voyiné ! tu n'a pas seize ans et tu cours à la mort !

Par pitié pour toi et pour moi, reste près de ta sœur !...

— Que diraient mes frères s'ils me voyaient revenir ?

Ce n'est pas le fait d'un Yougovitch.

Tous sont liés par le même destin ! »

En voyant partir le dernier de ses frères, la tzarine défaille, plus blanche que sa parure de cygne.

L'armée défile lentement.

Le tzar Lazare monte son haut coursier de guerre.

Ses armes jettent des éclairs.

Il aperçoit Militza, et, celui qui porte en son cœur le deuil de son peuple et souffre toutes les douleurs, se sent pris, pour celle qui pleure, d'une immense pitié :

« Nul n'a donc voulu demeurer près de toi, ô Militza !

Voici du moins mon écuyer fidèle. Golouban va te ramener dans ta blanche tour, et demeurera près de toi pendant la bataille. »

Mais Golouban a regardé le roi :

« Maître vous nous avez dit hier :

« Malheur à celui qui évitera le combat !

Que sa terre soit stérile, que le froment ne germe pas dans son champ, que la vigne ne mûrisse pas sur ses collines, que sa maison n'ait pas de chants d'enfants. »

Avec l'armée entière je t'ai juré serment de fidélité. Si un homme ne se bat à Kossovo, ce ne sera pas moi !... »

L'armée défile lentement.

Seule dans le konak toute la nuit, la tzarine a attendu un message.

Sa tour s'éclaire des lueurs de l'aube, et deux corbeaux au-dessus d'elle viennent planer.

L'un croasse et l'autre parle :

« Est-ce ici le palais de Lazare ?

Nul vivant n'y est donc resté ? »

La tzarine apparaît douloureuse.

« Oiseaux tristes, répondez-moi.

Venez-vous de Kossovo ? Qui remporta la victoire ?

— Nous avons vu le choc des deux armées :

Lazare et Mourate ont perdu la vie.

Il ne reste rien de l'armée serbe, et rien de l'armée ottomane ! »

Miloutine arrive à cet instant à cheval.

Il porte en sa main gauche sa main droite coupée.

« O mon fidèle serviteur, quel malheur est-il arrivé ?

— Maîtresse, daigne me descendre de cheval.

Lave avec de l'eau mes dix-sept blessures. »

La tzarine panse les plaies de son serviteur et lui fait boire du vin vermeil.

« Miloutine, dis-moi toute la vérité. Pour qu'ils ne soient point revenus, les nôtres sont-ils morts ?

Où est tombé le glorieux Lazare ? Et mon vieux père Youg-Bogdan ? Et mes frères, les Yougovitch ? Et le Voïvode intrépide, Milosch Obilitch, mon gendre ?

Et Strahigna Banovitch ? Et Vouk ?...

— Maîtresse, tous sont tombés à Kossovo, autour du tzar Lazare. Tous les Yougovitch ont perdu la vie, même le fier Bochko qui

faisait fuir les Turcs en balançant sa haute bannière.

Le sang montait jusqu'au genou des guerriers.

C'est Milosch l'intrépide qui a renversé Mourate.

Quant à Vouk, qui devait avec ses douze mille cavaliers sauver notre armée, il a fui lâchement avec les siens. Qu'il soit maudit ! »

La tzarine regarde anxieusement autour d'elle. La ville est muette, comme la campagne, le palais est vide :

« Lazare est mort, et avec lui le vaillant Milosch ! Qui vengera Kossovo ? »

MILOSCH OBILITCH.

Dans la plaine qui s'étend de la Char Plannina au défilé de Katchanik, le peuple serbe s'est rassemblé :

Les tribus de la Morava autour de leur prince.

Les guerriers de la Zéta, de Prichtina, de Prizrend, près de Vouk Brankovitch.

Les guerriers de l'antique Serbie avec Youg-Bogdan et ses neuf fils.

Les pobratimes se sont recherchés pour échanger leurs serments.

Le beau Milan Toplitza et Ivan Kossantchitch sont venus entourer Milosch Obilitch.

« Tu vas avoir, ô mon frère d'armes, lui dit Kossantchich une belle occasion de montrer ta bravoure : de l'armée ottomane, les lances forment une noire forêt; ses tentes sont nombreuses comme les flocons de neige sur la pente du Roudnik. Ses chevaux ont le col garni d'écaillés sonores. Ils marchent, poitrail

contre poitrail, nombreux comme les sauterelles du désert. »

Milosch regarde au loin et voit venir les troupes du prophète, dans un bruit de marée lointaine.

« Je tiendrai ma promesse, mes frères. J'ouvrirai la poitrine du sultan et je poserai mon pied sur sa gorge. »

Au sein de la bataille, rassemblant les guides de son étalon aux naseaux de flamme, il s'élançe, sans que nul ne l'arrête, jusqu'à la tente de Mourate.

Le Padishah, assis sur un trône de pourpre, voit entrer Obilitch, qui a laissé dehors ses armes et son cheval. Milosch s'incline devant le sultan, comme pour lui rendre hommage, et tirant un couteau de sa botte, d'un geste prompt, il lui perce le cœur.

Puis, en sautant à cheval, il crie aux deux braves qui l'ont suivi : « Justice est faite !... »

Il trace, comme il l'avait promis, dans les rangs des Turcs, avec son sabre, un passage où deux chariots pourraient passer.

Derrière lui, Ivan Kossantchitch et Milan Toplitza élargissent la brèche. Ces faucheurs de

la mort font tomber les têtes des Turcs, comme des épis dans le sillon...

Pourtant, une sorcière turque, venue pour servir à boire aux guerriers, s'écrie :

« Jamais on n'arrêtera ces trois hommes, qui passent comme l'ouragan !... Plantez vos lances dans la terre ! Le fer seul, pour les arrêter, aura raison de ces démons. »

Devant cette barrière de bronze, les courriers sanglants viennent s'abattre. Le vaillant des vaillants est conduit devant Bayazite.

« Que dois-je faire du meurtrier de mon père ?

— C'est vrai, j'ai tué le sultan ; mais j'avais promis à mon roi de lui rester fidèle. Lazare est mort : qu'on place mon corps à ses pieds, si l'étoile de Serbie doit s'éteindre aux cieux. »

Il fut fait selon le désir du Voïvode.

Milosch, le pur et loyal guerrier, fut enterré auprès de son roi, tandis que son lâche calomniateur désertait le champ de bataille, avec douze mille cavaliers.

LA MÈRE DES YUGOVITCH

La mère des Yougovitch s'est agenouillée :
« Seigneur, donne-moi les yeux du faucon
et les ailes du cygne, pour voler jusqu'à
Kossovo ! Auprès du roi Lazare doivent
dormir mes fils?... »

Dans la sanglante plaine, la mère s'est
rendue. Elle a reconnu ses fils bien-aimés,
tous tombés pour la patrie. Elle leur rend les
honneurs suprêmes et s'en revient le soir,
suivie des neuf coursiers, des neuf lévriers,
des neuf faucons de ses enfants.

Ses brus vont au-devant d'elle :

« Mère, les avez-vous retrouvés ?

— Tous, et voici leurs animaux fidèles ! »

Les chevaux hennissent, les lévriers se
lamentent, les faucons tournoient, mais la
mère des héros ne verse pas une larme.

Le lendemain, à l'aube, deux corbeaux

apparaissent. Ils portent une main sanglante et la laissent tomber devant la pauvre femme.

Celle-ci la saisit, et, apercevant une bague d'or, elle s'écrie : « Voilà la main de mon fils Damian. »

La veuve de Damian Yougovitch s'avance.

« C'est bien la bague que je portais le jour de mes noces. »

La mère baise la chère relique :

« O main, d'où as-tu été arrachée ?

C'est sur mon sein que tu as grandi !

C'est à Kossovo que tu fus tranchée ! »

Elle se roidit, pour ne pas pleurer. La douleur n'arrache pas une plainte à cette nouvelle Hécube ; mais elle lui prend la vie !

La mère tombe auprès de la main sanglante de son enfant.

LA FILLE DE KOSSOVO

Timidement, la voix des merles s'est élevée de Kossovo. Un bruit de printemps monte du champ de mort. La bataille a jonché la terre de boucliers troués, de piques sanglantes et de corps inertes; un ruisseau de sang coule vers la froide Sitnitza. Au milieu de tant de désolation, un rayon de soleil brille, une femme passe.

Elle s'est levée au clair matin, et en hâte elle est venue, apportant un pain de froment et une amphore. Elle a relevé les franges de sa robe, pour traverser les mares sanglantes, et au milieu des morts, ses regards anxieux semblent chercher quelqu'un.

Quand un mourant lui fait un signe, près de lui la jeune fille s'agenouille, doucement panse ses blessures, le réconforte par des paroles douces et quelques gouttes de vin vermeil.

Elle passe, à travers les brousses de la lande. Dans une étroite gorge, à côté de la rivière, les cadavres sont plus nombreux; c'est là que, la veille, le vaillant des vaillants s'est tracé un chemin avec son épée :

« O Milosch, admirable héros, toi l'honneur de notre famille, dans quel état dois-je trouver ton corps? La tête est séparée des membres. Ah! du moins sur ton front si noble, les corbeaux ne se poseront pas! Dans le manteau rond dont tu lui fis présent, ta sœur, ô Milosch Obilitch, va t'ensevelir!... »

Elle fait sur la fraîche tombe une prière et continue sa marche douloureuse. Tout à coup, son regard s'éclaire : « L'épée! je reconnais la foudroyante épée d'Ivan Kossantchitch! Sûrement il doit être près d'elle et ne peut l'avoir abandonnée que mort!... »

Elle retourne plusieurs cadavres; enfin, elle trouve le mâle visage d'Ivan; le front porte une balafre; mais ses lèvres ont gardé leur sourire : « Ivan! Ivan! mon cher pobratime; j'ai été fidèle à ton souvenir.

Pour te remercier de l'anneau d'or que j'ai

reçu de toi, c'est moi, ô frère d'adoption qui fermerai pieusement tes paupières. Dors, ami, et n'ouvre tes regards que là-haut !

« Jeune fille aux yeux de lumière, qui cherches-tu ? Ainsi l'appelle Paul Orlovitch, porte-drapeau du prince. Ses deux jambes ont été arrachées, mais la mort n'a pas voulu de lui.

— Prends une coupe de vin vermeil, ô toi qui dois tant souffrir, et dis-moi où se trouve Milan Toplitza, mon fiancé. Au sortir de l'église de Samodreja, avant la bataille, il m'a offert ainsi son bracelet :

« Jeune fille, sois ma chère âme ! Si je reviens vainqueur, je ne prendrai d'autre épouse que toi ! »

— Hélas ! Milan ne tiendra pas sa promesse. Il dort dans la vallée profonde, où le sang montait au poitrail des chevaux. »

Elle court au vallon que lui montre Orlovitch.

« Voici le manteau vert brodé de martre de Toplitza, et sa toque ornée de plumes. Voici l'épée radiieuse couchée près du coursier noir, et le héros couvert de sang ! »

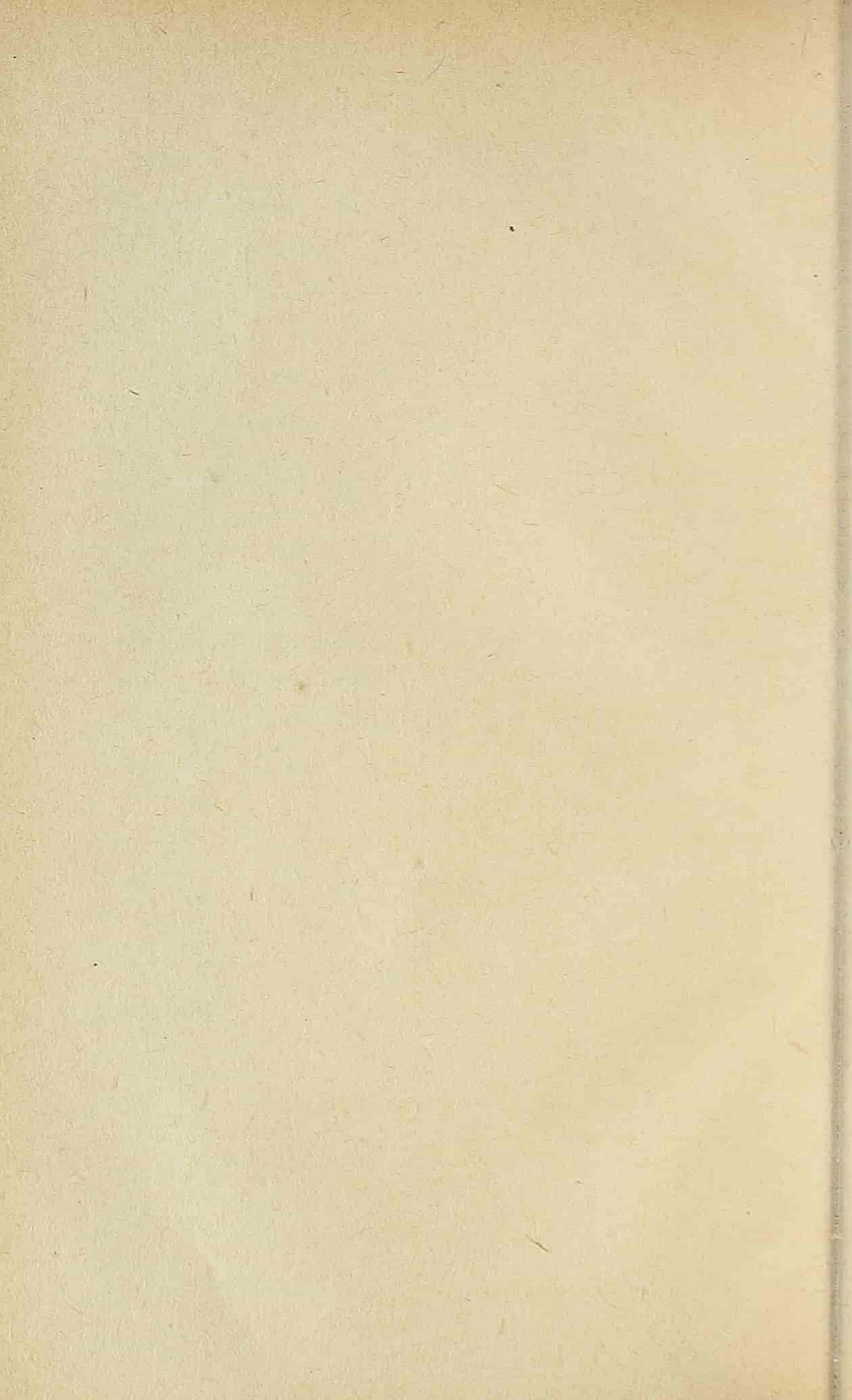
Elle lave avec l'eau fraîche de la Sitnitza ces mains si nobles, ce visage si beau, et doucement, tendrement elle dit à celui qui ne peut plus l'entendre :

« O Milan, notre amour ne fleurira jamais ! Mais, puisque la vie est finie pour nous, que mon corps jeune te réchauffe dans la terre où tu vas dormir, et que mon âme veille sur ton dernier sommeil ! »

CYCLE DE MARKO KRALIEVITCH

« Quand Marko pénétra dans la tente d'Ourosch celle-ci s'éclaira comme au soleil levant et le jeune prince s'écria : « Voici mon parrain ! il vient faire ma destinée. »

LE GOUSLAR.



CHARATZ

Marko Kraliévitich, guerrier de taille surhumaine et d'invincible courage, repose paisiblement à l'ombre d'un chêne. Il dort, après une libation au dieu des batailles. Un sourire de paix erre sur ses lèvres.

De la tiédeur du champ de maïs s'élève un brouillard léger. Une forme diaphane passe, en un poudroisement de lumière; une femme, d'une blancheur transparente s'approche de lui :

« Fils de Voukachine, réveille-toi !

J'ai conduit vers toi le compagnon de tes rêves :

Jamais tu n'as pu rencontrer un coursier assez fort pour te porter. Celui qui t'attend rivaliserait avec le cheval d'Achille. Vois :

— Comment te nommes-tu, blanche Vila ?

— Je suis Ravioïla ; je veille à la gloire de ta destinée. »

Marko se lève.

A l'ombre d'une source, se désaltère un poulain de race. Sa robe pie porte des mouchetures, comme un royal manteau d'hermine.

Marko descend à la source et se met à boire. Mais, pensant à son outre de vin vermeil, il dit au bel animal : « Ce n'est pas de l'eau que doivent boire les lutteurs et les guerriers. L'eau n'est bonne que pour les Turcs ! Goûte à la liqueur qui donne des forces. »

L'homme et le cheval burent à la même coupe. Et Marko dénomma Charatz le présent de la Vila, le coursier rapide qui devait participer à ses luttes héroïques.

POUR UN TRONE

La blanche église de Samodréja dresse sa tour légère dans la plaine de Kossovo.

Non loin d'elle, quatre camps rivaux se sont élevés. Trois membres de la famille des Mrgnatchévitch et le tzarevitch Ouroch réclament le trône, ayant chacun un certain nombre de partisans.

C'est le Kral Voukachine, c'est le despote Ougliecha, c'est le voïvode Goïko, qui rêvent avec le plus de passion à la couronne de l'empire. Quant au jeune tzarevitch, il attend tout de la décision du destin.

Chacun des aspirants s'est souvenu que le protopope Nedelko a confessé à ses derniers moments le tzar défunt. Pour connaître les secrets de l'Etat, en hâte, vers le protopope, ils envoient chacun un messenger, afin qu'il donne une orientation aux événements.

Les quatre coureurs arrivent en même

temps à la blanche forteresse de Prilep et assignent le protopope à se rendre à Kossovo.

Nedelko, en voyant entrer les *tchaouchs* tout équipés dans la chapelle, tandis qu'il célèbre l'office divin, les arrête d'un signe :

— Ce n'est pas moi qui détiens les destinées de l'empire : Marko, le Kraliévitich, mon élève, était secrétaire du tzar. Allez vers lui, il vous répondra.»



Prilep étale ses maisons basses près de la montagne où brille, sur le granit, la blanche demeure de Marko. Le fond de la vallée se ferme au col de Babouna, montagne dont la troublante énigme semble garder le secret de la vie mystérieuse du Kraliévitich.

Arrivés à la maison seigneuriale, les messagers ébranlent l'anneau de bronze.

« Etes-vous, pour frapper de la sorte, les envoyés du roi Voukachine? demande Euphrossima.

— Seul l'un de nous vient en son nom. Les autres représentent nos seigneurs, que la

discorde divise à Kossovo. Ils supplient Marko de venir régler leurs différends ; sans cela nos souverains se frapperont de leurs poignards d'or.

— Puisse le sang des Serbes ne pas couler d'une main serbe et des frères donner le spectacle de la discorde !

Va, mon fils, mais ne perds pas ton âme en déclarant fausseté. Dusse ta décision déso-bliger les tiens, dis la vérité.

— Marko ne peut mentir pour un empire, mère ! »

Et le héros saute à cheval.

.....

Charatz brûle les étapes et arrive, enivré de vitesse, à Kossovo.

En le voyant venir, le Kral Voukachine s'est écrié :

« Bonheur à moi, par le Ciel clément ! Mon fils vient témoigner en ma faveur. »

Le despote Ougliecha a tressailli en le reconnaissant :

« Bonheur à moi, voici mon neveu ! Avec lui je partagerai l'empire !

— Mon neveu, mon fils d'adoption ! s'écrie Goïko, je t'ai chéri dès l'enfance, en t'emportant dans mes courses lointaines. Prononcer pour moi, c'est pour toi-même, Kralievitch ! »

Mais Marko n'entend rien, ne se détourne pas de son chemin et pousse son cheval vers la tente du jeune Ourosch.

En voyant le guerrier, le prince a frémi de joie : « Béni sois-tu, Marko mon parrain ! »

Et Marko, sans mot dire, a embrassé le jeune prince.



Le lendemain, la cloche de Samodréja a sonné matines. Les quatre rivaux, en se rendant au service divin, ont reçu, sur les degrés du temple, le sucre et le rakia.

Marko lit avec dévotion les anciens livres, puis déclare :

« Roi Voukachine, ô mon père, est-ce trop peu pour toi que ton royaume ?

Despote Ougliecha, mon oncle, est-ce trop peu pour toi que ta despotie ?

Voïvode Goïko, mon oncle, est-ce trop peu pour toi que ta voïvodina ?...

A la vérité, vos biens pourraient devenir sans maître, si c'est le bien d'autrui que vous vous disputez.

Le tzar, en mourant, a légué à son fils tous ses titres. »

Aussitôt, pris de fureur, Voukachine bondit vers son fils et veut le percer de son poignard : « Maudit sois-tu, de dépouiller ton père ! »

Marko fuit devant son bras irrité et fait le tour de la blanche église. Une voix part du sanctuaire :

« Sauve-toi, Marko, à l'ombre de l'autel; tu vas périr de la main de ton père ! »

Marko cherche un refuge dans l'église et le poignard de Voukachine vient frapper les portes de chêne. O prodige ! du bois, l'on voit couler du sang.

« J'ai tué mon fils ! dit le Kral.

— Non pas ton fils, mais tu as blessé un ange ! ... répond la voix.

— Marko, mon fils ! puisses-tu n'avoir ni tombeau, ni postérité. Puisses-tu ne pas

mourir avant d'avoir servi les Turcs abhorrés !

— Marko, dit le roi, dans un élan de reconnaissance, que ton épée brille et que ton nom soit partout célébré ! »

La double prédiction se réalisera.

LES JANISSAIRES

De lourds impôts, prélevés par les Turcs, accablent le peuple serbe. Le paysan, resté fidèle au sol, voit s'en aller chaque jour dans le coffre des janissaires le fruit de son labeur.

Pour se révolter contre l'oppresseur, il n'attend qu'un chef.

« Va, avait dit Euphrossima, va, Marko, labourer le champ. Le blanc froment nous est utile. »

Le fils du roi a labouré le champ avec la chaleur du jour; le soir venu, par fantaisie, il trace un sillon sur la route.

« Ne labore pas là, disent les agaloucks.
— De quel droit me donner des ordres?... »
Les janissaires lèvent leur épée sur Marko.

Celui-ci saisit le joug énorme de ses bœufs, et, avec l'attelage, il écrase les Turcs.

Le soir, le Fort dit à sa mère :

« Je n'ai pas labouré le champ, ni la vallée, mais la route de l'empereur ! Et voilà, pour nos raïas persécutés, trois mesures d'or que j'apporte. L'or du fisc ottoman est mon labour d'aujourd'hui ! »

Et il va s'asseoir sous un grand prunier.

« Marko, mon fils aimé, dit tristement Euphrossima, n'es-tu point fatigué de tant de batailles ?

Je suis lasse de laver tes tuniques teintes de sang.

Que ne restes-tu auprès de ta mère ?

— Mère, ton sang très pur et celui du Kral Voukachine parlent différemment en moi. Je subis deux influences, l'une douce, l'autre impétueuse. Deux prédictions contradictoires président à ma destinée. Qu'elle soit heureuse ou malheureuse, elle sera grande, et jamais nul ne pourra dire que Marko a été un lâche. »

Лука Ћеловић
БЕОГРАД

Luka Čelović
MIŁOSCH
БЕОГРАД

Marko, dans un combat contre les Turcs a sauvé le jeune Milosch. Il en a fait son pobratime.

Ces frères d'élection boivent à la même coupe et se quittent rarement ; l'un a la force, l'autre la grâce. De Marko la rude et forte voix commande dans les batailles, celle de Milosch, artiste merveilleux, charme la solitude.

Un jour, les deux amis chassent ensemble dans les forêts du mont Mirotch. Sur son coursier blanc, Milosch le premier s'avance, en jetant des notes d'harmonie dans l'impénétrable forêt.

Soudain, une voix étrangement captivante lui répond.

Kraliévitich tressaille : « Qui chante ?

— C'est Ravioïla, répond Milosch.

— Frère, tu connais donc cette vila ?

— J'étais fort jeune quand je l'ai rencontrée : Près d'un étang où nageaient des cygnes, sous les ramures d'un bouleau, la vila était assise. Dans un rayon de soleil, j'ai vu sa harpe d'or, sa blanche tunique jetée sur ses bras nus. Elle chantait : sa voix est entrée dans mon cœur.

— C'est Ravioïla qui m'a offert Charatz. En retour de ce don précieux, voudrait-elle me prendre le plus aimé des pobratimes ?...

Ami, parfois les vilas sont cruelles... Celle-ci ne t'a-t-elle rien fait promettre ?

— Avant de partir pour les combats où je t'ai rencontré, elle m'a dit : « Si jamais tu entends ma voix, où que tu sois, viens me trouver !

— Et qu'as-tu répondu ?

— J'ai promis.

— Malheureux ! s'écrie Marko, tu t'es perdu !...

Pour la vila, quitterais-tu ton frère d'armes ?

L'aimes-tu plus que moi ?

— Autant ! »

A ce moment, des profondeurs de la forêt, une voix irrésistible appelle :

« Milosch ! Milosch ! »

Milosch tressaille et son visage est transfiguré.

« Divine sœur, je suis prêt ! »

Sans se retourner vers son frère d'armes, il s'élançe. Marko maudit l'ensorceleuse et ses imprécations se joignent à la voix de la foudre. Un ouragan terrible ébranle la montagne. Dans la lueur d'un éclair, Marko voit la vila fulgurante étreindre Milosch. Ses lèvres effleurent le front du jeune homme, sa main se pose sur son cœur.

Après la tempête, Marko, pétrifié par l'épouvante, revoit son frère inanimé :

« Malheur à toi, Charatz, si tu n'atteins pas la vila cruelle. Il faut qu'elle me rende mon pobratime ».

A travers les sinuosités du mont Mirotsch, l'intrépide cavalier poursuit l'apparition légère. Arrivée au sommet, la vila se retourna :

« Arrête-toi, brave des braves ! Un mortel n'est jamais venu jusqu'ici. Jamais tu ne saurais ni me blesser ni m'atteindre avec ta

bouzdovane. Sache que si j'ai rappelé ton frère pur et vaillant, c'est pour le rendre à l'âme de ses ancêtres...

Toi, malgré tes victoires sans nombre, tu seras éternellement triste, car tu portes son deuil en toi.

Dis aux Serbes qu'ils soient tous frères d'armes, s'ils veulent être forts et invincibles.

Va, Marko, va rendre à Milosch les honneurs funèbres qu'il mérite.

Tu ne me reverras que le jour de ta mort! »
Lentement, Marko redescendit.

LE SABRE DU ROI

Les eaux de la Maritza sont ensanglantées. Elles ne reflètent plus, sous la limpidité du ciel un paysage tranquille ; elles roulent des kalpaks, des chevaux, des cadavres.

Une jeune fille turque est descendue vers la rivière, laver la toile qu'elle a filée. Elle porte le pantalon bouffant des Orientales, fermé à la cheville par un cercle d'argent. Une tunique souple est jetée sur son épaule, des sequins ornent ses cheveux.

La jeune fille s'effraie en voyant l'étrange convoi que la Maritza entraîne. Une voix l'appelle :

« Au secours, ma sœur !

Lance-moi ta pièce de toile, pour m'aider à sortir ! »

Elle obéit à cette prière et retire de l'eau un guerrier blessé. Il est somptueusement

équipé. Son sabre seul, orné de gemmes, vaut trois villes impériales.

— Qui demeure avec toi, jeune fille ?

— Ma mère et mon frère Moustaf-Aga.

— Va dire à Moustaf-Aga de venir. Qu'il m'emporte en ta demeure ; je lui donnerai l'une des trois mesures d'or que j'ai sur moi. L'autre sera pour toi, jeune fille ! »

La Turque se retourne chez elle :

« J'ai retiré de la rivière un guerrier qui porte dix-sept blessures. Viens m'aider à le sauver, frère ».

Moustaf-Aga a le cœur dur.

Il a vu le sabre merveilleux ; il l'a saisi et a tranché la tête du guerrier mourant.

La jeune Turque en sa maison attend son frère et le blessé.

Ne voyant rien venir, elle court à la rivière.

— O mon frère, qu'as-tu fait ?

— J'ai enlevé la vie à un homme bien près de la perdre.

J'ai pris son sabre et ses mesures d'or.

— Moustaf-Aga, tu auras le prix de ton infamie.

Comme un voleur tu as dépouillé le blessé qui réclamait ton secours. »

Et elle s'éloigne tremblante du lieu sinistre. Moustaf-Aga rejoint l'armée musulmane du sultan.

Les Turcs admirent et se passent de main en main le sabre du nouveau venu.

Par un revers de sa destinée, Marko Kraliévitich est chez les infidèles. La vue de ce sabre le fait tressaillir : « Ce sabre, je l'ai vu à Samodreja !... »

Sur la garde sont gravés trois noms :

Novak, celui de l'artiste qui l'a gravé.

Voukachine, celui du Kral qui l'a porté.

Marko, le nom de celui qui doit en hériter.

— Que signifie cela, dit-il rudement.

— Giaour, sur la Maritza, se trouvait un guerrier mourant. Je l'ai délivré de la vie et voici son arme.

— Malheureux, si tu l'avais soigné, j'aurais obtenu pour toi les agalouks du sultan !

Mais voici, le prix de ton crime ! »

Et d'un coup, il lui tranche la tête.

La colère de Marko est terrible.

« Qu'as-tu fait ? lui demande le sultan qui l'a fait mander.

— J'ai tué le meurtrier de mon père. J'aurais fait de même envers toi, prince, si tu avais agi comme Moustaf-Aga. »

LE MAURE

Marko vient de recevoir une missive mystérieuse, écrite avec le sang d'une femme :

« Viens à mon secours, intrépide Marko ! Je suis une fille malheureuse, livrée par son père au Maure. Quand tu sauras que je suis turque et la propre fille du sultan, que feras-tu ? »

Marko, toi seul peux me sauver ! Je n'ai d'espoir qu'en toi ! »

Marko réveille Charatz, frotte ses naseaux avec de la menthe sauvage. Il franchit les vallées et aperçoit de loin l'escorte du Maure.

Il fait cabrer son cheval dans le cortège nuptial. D'un revers de sabre, il renverse le devèr (1) et le parrain, puis il s'attaque au Maure.

L'habile cavalier se défend en brave. Mais Charatz mord le cheval de l'émir et le désarçonne.

(1) Garçon d'honneur.

Marko s'adresse à l'épousée :

« Retourne à présent vers ton père. Nul ne t'offensera. »

L'Arabe se relève :

« Qui donc es-tu ?

— Je suis la Justice qui marche !

C'est moi qui ai tué Moussa l'Albanais.

Dans sa poitrine, battaient trois cœurs de héros.

— Par Allah ! que renfermaient ces cœurs ?

— L'un d'eux contenait un reptile. Mais quand le serpent s'éveilla, le corps de Moussa, pour mon bonheur, n'était plus qu'un cadavre.

Je ne suis pas curieux de savoir ce que le tien renferme et ne souillerai pas mon épée à l'ouvrir ; car, pour prendre une femme sans être aimé d'elle, ton cœur ne doit compter pour rien ! »

Et, dédaigneux, superbe, il revint à Prilep.

LE FAUCON GRIS

Kraliévitich parcourt la vallée de la Morava.

Ces grandes prairies herbeuses où paissent des troupeaux réjouissent sa vue. Il pense :

« La paix et la sérénité sont-elles le rêve de la vie ? »

Les pruneaux que mangent ces raïas, en écoutant le son de la gousla, doivent être délicieux. Moi, je n'ai pas connu la vie tranquille ! »

Et il tourne la bride de son cheval.

*
* *

Il va dans la Choumadia ombreuse, où le paysage grandiose a quelque chose de poignant. Il pense aux déceptions qui ont marqué sa vie, pourtant remplie de hauts faits d'armes : La belle Rossanda l'a dédaigné ; son père est mort près de la Maritza, et sa mère, dans l'isolement.

Devant cette vision sombre, il tourne la bride de son cheval.

*
* *

Il arrive au champ des Merles. Mais les échos de Kossovo sont douloureux et tristes. Charatz s'étonne. Un soleil de feu darde ses rayons sur le front du guerrier. Dans cette plaine dénudée, il n'aspire qu'à avoir un peu d'ombre et de fraîcheur.

A cet instant, un faucon gris descend des nues, et étendant les ailes au-dessus de Marko, il le préserve des rayons du soleil.

« Pourquoi cette sollicitude ? dit le héros.
— Marko, ne te souviens-tu pas ?

Quand nous combattions à Kossovo, un Turc me coupa une aile. Compatissant, tu me plaças sur un vert sapin. C'est pourquoi je suis revenu vers toi.

— Enfin ! dit Marko, j'entends un cri de reconnaissance. »

Et il ne tourna plus la bride de Charatz.

MORT DE MARKO KRALIÉVITCH

L'Ourvina élève sa cime hardie vers le ciel
clément.

Un cavalier au dolman vert gravit la côte.

Souvent, le cheval bronche et secoue la tête,
prêt à rebrousser chemin.

— Eh ! quoi ? Charatz, mon noble compa-
gnon, manquerais-tu de courage, toi qui m'as
servi pendant cent années ?

Avec toi, j'ai parcouru un immense empire.
J'ai visité les régions glacées où croît le som-
bre sapin et les plaines mauritaines où l'agave
fleurit à côté du palmier.

Te souviens-tu, Charatz, de la citerne mau-
resque, où tu voulais t'abreuver un jour ? L'eau
était rare ; douze Arabes voulaient y désaltérer
leurs chevaux. Mais, pour que tu étanches ta
soif le premier, je leur disputais la place. Cinq
d'entre eux tombèrent ; les autres nous menè-
rent en captivité... »

De sa main, le cavalier caressait la large encolure de la bête, hérissée de crins rebelles :

« Tu te souviens, Charatz, de la caravane errante, de notre joug cruel dans un brûlant pays. Oh ! les beaux couchers de soleil sur les dunes, comme elle te plaisait, l'herbe des oasis !

La noire Fatime nous fit évader. J'ai mal récompensé sa pitié ; je m'en repens. Mais l'homme est homme... ce n'est pas une excuse !... Avec toi j'ai vu la moitié de la terre... »

Un vent léger venant de la mer incline les branches des pins.

Charatz est insensible aux paroles du maître.

Parfois, il détourne la tête et hennit tristement.

Marko retombe dans sa rêverie.

Tout à coup, une voix vibrante se fait entendre dans la forêt :

« Marko Kraliévitich, ne sois pas surpris si Charatz s'effraie. Il pressent que vous allez vous séparer.

— Qui me séparera de Charatz ?

— Le maître de la vie. Gravis le sommet de

la montagne. Regarde vers le nord ; tu verras deux pins élancés dominant tous les autres.

A leur pied coule une source. Dans l'eau limpide, tu liras ta destinée.

— Dois-je te bénir ou te maudire ? Qui donc es-tu ?

— Ravioïla, fidèle à ses serments.

Marche vers ton destin ; celui qui semble dormir vit pour un avenir meilleur. »

Marko voit les pins altiers et monte vers la source. Charatz fait un bond d'effroi. Kralievitch s'est vu dans le miroir de l'eau : il est pâle comme la mort. L'heure suprême est arrivée.

Marko, avec compassion regarde son compagnon fidèle :

« Pour que le Turc ne t'impose pas de rudes corvées et que tes maux soient finis, ô mon bon cheval, adieu !... »

D'un seul coup d'épée il tranche la tête de Charatz...

« Pour que le Turc ne se serve pas de toi contre les chrétiens, adieu, ma lance fidèle !... »

Il la brise en sept morceaux et la jette dans la ramure des pins.

« Adieu, ô mon épée vaillante, rougie du sang des ennemis. »

Il baise pieusement la garde et jette l'épée à la mer.

Puis, il étend son vert dolman sur le sol et ferme les yeux, en recommandant son âme au maître suprême.

Les yeux de Marko ne doivent plus se rouvrir.

Les voyageurs qui suivent l'étroit sentier de l'Ourvina, en reconnaissant Marko l'invincible, s'inclinent avec respect, mais font un détour pour ne pas le troubler.

Au soir du cinquième jour, l'igoumène de Vilindar passe avec son diacre Isaïe :

« Il est bien surprenant que le seigneur Marko dorme toujours. »

Il s'approche du guerrier et voit son teint livide. Ses mains ont la roideur du cadavre.

Marko avait écrit ces lignes :

« Quiconque passera ici saura que Marko est mort. Qu'il le prenne et l'ensevelisse, pour

que les musulmans ne profanent pas son corps. Les trois mesures d'or qui se trouvent sous son dolman sont l'une pour fonder une église, l'autre pour celui qui remplira les derniers devoirs auprès de Marko mort, la troisième pour les gouslars qui l'ont si souvent célébré. »

Le moine emporta Kraliévitich et dans l'église de Vilindar lui fit une sépulture (1).

(1) Une légende veut qu'enfermé dans une caverne de la montagne, avec son fidèle Charatz, Marko attende l'heure du triomphe serbe.

Quand cette heure bénie sonnera-t-elle ?

LA VILA RAVIOILA

Sur le roc de Chara, depuis cinq cents années
Ravioïla pleure Kraliévitich.
La Serbie est en deuil; ses cimes couronnées,
Trente fois par les Turcs ont été profanées,
Les tzarévitch sont morts après les Tzarévitch,



Mais nul ne lui rendit son beau passé de gloire
Auquel ses fils pensent toujours.
La fidèle Vila garde dans sa mémoire
Les traits de son héros, ses appels de victoire
Dans la fierté des anciens jours.



Et voici qu'un grand bruit fait tressaillir la roche
Pareil à la mer en courroux.
C'est une grande armée en marche qui s'approche :
Des canons, des chevaux, des guerriers sans reproche.
Ravioïla se lève en disant : « Est-ce vous ? »

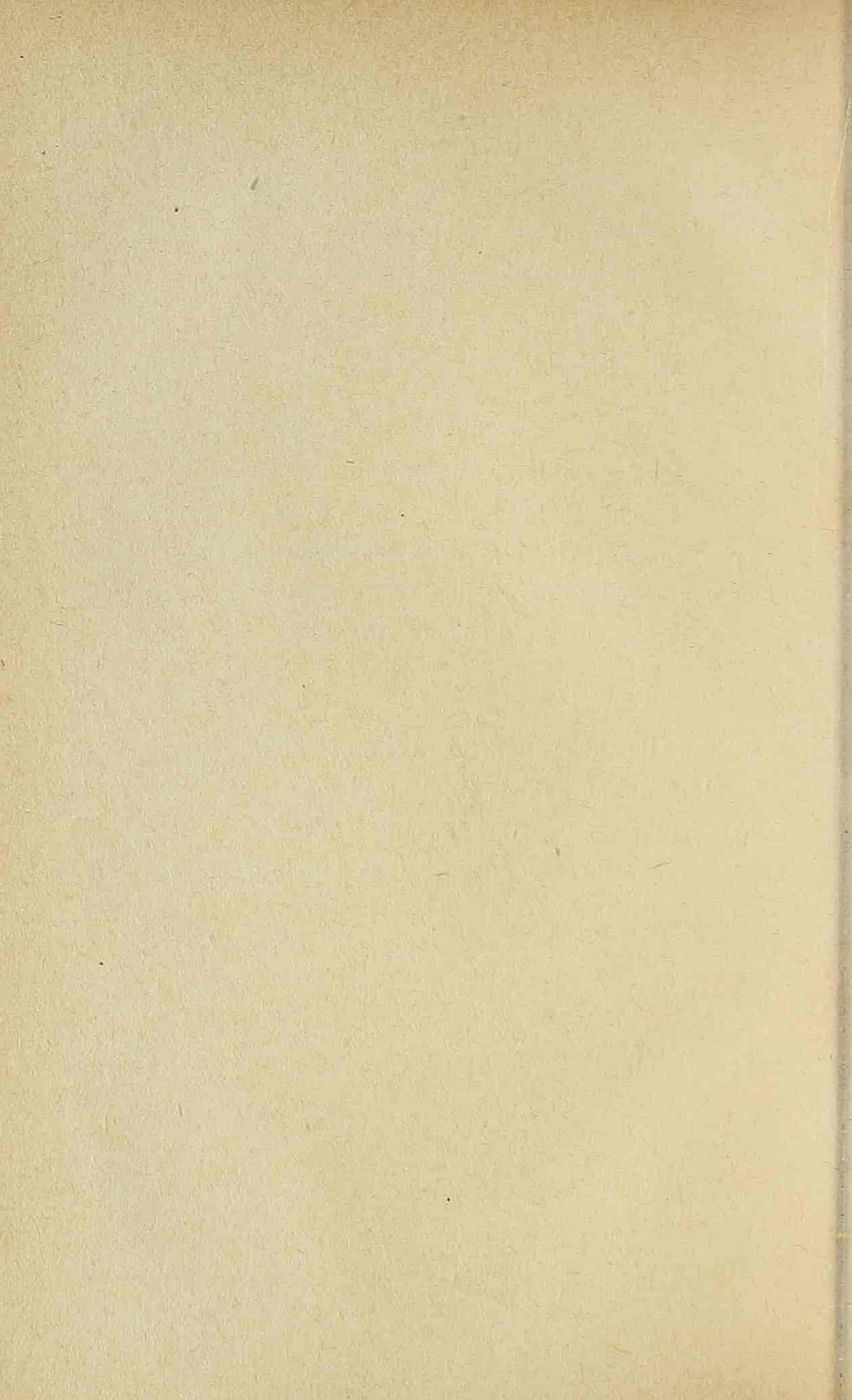
L'heure que j'attendais arrive, triomphale,
Salut ! mes frères valeureux !
Serbes, vous reprendrez votre Prizrend royale,
Belgrade l'opulente et Prilep la loyale
Où nos pères furent heureux.

*
* *

Vous êtes des milliers. Au souvenir fidèles,
Vous chantez, le long du chemin.
Vos armes, sur le sol, jettent des étincelles.
La victoire sur vous va déployer ses ailes,
Marko vous guide avec la main ! »

*
* *

Quand elle eut prononcé sa sentence divine,
Ravioïla debout, rejeta son linceul
Elle tendit les bras vers la sainte colline,
Et, le cercle de mort qui serrait sa poitrine,
Le cercle se brisa tout seul !

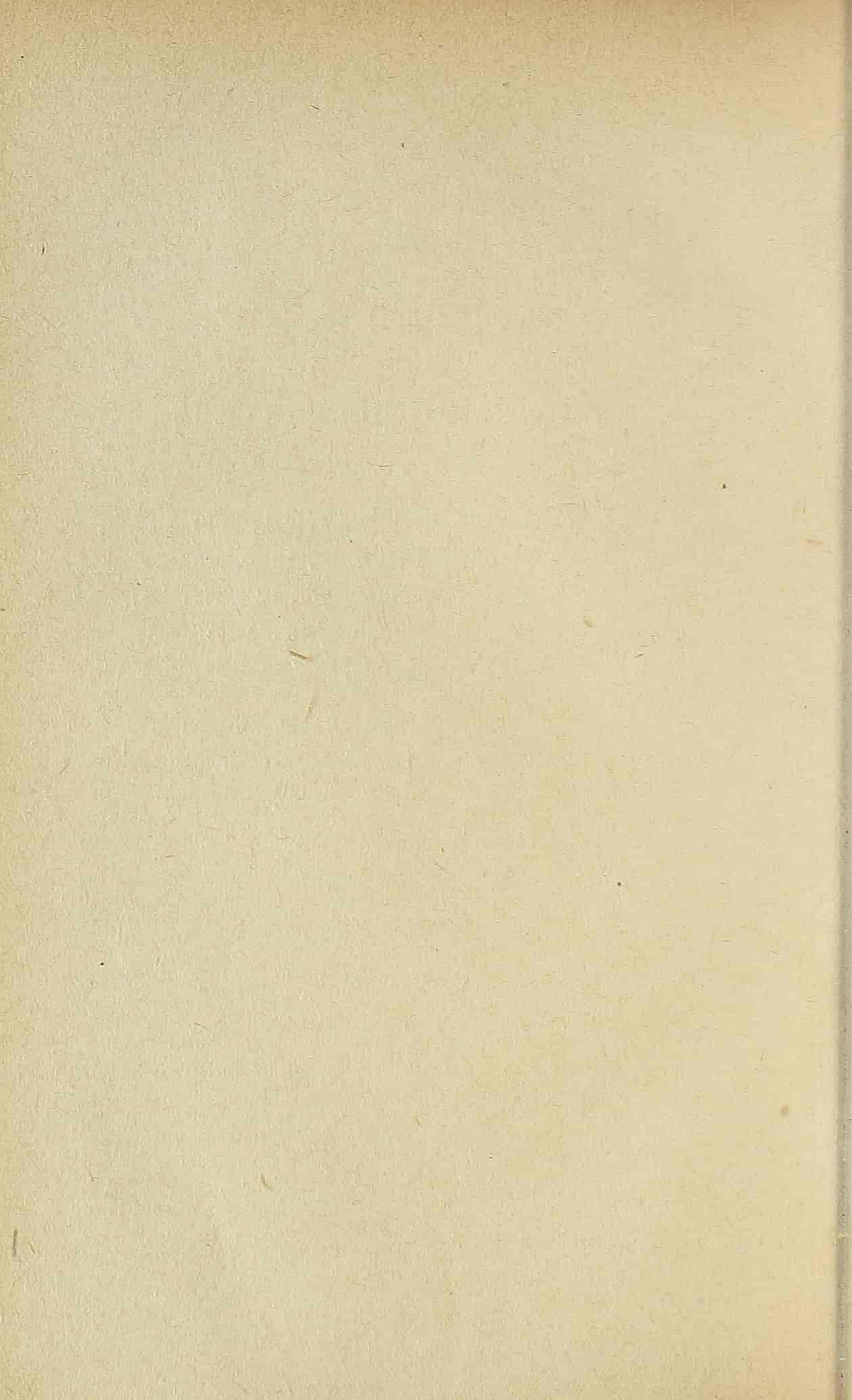


CHANTS HÉROÏQUES DIVERS

« Là où je me suis arrêté, tu poursuivras;
Ce que je n'ai pu faire, tu le feras;
Où je n'ai pas su arriver, tu arriveras;
Ce que j'ai commencé, tu l'achèveras;
Ce que nous devons, tu l'acquitteras. »

LE TOMBEAU DES ANCÊTRES,

Zmaï Yovan Yovanovitch.



LA FONDATION DE SCUTARI

Le Kral Voukachine, le despote Ougliecha et le Voïvode Goïko veulent fonder une forteresse sur la Boïana.

Mais, les efforts des trois frères demeurent vains : les eaux de la rivière emportent pierre à pierre les matériaux.

Une vila cruelle se rit de leurs efforts.

Lassés de recommencer une œuvre vaine, ils se sont assis sur la rive. Et Voukachine murmure soucieux.

« Qui nous donnera le moyen de réussir dans nos projets?... »

Ougliecha secoue la tête.

« Celle qui nous est hostile, la Vila des forêts, ne doit pas vouloir qu'une forteresse s'élève près de son domaine. »

Une voix qui semble, tant elle est cristalline, surgir de la limpidité des eaux, leur dit :

« Cherchez Stojan et Stojana (demeurant et

demeurante). Si vous les ensevelissez sous la fondation de la forteresse, vous pourrez construire.»



Vainement l'on a cherché ceux qui portent ce nom. Le Kral, le Voïvode et le Despote voient fuir toute espérance.

« Frères, leur dit un jour la Vila, pourquoi restez-vous inactifs. La forteresse pourrait s'élever encore, si l'un de vous y place sa propre épouse. »

Les chefs ont reculé d'épouvante, mais ils se sont promis de ne point prévenir leur femme et de laisser agir le destin.

Seul Goïko a tenu sa promesse

A l'aube du lendemain, deux jeunes femmes ont quitté la maison royale. L'une porte sur sa tête du linge à blanchir; l'autre, va puiser de l'eau. Ce sont les femmes de Voukachine et d'Ougliecha. Elles ne dépassent pas la fontaine. Seule, l'épouse de Goïko n'est pas sortie. Elle allaite son premier-né, le petit Yovan, beau comme un ange.

Pourtant, l'heure du repas approche; la vieille mère stimule les servantes :

« Hâtez-vous de préparer le dîner des travailleurs, jeunes filles; nous le porterons ensemble.

— Mère, ce serait une honte de vous laisser fatiguer à votre âge. C'est moi qui accompagnerai les servantes. »

Et, souriante, la jeune femme se lève.

Elle couvre de baisers l'enfant endormi et part dans un sillage de rayons.

Là-bas, la Boïana perfide chante tumultueusement.

*
* *

« Approche-toi, jeune femme, puisque c'est toi que le sort a désignée.

— Je ne sais, Radé, ce que tu veux dire. Voici, pour toi et tes hommes, la ration du jour.

— Place-toi ici; tu seras le pivot de la construction. »

L'épouse de Goïko obéit de bonne grâce, croyant à une plaisanterie.

Mais maître Radé est grave, et sur son ordre, les trois cents compagnons jettent autour de la jeune femme les matériaux; bientôt, les pierres lui serrent les genoux.

Que veux-tu de moi, maître Radé?

— Je te l'ai dit.

— Mais je suis l'épouse de Goïko!

— C'est pourquoi ton sacrifice est nécessaire.

— Que dis-tu? Je suis mère d'un petit enfant.

— Ceux-là le savent, répond le bâtisseur, en désignant Ougliecha et Voukachine assis sur l'autre rive.



Lentement les pierres montent...

« Par pitié, mon frère Radé, soupire la victime d'une voix douce, je ne demande rien pour moi; mais, laisse dans ta construction une ouverture à la hauteur de mon sein, afin que mon fils ne souffre pas de mon emprisonnement. Il faut que Yovan, quand il aura faim, puisse venir réclamer sa nourriture. »

Maître Radé fidèle à un ordre barbare, croit

pouvoir exaucer une prière. Une ouverture est laissée, en faveur du petit Yovan.

*
* *

Lentement les pierres montent autour de l'infortunée. Elle parle dans un souffle, mais quelles adorables paroles lui inspire l'amour maternel :

« Je t'en supplie, mon frère Radé, laisse devant mes yeux une petite fenêtre :

« Quand mon cher nouveau-né sortira de sa demeure pour venir vers moi, je le suivrai des yeux! »

Maître Radé céda à cette demande, et sur le corps de l'héroïne, il éleva Scutari.

*
* *

Pendant une semaine, la mère put voir son petit Yovan et l'allaita. Mais, à ce moment sa voix s'éteignit.

Pourtant, par une touchante intervention de la Providence, l'innocent, pendant un an y trouva sa nourriture.

L'amour maternel, plus fort que tout au monde, n'est-il pas capable d'obtenir un miracle ?

O Scutari, bâtie sur la douleur et l'amour, tu es l'image de la Serbie martyre. Cette héroïque patrie, jusqu'ici entravée et sacrifiée, trouvera toujours un lait de régénération, pour que ses fils demeurent les champions de l'Idéal, les gardiens de leurs traditions et de leurs croyances.

ETIENNE L'AVEUGLE

Michel, Tzar des Bulgares, vient d'envahir la Serbie.

Et voici que, du fond du monastère où il est relégué, Etienne, fils d'Etienne VI, entend une voix qui l'appelle. La voix est douce et surhumaine, elle lui dit : « Prépare-toi ! » Il se lève, mais se demande quel service on peut attendre d'un aveugle tel que lui !

Les portes s'ouvrent sur son chemin, l'air de la liberté frôle son visage. Des mains inconnues le revêtent d'une armure, il monte à cheval.

Poussé par une force nouvelle, il sent qu'un autre cavalier galope près de lui.

Etienne qui ne peut voir ni les prairies vertes ni le clair soleil, aperçoit très bien, dans une vision d'âme, les traits de celui qui l'entraîne vers le destin. Ce cavalier blanc d'un aspect auguste lui rappelle un de ses

ancêtres Némania, premier roi des Serbes, qui dort dans le monastère de Stoudenitza.

L'ombre du grand vainqueur lui donne du courage. Derrière lui, les guerriers serbes accourent et Etienne, en imitant tous les gestes du cavalier d'ombre, les entraîne vers l'ennemi. Dans les rangs bulgares, un sillon sanglant a été tracé. Cette fois encore, la Serbie est sauvée !



O Serbie ! pays des miraculeuses survivances, tu trouveras donc toujours aux heures mémorables des héros pour te protéger, et tes fils, seraient-ils aveugles, *voient* dans les promesses d'avenir l'assurance de dominer l'adversité.

VRDNITCHKA KOULA

(Ballade tirée de Subotitch)

Mirko, voïvode de Sarmie, écrit de sa forteresse de Bernik :

« A toi, Ioug-Bogdan, mon vieux frère d'armes, souhaits et saluts !

Tu connais ma fille Ikonia, qui surpasse en beauté celles de notre nation. Je voudrais lui donner un époux digne d'elle.

Depuis sept ans, mon fils Radovan est parti avec notre armée ; l'armée est revenue sans lui.

Comme son frère, Ikonia chassait dans les montagnes, lançait la massue et frappait l'aigle de ses flèches.

Ikonia veut un époux qui ressemble à son frère et puisse la vaincre en ces jeux de force ou d'adresse.

Viens me visiter à la Saint-Jean, et amène

tes neuf fils. Celui qui, d'entre nos héros, atteindra le cerf aussi vite qu'elle, qui lancera la massue aussi loin et qui frappera le faucon à la même hauteur, celui-là lui sera donné pour époux.

Viens avec les tiens prendre part à ces fêtes. »



Mirko a écrit une lettre semblable à Milosch Obilitch, sur la montagne de Potserie; une autre à Brankovitch, dans la blanche Travnik; une autre, aux Iackchitch, de Belgrade.

Pour la Saint-Jean d'été, les dames de haut lignage, les seigneurs des contrées voisines sont arrivés à Bernik.

Parmi eux sont les fameux pobratimes, Marko Kraliévitich, Relia de Novi-Pazar, et Milosch Obilitch, renommés par leur étonnante bravoure. Chacun d'eux vaut une armée et l'on ne vit jamais de semblables héros.

Ioug-Bogdan a mené ses neuf fils : Liou-titza Bogdan au regard d'acier; Doitchin, malade, mais dont les os sont de fer.

Au son des trompes, le Voïvode Mirko descend de la forteresse. Ikonia est ravissante en costume de jeune guerrier. Son manteau vert, attaché par une agrafe en diamant, vaut trois villes impériales. Jamais elle ne parut plus belle.

Cependant, un cerf captif est amené. Ses cornes sont dorées, son mors orné de perles. Ses pieds sont si agiles qu'il pourrait poursuivre une étoile filante.

Un coup de cravache le fait bondir hors de l'arène.

Mais, après lui, Ikonia s'élance, le rejoint, le dompte et le ramène à son père.

Tous les regards se portent, de la jeune fille à Krilatitza de Novi-Pazar. Lui seul, que l'on nomme le guerrier ailé, serait de force à relever le défi. Mais Krilatitza baisse la tête.

Soudain, une joyeuse fanfare éclate. Aux acclamations de la foule, un guerrier inconnu s'avance, monté sur un cheval sauvage. Il porte un manteau bulgare. Une barbe blanche flotte jusqu'à sa ceinture, et ses moustaches très longues, sont attachées derrière ses oreilles :

« Relia Krilatitza ! dit-il dans un sarcasme, pourquoi te nommes-tu le guerrier ailé, si tu n'oses rivaliser de vitesse avec une jeune fille ?

— J'ai lutté avec l'hirondelle, et j'ai dépassé les colombes. Certes, il me serait doux de vaincre Ikonia, quand elle s'offre pour prix, elle qui n'a pas d'égale dans les sept royaumes latins ! Mais, mes blessures non cicatrisées m'interdisent de tenter le sort.

— Eh ! quoi ? tous ces jeunes héros n'ont pas assez de cœur pour te conquérir, ô belle entre les belles !... Ikonia, tous ne manqueront pas de courage !... »

Il pique de sa lance le cerf agile qui part en bondissant. A sa suite, l'inconnu s'élançe, le dépasse, et le ramène docile au voïvode Mirko.



Ikonia rougit de douleur.

Eh ! quoi ? c'est un vieillard, un étranger qui espère la conquérir ? Pour lui échapper, elle prend sa *bouzdovane* à manche d'argent, qui pèse cent *okas*. Elle la balance au-dessus de sa tête et l'envoie dans les nues. La massue

va tomber si loin, que Marko, le fils du Kral, qui mieux que tous connaît la sublimité de la force, pousse un cri d'admiration.

— Prince de Prilep, lui dit le Bulgare, l'on célèbre partout ta puissante bouzdovane. Prouve ici même ton adresse.

— Hélas! j'ai fait vœu de ne lancer ma bouzdovane que contre la poitrine d'un ennemi! »

Et Marko va s'asseoir tristement.

« Beauté sans pareille, dit l'étranger, regarde! » Il saisit sa lourde massue armée de clous de bronze et la lance avec tant de vitesse qu'on ne l'entend pas siffler. Elle dépasse le but marqué et s'enfonce dans le sol jusqu'à la poignée.

Le vieux Youg-Bogdan félicite l'inconnu :

— Mais, pourquoi donc ne t'es-tu pas marié?

— Mes marraines n'ont pas su me choisir une femme. Et voici que je rencontre la plus belle au seuil de la centième année! »

* * *

Ikonia a pâli d'angoisse; de brûlantes larmes coulent de ses yeux. Pourquoi donc a-t-elle

défié les guerriers, quand, pour la conquérir, ne se trouve qu'un vieillard?

Elle prend son arc d'acier épuré au feu. Un faucon, attaché par un fil de soie de mille brasses va se perdre dans le ciel. Ikonia décoche une flèche rapide, et la flèche retombe avec le faucon.

Milosch Obilitch, pris de délirante admiration s'écrie : « Ce n'est pas un simple héros, c'est un tzar, ô Ikonia, qu'il te faudrait pour époux!

« Eh! quoi? Milosch, s'exclame encore l'étrange vieillard, toi le vaillant, manquerais-tu de courage, pour conquérir la jeune fille?

— Je suis fiancé et je suis trop loyal pour courtiser deux femmes à la fois. »

Alors, Doïtchin le malade fixe l'inconnu avec un sourire amer :

« Centenaire, si ta vue a baissé, garde-toi de nous montrer ta défaite; car, si tu prétends pouvoir viser à mille brasses, tu seras sûrement vaincu!

— Merci du conseil, jeune homme; mais, je ne suis pas encore de ces béliers qui perdent leur laine. »

Il vise la tête du faucon, et l'animal retombe sans vie.

Ikonia, défaillante, se jette dans les bras de son père. L'étranger gravement s'approche de Mirko :

« Ce ne sont ni les années ni la blancheur de la barbe qui font les vieillards. On peut voir sortir le bien du mal.

Ikonia, autant tu m'es hostile à cette heure, autant par moi tu seras heureuse ! à demain ! »

Il disparaît dans la foule.

*
* *

Ikonia est désespérée :

« Que ne suis-je restée à tisser le lin avec mes compagnes ? Comme les héroïnes d'autrefois, j'ai cherché la gloire. J'en suis punie. Malheur à moi et malheur à l'audacieux !... »

Elle part vers la montagne sombre. Sous les pierres, elle trouve les serpents venimeux dont elle connaît la mortelle vertu. Elle leur emprunte leur poison subtil et le dispose dans deux coupes.



Le prétendant arrive, avec l'allure dégagée d'un jeune iounak.

Ikonia marche tremblante. Sa robe tissée de fils d'argent et son voile de pourpre rappellent la neige des Karpathes sous les feux de l'aurore. Mais Ikonia est plus pâle que la neige :

« Ikonia, dit le futur époux, d'une voix douce, voici l'âme qui, sur terre, ressemble le plus à la tienne. Heureuse seras-tu, si tu la reconnais ! »

Ikonia n'entend pas l'allusion d'espérance : Non, un vieillard bulgare ne peut lui donner le bonheur. Sans hésitation, elle prend deux coupes, sur un plateau d'or et dit à l'étranger :

« Choisis l'une d'elles ; je boirai l'autre. — Je la boirai joyeusement, serait-elle empoisonnée, puisqu'elle m'est offerte par toi ! »

Il vide sa coupe d'un trait.

Ikonia, à son tour, boit le fatal breuvage.

A cet instant, pour la première fois, elle ose regarder en face l'étranger.

Mais, celui-ci tressaille :

« L'atroce plaisanterie a assez duré!

Ikonia, je ne suis point Bulgare.

C'est sous un manteau d'emprunt que je suis venu vers toi!

Ikonia! je ne suis pas un vieillard! »

Et, d'un geste rapide il rejette sa barbe et son vêtement :

Ikonia! me reconnais-tu?

« Radovan! » s'écrie la jeune fille, en se jetant dans les bras de son frère bien-aimé.

Le jeune guerrier, avec une joie infinie, étreint cette sœur si chère; mais, quand ses bras s'ouvrent, ils laissent retomber une morte!...

Le sang de ses veines se glace à son tour :

« Mon père, faut-il vous revoir pour vous perdre si vite?... »

Mirko s'agenouille auprès de ses deux enfants morts.

Douleur! tu n'es pas un vain mot!

Parfois, dans les ruines de Bernik, des ombres s'élèvent au-dessus du couvent de Ravanitsa et de la plaine de Sirmie.

Ce sont les vilas des nuages qui viennent semer des graines de fleurs sur la tombe d'Ikonja. Et, emportées par le vent d'automne, ces muses de la patrie dansent un kolo aérien, sous les rayons de la lune amie des morts.

DOITCHIN

Le voïvode Doitchin est alité depuis neuf ans.

Les ennemis de sa patrie viennent avec plus d'audace vers la blanche Salonique.

Houssou, le corsaire africain dresse sa tente au bord de mer. De là, il défie les hardis iunaks et somme les habitants de lui payer un triple tribut : d'or, de vin et de jeunes filles.

Doitchin se retourne sur son lit de douleur :

« Que vois-je, ma sœur, tes regards sont remplis de larmes ?

Crains-tu, après ma mort prochaine, de manquer de pain blanc ou de fils d'or pour tes broderies ?

— Frère, les richesses ne sont rien pour moi.

Ce soir, — le sort m'a désignée, — je dois partir avec trois jeunes filles, pour me rendre à la tente du farouche Housso.

— Eh! Quoi? mon Hélène, il ne reste donc plus d'hommes à Salonique, pour combattre ce monstre avide?

On ne veut pas me laisser mourir en paix?... »



Doïtchin se lève sur sa couche :

« Angélie, ma chère épouse, Doro est-il encore vivant?

— Ton bel alezan vit toujours. Je l'ai soigné pendant neuf années, en souvenir des services qu'il t'a rendus.

— Prends-le toi-même par la bride, et dis à mon brave Petro de le ferrer avec soin. »

Angélie conduit Doro au bas de la ville. En la voyant, les gens se disent : « A coup sûr, le voïvode est mort, puisqu'on va vendre sa monture.

— Petro, dit la jeune femme au maréchal, le voïvode te salue. Ferre-lui son cheval pour combattre le Turc; il te paiera à son retour.

— Dame Angélie, dit l'insolent, laisse-moi me payer moi-même, en mettant un baiser sur tes yeux noirs.

— Eh! quoi? répond l'outragée, n'est-ce pas assez des Turcs pour insulter les femmes?... »
Elle reprend le chemin de sa demeure.

* * *

Le voïvode a retourné la tête :

« Doro est-il ferré?

— Pas encore, car pour prix de son travail, le maréchal réclamait un baiser.

— C'est bien. Qu'on m'apporte mes armes.

Hélène, enveloppe ma poitrine avec de la laine, pour qu'on ne voit point ressortir mes os.

Il faut que justice soit faite. »

* * *

Doïtchin est monté sur Doro.

En reconnaissant son ancien maître, l'alezan a frémi de joie; d'un élan rapide, il emporte le voïvode sur la grève.

Près de la tente d'Houso, le guerrier s'est arrêté.

« Viens-tu te battre, fils des démons?... »

* * *

Houso est sorti de sa tente dorée :

« Spectre de Doitchin, viens-tu me proposer le combat ? On ne se bat pas avec les morts !

Veux-tu la paix et mon amitié ?...

Veux-tu que je quitte Salonique jurant de n'y plus revenir ?...

— Je veux en finir avec toi !... »

* * *

L'Arabe a saisi sa bouzdovane.

« Tiens ! puisque tu veux te battre ! »

Sa lourde massue vole à la tête de Doitchin.

Mais, Doro qui se souvient des anciennes joutes, a fait un bond de côté évitant le coup à son maître. Puis il fonce sur l'Arabe désarmé.

D'un seul trait, Doitchin lui tranche la tête.

* * *

Avec le bout de son sabre, le voïvode détache les yeux du cadavre d'Houssou. Il les met dans un foulard de soie.

Vers Salonique, Doro galope, avec sa fougue d'autrefois.

En passant devant la maréchalerie, le voïvode s'écrie :

« Viens ici, Petro, nous avons un compte à régler. Voici ce qui t'appartient, pour avoir voulu embrasser la femme d'autrui. »

Et il lui tranche la tête.

* * *

Les yeux de Petro ont rejoint ceux d'Houssou dans le foulard de soie.

En arrivant à sa demeure, le voïvode aperçoit sa femme et sa sœur qui guettent impatiemment son retour.

A Hélène, il jette les yeux de l'Arabe :
« Tu n'auras plus rien à craindre ! »

A Angélia ceux de Petro : « Il n'essaiera plus de t'embrasser. »

Et, serrant étroitement l'encolure de Doro, le voïvode tombe mort.

LE BAN DE MICHLIAN

Le guerrier Paul est parti joyeux pour le conseil.

Il en revient triste et préoccupé.

Hélène, sa jeune sœur vient à sa rencontre :

« Frère chéri, qu'est-ce qui t'attriste ?

Sur quoi les seigneurs ont-ils délibéré ?

— Sur toi même, ma petite Hélène ; sur ta jeunesse et ta beauté. Des rôdeurs sont dans le pays. De peur qu'ils ne te ravissent, toi notre trésor, le ban t'interdit d'aller seule dans la montagne. Il a parié sept châteaux que tu ne devras plus aller chercher de l'eau à la fontaine de Michlian.

— Et tu as parié contre lui ?

— Oui, car en fille de soldat tu m'as fait connaître ton courage.

— Paul, apporte-moi vite un costume guerrier.

Prête-moi le sabre de commandement de notre père; mets sur ma tête le kalpak de zibeline au plumet doré. Harnache ton cheval de guerre.

— Où vas-tu, Hélène?

— Je vais gagner tes sept châteaux !... »

Elle est partie dans un éclat de rire et le soleil, qui se joue sur son armure, l'accompagne de ses rayons.

*
* *

Un cavalier gravit la montagne.

En voyant sa fière mine, le ban le prend pour le tsarévitch. Il quitte sa forteresse pour venir lui dire :

« Salut à toi, seigneur !

— Salut à toi, jeune ban, dit le visiteur d'un ton assuré. Mais au fait, tu vas pouvoir me dire si je ne me suis pas trompé de route.

— Qui cherche-tu ?

— Je veux connaître une jeune fille dont on m'a vanté la beauté.

— C'est la sœur du guerrier Paul, sans doute ; elle est belle entre les plus belles.

— Où puis-je la rencontrer ?

— Avec l'interdiction qui lui a été faite de venir, tu ne la verras que chez elle.

— Tout le monde ici est-il si respectueux de tes ordres ?

— Sans doute.

— Tu as une belle opinion de ton autorité. Et cette jeune prisonnière, qui ne te connaît peut-être pas, que fait-elle en sa demeure ?

— Elle tisse, elle brode comme un ange, elle tient sa maison avec un ordre parfait.

— Je veux voir cette merveille ; mais je ne connais point la route. Conduis-moi !... »

Le ban saisit avec empressement la bride de l'alezan et le guide jusqu'à la kula¹ de Paul.

« Nous sommes arrivés ! mon prince. »

Un éclat de rire lui répond. Hélène, car c'est elle, saute joyeusement à terre.

« Jeune ban, regarde comme les jeunes filles t'obéissent ! »

Le ban reste stupéfié et Paul s'écrie :

« Quelle est cette mystification ? »

(1) Maison.

— J'ai voulu lui prouver qu'un homme seul peut commander à une femme : celui qu'elle aime ; et moi je n'avais pas cette raison pour lui obéir.

— Heureux sera celui qui pourra te l'imposer !

Ton frère peut prendre possession des sept châteaux que tu lui as gagnés. Mais, à tes pieds, je voudrais mettre des villes impériales.

— Notre maison nous suffit », répondit la jeune fille.

Puis, elle ajouta en souriant :

« Viens nous y visiter, puisque tu ne veux plus que je monte.

— Ainsi donc, tu m'obéirais?... s'écria le ban éperdu de joie. »

LE MARIAGE DE MAXIME

I

C'est la fin du jour à Venise. Un cortège pompeux sort du palais ducal. Le doge, suivi de cent seigneurs latins, accompagne sur la piacetta san Marco un visiteur de marque qui va reprendre la mer.

Celui-ci est revêtu d'un manteau violet et la tchélenka se balance sur sa toque. Ses opanzsis, dont les courroies en peau de chamois remontent jusqu'aux genoux, portent des boucles de diamant. Il a le front élevé et le regard dominateur des gens de Podgoritsa. C'est Ivan Tsernoïevitch, prince de Tsernagora.

Arrivé près de la mer bleue où se balancent les navires du Slave, le doge de Venise s'est arrêté :

« Puissent ces flots unir nos deux rives amies !

Ivan, tu es resté un an à ma cour, tu y as été bien reçu. En retour de tes présents je veux bien, pour ton fils Maxime, t'accorder la main de ma fille chérie. Voici la pomme d'or, gage des fiançailles.

— Je te rends grâce, ô Giovanni Mocenigo, du bonheur que tu nous donnes et de l'honneur qui en rejaillira sur les miens. Mon fils Maxime en sera digne. C'est un cavalier sans reproche, un guerrier sans faiblesse et sa beauté est si parfaite qu'elle éclipserait celle de tes seigneurs latins.

— Je me complais dans cette assurance. Pars donc ; va prélever le fruit de tes récoltes, et dans un an ton fils, avec une brillante escorte, viendra chercher sa fiancée.

— Mille cavaliers l'accompagneront. Car, depuis la verte Lim jusqu'à la Zéta, tous les nôtres seront heureux de fêter la jeunesse de nos enfants. »

II

Ivan aperçoit la blanche tour de Jabliak.

Il presse son cheval vers sa demeure. Ses serviteurs l'accueillent avec empressement et son épouse Angélia accourt au-devant de lui.

« Hélas ! soupire le prince Tsernagorste, je vois qu'en mon absence un terrible fléau a sévi parmi vous. Voici des jeunes gens dont le visage est défiguré. Maxime ! qu'on m'amène Maxime !... Puisse celui-là ne pas être atteint !

— Hélas ! »

La mère attire vers Ivan un jeune guerrier voilé. Et devant son époux elle retire le voile.

« Ciel ! s'écrie Ivan, quel est le fatal orgueil qui m'a poussé à dire que nul ne pouvait se comparer à toi ?

Je t'ai fiancé, comme étant le plus beau de nos hommes, avec la fille du doge.

— Seigneur, dit Angélia, dans tes propres Etats, à Antivari, Dulcigno, Bielopavlitch, Podgoritsa ou Jabliak, une femme pour ton fils eût pu être trouvée. Mais l'orgueil t'a poussé au delà des mers... »

Le prince courbe la tête. Nul n'ose plus lui parler de ses projets...

Une année s'écoule, puis une seconde.

Neuf années se succèdent. Jamais une détermination n'est prise par Ivan.

Pourtant, une lettre du doge lui parvient :

« Ami Ivan Tsernoïevitch, quand tu enclos une prairie, il faut que tu la fauches. L'herbe fleurie ne doit pas périr sous la neige. Viens avec ton fils pour le marier, ou bien rends à ma fille la parole qu'elle t'a fidèlement gardée. »

Ivan a regardé son épouse :

« Qu'en penses-tu ? »

— Au lieu de prendre mille guerriers, prends en deux mille. Nul n'osera entrer en lutte avec toi.

Amène ici la fiancée. »

III

Ivan fait appel à Milosch Obrenbegovitch, qui commande les districts de Dulcigno et d'Antivari ;

A son neveu, le capitaine Iovan, chef du Tsernagore qui avoisine la mer ;

Au voïvode Ilia Likovitch, dans les régions montueuses des Koutchi ;

A Milits Scheremotovitch, qui réside en la verte Lim ;

A Georges Kouiouchitch, de Podgoritza.

Il invite tous ces guerriers à venir, somptueusement armés et équipés, assister aux noces de Maxime.

Puis il écrit à Venise :

« Cher doge, mon départ est prochain. Trente pièces d'artillerie tonneront pour l'annoncer. Parmi ces pièces, la Zelenka fera trembler la voûte du Ciel. Envoie sans retard une flotte, pour transporter le cortège du fiancé. »

Les chevaux se touchent, les lances s'agitent comme les arbres d'une forêt. L'allégresse est dans l'air. Pourtant le capitaine Iovan est triste :

« Mon oncle, dit-il, j'ai eu de mauvais rêves.

Un malheur peut m'arriver. Si c'est à cause de toi, que Dieu te pardonne.

— Ne crois pas aux présages ! »

Ivan galope, ayant à sa droite Maxime, et à sa gauche le brillant Milosch Obrenbegovitch.

Ivan les regarde attentivement, puis s'adressant à sa suite :

— J'ai annoncé aux Latins que Maxime était beau entre tous. Le sort m'a trahi. Que diront les Vénitiens, en voyant Maxime défiguré ?...

Il faut que Milosch tienne sa place, tant que ma bru ne sera pas ici. »

Maxime s'attriste, la foule hésite.

Milosch s'avance vers Ivan :

— Est-ce pour offenser ton fils que tu nous as rassemblés ?

Ne le trouble point... mais, s'il me l'ordonne, sur la foi de nos pères, je promets d'amener ici la Vénitienne, sans donner lieu à aucun reproche. En retour, je te demanderai que les présents offerts au fiancé me restent acquis.

— Non seulement tu les auras, mais je les doublerai en arrivant à Jabliak. »



Milosch est reçu somptueusement à Venise.

Les fils du doge lui ont offert des armes de prix ; la dogaresse, une chemise tissée de fils d'or ; au col, un serpent brodé s'enroule avec tant d'art qu'on le croirait vivant.

Le vénérable Jerdimir, frère du doge, lui a donné un manteau que le sultan des Turcs envierait ; la doublure seule a coûté trente bourses d'or.

Le cortège a repris avec la fiancée la route de Tsernagora. En arrivant sur le rivage, devant celui qu'elle croit être son époux, la Vénitienne découvre son visage et lui tend les bras.

Mais Ivan l'arrête d'un geste.

— Celui-là n'est point Maxime et ton époux, celui que je t'avais promis, défiguré par le mal est là.

— Ivan, répond la fille de Venise, on ne trompe pas le destin !... Neuf ans, j'ai attendu ton fils ; je l'aurais aimé même défiguré ! Tu

fais notre malheur. O Maxime, viens me défendre ! Exige que cet étranger ne porte pas la chemise d'or que j'ai brodée pour toi ! »

Maxime accourt, la lance haute. Mais l'élan de son cheval est tel que Milosch est frappé entre les deux yeux.

A cette vue, les Tsernagorstes oublient qu'ils sont frères ; dans une affreuse mêlée, les uns contre les autres, ils luttent avec leurs armes jusqu'au soir.

LE PARTAGE DES YAKCHITCH

« Où es-tu allée, Danitsa ? demande la lune à l'étoile du matin.

— Je regardais un curieux événement dans la blanche Belgrade.

— Quel événement assez important peut retenir une étoile !

— Les frères Yakchitch, Mitar et Bogdan, se sont partagé l'héritage paternel. Mitar a pris la Karavlachie et la Karabogdanie (Valachie et Moldavie) et tout le Banat jusqu'au Danube. Bogdan a pris les plaines de Sirmie, les rives de la Save et la Serbie, depuis Ujitsa jusqu'à Belgrade. Les deux frères se sont partagé Belgrade. Mitar a eu la forteresse de Néboïcha et la ville basse ; Bogdan, la ville haute et l'église de Roujitsa.

— Que vois-tu là d'extraordinaire, Danitsa, petite étoile ?

Les biens terrestres sont divisibles à l'infini.

Un partage est chose facile.

— Justement non, car les deux frères n'ont pu s'entendre pour un cheval et un faucon gris !

— Faut-il que pour si peu la sagesse des hommes soit mise en défaut ?

— Avant l'aurore, j'ai vu se lever Mitar. Il est descendu dans les jardins du Konak, avec son épouse Angélia. Tout équipé, il partait pour la chasse. Dame Angélia le suppliait :

« Laisse donc, ô mon maître, le cheval et le faucon, objets de tant de querelles ! »

(La parole des femmes est quelquefois empreinte de grande sagesse).

— Angélia, ma volonté est bien arrêtée. Tu sais si je suis persévérant : J'ai servi pendant neuf années le voïvode Ianko, pour obtenir ta main. (Et encore, si je l'ai obtenue, ce n'est pas de lui, mais de toi !)

Aujourd'hui, je t'en prie, débarrasse-moi de mon frère, sinon tu ne me verras plus. »



Sur le cheval gris, le faucon au poing, Mitar est parti.

Angélia cherche une issue heureuse aux événements.

Enfin, elle se lève, prend la coupe d'or massif qu'elle a portée de chez son père. Elle y verse un vin précieux, et, agenouillée devant Bogdan, elle la lui présente :

« Accepte, ô mon pobratime, cette coupe fraternelle. En retour, daigne m'accorder les objets de vos discordes.

« Non à mon frère, mais à toi, je cède le cheval et le faucon. »



Par monts et par vaux Mitar poursuit sa chasse. La chaleur est accablante. Nulle biche ne s'offre à lui. A peine, le soir, une poule d'eau agite ses ailes au-dessus d'un lac. Le faucon s'élançe, mais la poule se débat et brise l'aile du favori.

— Mon faucon chéri, que deviendras-tu sans ton aile ?

— Je serai comme Mitar privé de son frère !... »

Le chasseur se trouble. Il précipite la marche de son cheval :

« Fasse le ciel qu'Angélia n'ait pas trop docilement, obéi à mes ordres !... »

Le coursier épuisé franchit mille obstacles. Il arrive enfin au pont du Danube. Mais ses pieds s'entravent ; il tombe et se brise une jambe.

Mitar, anxieux, poursuit à pied sa course.

Il arrive enfin au palais :

« Angélia ! as-tu empoisonné mon frère ?

— Non, répond la noble femme, mais je l'ai réconcilié avec toi !... »

LE GOUSLAR

D'après Zmaï Yovan Yovanovitch.

A l'Occident, le soleil s'est couché sur des rochers pourpres. Il s'est brisé en des milliers de pierres précieuses.

Des étoiles brillent, innombrables comme les pleurs du peuple martyr. O peuple serbe, pourquoi pleures-tu sans trêve ?

Topal pacha se lève avec colère de son lit de soie.

Il essuie son front humide et murmure d'une voix sourde :

« Pas de Dieu ! Pas de justice ! Les hommes ne sont plus des hommes ! J'ai versé une mer de sang de ce peuple maudit... mon cheval lui-même ne sait plus boire dans l'eau qui n'est pas teinte de sang humain.

Mes coffres sont pleins de talirs ; mes harems regorgent de femmes ; mais, je ne tiens plus à ces richesses. Un vide immense étreint

mon âme. Je n'aspire plus qu'à la gloire. De quel prix ne paierais-je la célébrité ? Se trouvera-t-il un poète, pour exalter Topal pacha ? »

Le pacha s'agite et s'enfièvre :

« Ce peuple ne saura-t-il que périr de mon épée ? »

Aucun, parmi ces hommes, ne voudra-t-il gagner de l'or ? ne compte-t-il plus de chanteurs ? »

Topal pacha soulève la portière de brocart :
« Azourala ! mes fidèles Turcs, préparez un festin de choix. Allez me chercher le vieillard Mirko, celui dont vous avez pris les fils !... »



Le vieillard est dans la salle vaste. .

Ses yeux sans regard ne voient point son ennemi, mais il pressent son odieuse présence.

Topal, assis sur son divan de pourpre, regarde les goslés du vieillard :

« Comment de ces crins fragiles et d'un archet tremblant Mirko a-t-il tiré des sons qui

font pleurer ses frères ? Quelle puissance est dans sa mélodie ? »

Le vieillard, dans une attitude digne, attend, les goslés serrées contre son cœur. Il ignore que celui qui l'appelle a fait tuer ses quatre fils !

« Eh ! chien ! s'écrie le Turc, dans son habituelle formule d'aménité, chante !... »

Mirko ne fait pas un geste.

« Faut-il, vieillard, que je t'honore pour obtenir un chant de toi ? (La célébrité me rendra peut-être la joie de l'esprit.) Je sèmerai de l'or sous tes pas ! »

Mirko demeure impassible.

« Allons ! décide-toi ! Si tu chantes, je délivre tes quatre fils. Aux goslés appartient la force ! »

Mirko frémit, mais reste immobile.

« Quelle force peut donc avoir un maudit giaour ? s'écrie un officier turc du palais.

— Chante à ta volonté, vieillard. Si tu ne m'obéis, je ferai décapiter tes fils comme quatre lys blancs. Allons, sauve tes enfants ! »

Le gouslar eut un tremblement, fit un geste. Ses doigts effleurèrent l'archet docile,

mais sa voix s'arrêta dans sa gorge. Au lieu de chanter, il s'écria :

« Meurtrier! renégat! traître maudit! le pire ennemi de ta nation, c'est toi. Dragon ensanglanté, brise mon espérance, fauche mon bonheur, mais sache que les goslés sacrées du peuple serbe ne peuvent jamais mentir!... »

Ce fut peu ; ce fut assez.

Mirko brisa les goslés fières et tomba mort près d'elles.

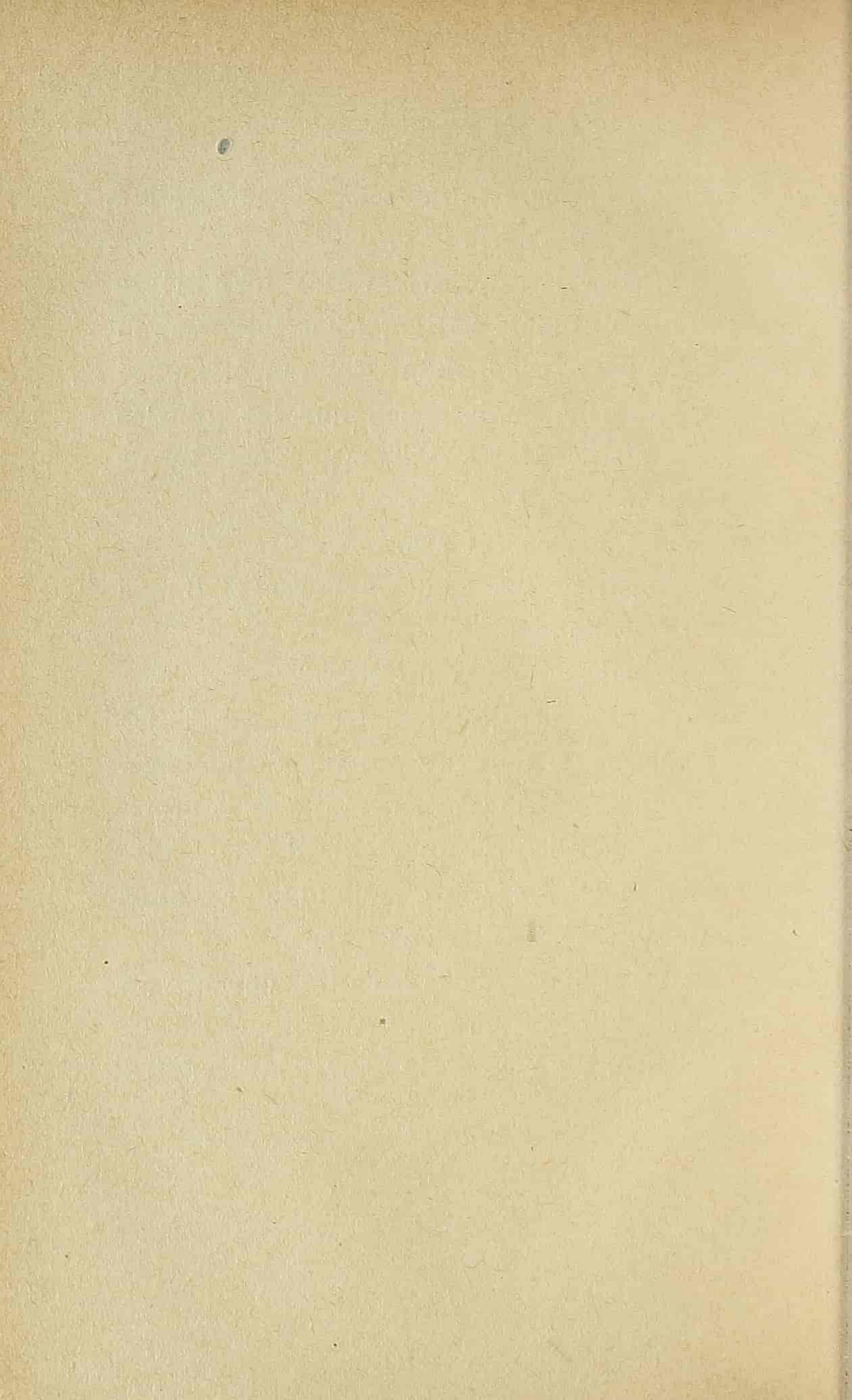
Topal pacha poussa un cri.

Son esprit fut illuminé, le remords entra dans son cœur. Il leva la main, en souvenir des temps anciens et fit le signe de la croix.

Il s'agenouilla près du vieillard, et, saisissant les goslés sacrées, pour obtenir d'elles son pardon, il y colla ses lèvres.

Topal pacha s'était humilié devant un giaour !

Un Turc, d'un coup de sabre, le décapita.

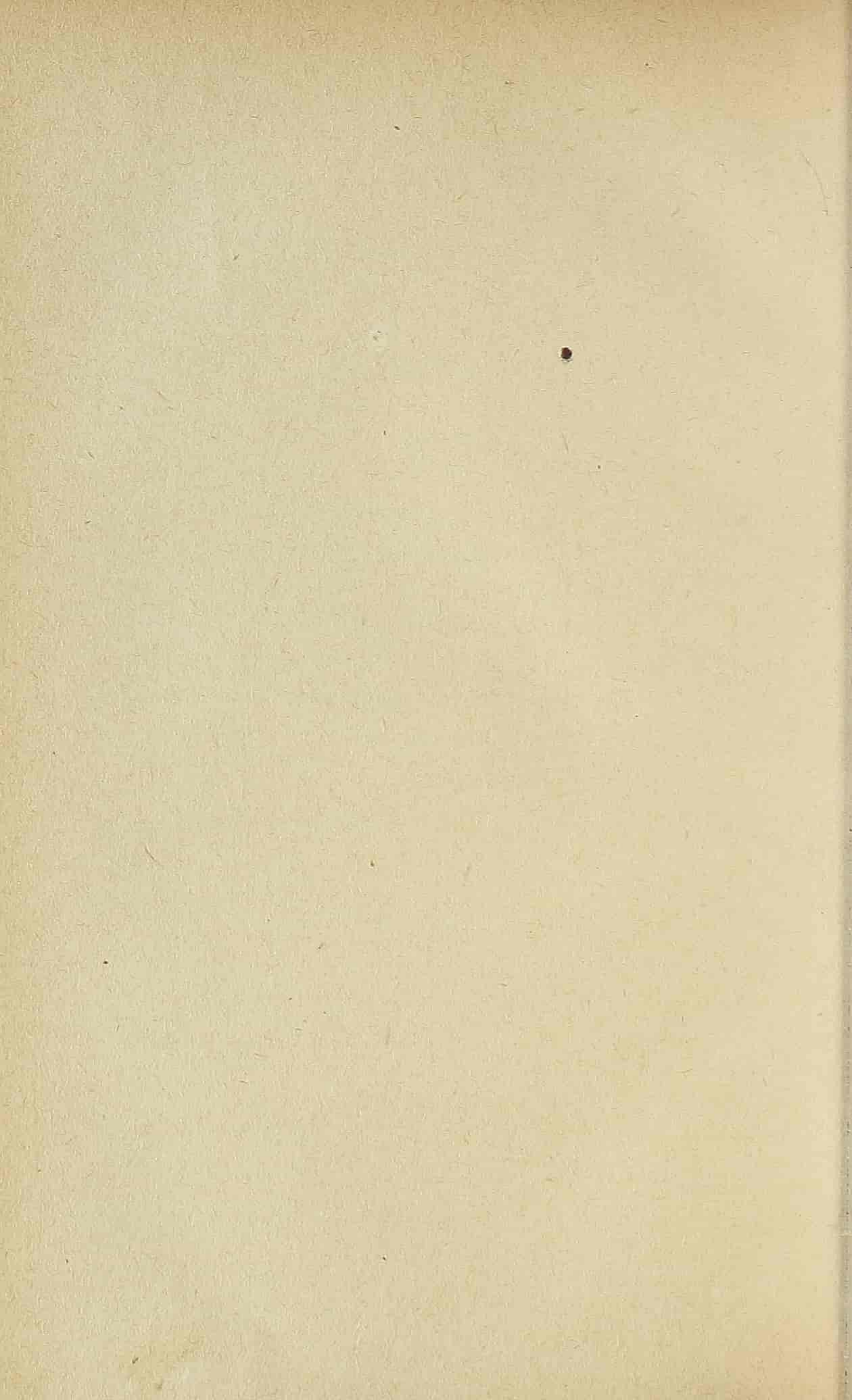


LES HAIDOUKS

« Poètes entre tous les Slaves, les Serbes ont toujours marché au combat entraînés par les bardes qui leur chantaient des chansons guerrières. Les vieillards répétaient aux enfants les épopées héroïques et les légendes populaires. Les beaux vers ont toujours provoqué les grandes actions. »

(L'Effort serbe)

M. Paul LABBÉ.



GROUITZA NOVAKOVITCH

Le Knèze Miloutine a reçu du Sultan une lettre menue : « Demain, je te visiterai dans ta ville. Fais préparer un superbe festin, et dans trente chambres destinées à mes braves, fais venir les plus belles jeunes filles de ta voïvodie.

Je me réserve ton incomparable fille Ikonina. »

En lisant un pareil message, le père demeure atterré.

« Quel est le sujet de votre tristesse, père chéri ?

Les Turcs vous imposeraient-ils un nouveau tribut.

— Celui qu'ils demandent est au-dessus de mes forces. Je n'obéirai pas, dussé-je en mourir ! »

Ikonia a pris la lettre insolente.

Une rougeur de honte est montée à son front. Puis elle tourne ses regards du côté de la montagne et prend une résolution prompte :

« Faites préparer le festin et porter des draperies dans les chambres du palais. Rien de fâcheux ne peut nous advenir ! »



Ikonia s'est souvenue avec joie qu'elle a un frère haïdouk dans la montagne. Que peut-elle craindre protégée par lui?..

Elle trace pour lui ces lignes avec son styilet d'argent :

« Grouitza, ô mon pobratime, viens à mon aide ! Amène avec toi trente jeunes braves, les plus beaux de tes compagnons. Demain, avant l'aube, venez ! »

Un messenger fidèle transmet la missive.

Dès que Grouitza a reçu ces lignes, il a rassemblé les guerriers de Bosnie :

« Amis, vous êtes tous des braves.

Лука Ђеловић

Parmi vous, je me choisis que les jeunes, pour répondre à **В**appel de notre **С**œur Ikonia. Fourbissez vos bonnes épées et, à cheval ! »

Aux premières clartés de l'aube, les haïdouks sont à la forteresse.

Ikonia très émue les attend.... les voit venir et les reçoit avec un transport de joie.

Dans les trente chambres préparées pour les guerriers du pacha, elle les distribue :

« Voici, leur dit-elle, des tuniques de femmes et des voiles de perles. Sous ces artifices, cachez qui vous êtes.

Quand mon fusil chantera du sommet de la tour, frappez, mes frères, les guerriers du pacha ! »

L'escorte turque arrive brillante, au son des fanfares.

Pour les serviteurs, dans de vastes salles, le vin ambré coule à flots. Les chevaliers montent dans les chambres préparées pour les recevoir.

Le pacha s'est assis sur un divan de pourpre.

« Ikonia, que l'on dit si belle, j'ai chevauché trois jours pour venir vers toi ! Je suis ici, par la volonté de ton père et par la mienne.

Soulève ton voile qui me cache tes yeux noirs ! »

Novakovitch s'est découvert !

— « Infâme vieillard, ce n'est pas une jeune vierge qui se tient devant toi, mais un haïdouk au bras vengeur. Je suis le héros de la montagne, Grouitza Novakovitch !

Maintes fois, j'ai détroussé tes janissaires, oppresseurs de nos pauvres raïas. L'argent de tes pillages, je le leur ai rendu. Mais paye aujourd'hui le prix de tes forfaits ! »

Le pacha porte vainement la main à son cimeterre. D'un seul coup, Grouitza lui tranche la tête.

Il prend ensuite le fusil d'Ikonia et fait chanter la poudre à la fenêtre de la tour.

A cet instant, les trente haïdouks renversent les seigneurs du pacha.

Ikonia est libre !

Elle court vers Novakovitch ; ils échangent un chaste baiser de pobratime.

« Tu as écarté de moi un danger pire que la mort.

Daigne accepter ceci pour tes braves compagnons. Ces trois mesures d'or.

Quant à toi, Grouitza, qui t'es couvert de mes vêtements, garde-les en souvenir et dis-toi que les mêmes pensées confondront nos deux âmes. »

Grouitza, le cœur en fête, est retourné vers sa montagne.

RADOITZA

Le canon tonne à Zadar, en signe de réjouissance.

L'aga Bekir-aga a fait prisonnier le plus intrépide des haïdouks.

Comment Radoïtza s'est-il laissé prendre, lui qui glissait comme un rayon de lune, comme un filet d'eau, comme un feu follet ?

Une escorte l'amène sur la place de la prison.

*
* *

A sa vue les prisonniers se sont écriés :

— « Malheur à nous ! C'est en toi, Radé, que nous fondions notre espoir. Qui nous délivrera maintenant ?

— Mes amis, du courage !

Demain appelez les janissaires et dites-leur que je suis mort ! »

Radoïtza est allé dormir.

*
* *

L'aga a fait chercher le corps roidi de Radoïtza.

« Que ne l'ai-je fait pendre hier ! Cette vue aurait réjoui la foule ! Ma proie m'échappe ! Qu'on l'enterre donc comme un chien !

— Pas encore ! s'écrie la femme de l'aga. Peut-être il n'est pas mort, mais il feint de l'être. Qu'on allume du feu sur sa poitrine et l'on verra s'il ne remue pas !... »

*
* *

Une odeur de chair calcinée se répand dans l'air, le feu s'allume sur la poitrine de Radoïtza, mais il ne fait pas un mouvement.

« Qu'on apporte un serpent ! » dit la cruelle Turque.

L'immonde reptile s'enroule autour de la taille de l'intrépide jeune homme ; mais celui-ci reste insensible.



La fureur de la Turque est à son comble :
— Eh ! quoi ? Me serais-je trompée, ou se joue-t-il encore de nous ? Qu'on enfonce des clous dans ses ongles !

Les mains et les pieds de Radoïtza saignent. Mais, l'atroce douleur causée par ce martyre ne lui arrache aucune plainte.

— Qu'on aille chercher les plus belles filles de Zadar, et qu'autour de Radoïtza, elles dansent le kolo ! »



Au son de la tamboura, une danse s'organise. C'est Haïkouna qui la mène, belle entre toutes.

Radé entend le bruit des sequins d'or, le froissement des pantalons de soie...

Rien n'est captivant pour un Serbe comme une belle danse nationale ; le kolo demande tant de grâce et d'art que les regards en demeurent ravis.



Radoïtza ne peut résister à la tentation suprême. Il entr'ouvre un œil, puis l'autre et admire Haïkouna.

Mais celle-ci a vu le mouvement qui va perdre le Haïdouk. Promptement elle jette sur son visage un foulard de soie et s'écrie :

« C'est assez dansé autour d'un mort !

Qu'on l'enterre et n'en parle plus !

— Jamais ! s'écrie la Turque, qu'on le jette en pâture aux poissons ! »



Dans les flots argentés par la lune, un homme nage désespérément. Arrivé sur le rivage, il retire un à un les clous enfoncés sous ses ongles et les garde en souvenir de l'aménité qu'on eut pour lui. L'eau alcaline a arrêté le sang de ses blessures. Sans douleur apparente, il reprend le chemin de Zadar.

La maison de Békir-aga est illuminée.

Il reconnaît la cour où les tortionnaires lui

ont infligé le supplice ; il voit la charmille où a dansé Haïkouna.



Doucement, il s'approche de la fenêtre.

Békir-aga, devant les reliefs d'un copieux repas, fume silencieusement :

« Enfin ! dit-il soudain, je vais goûter le repos ! Depuis neuf ans, ce petit Radoïtza me troublait. Mais dès demain, je ferai exécuter ses vingt compagnons.

— Trop tard ! »

Radé s'est élancé par la fenêtre, et saisissant un couteau tranchant sur la table, il fait voler la tête de l'aga.

« Femme, voici les clous précieux que tu m'as offerts. Je viens te les rendre ! »

Il saisit la main de la Turque ; mais il n'a pas enfoncé le neuvième clou que la malheureuse tombe sans vie.



« Haïkouna ! cœur de mon cœur ! donne-moi maintenant la clé du cachot pour délivrer mes

compagnons. Ouvre le coffre aux talirs pour subvenir à leurs dépenses de route. »

Radoïtza court à la prison, ouvre la porte aux haïdouks.

Chez Békir-aga, Haïkouna tient des chevaux tout sellés dans la cour.

« Que ne viens-tu, ô perle de Zadar ?

Veux-tu être ma fidèle épouse et la sœur des haïdouks ? »

Haïkouna, à travers monts et vallées, pour la vie et la mort, a suivi Radoïtza.

LA FEMME DE VOUKOÇAV

Depuis trois ans, Voukoçav le haïdouk gémit dans un cachot d'Oudbigna. Il n'espère aucune pitié de son tyran turc, et dans la crainte que sa jeune femme ne devienne elle-même captive, il lui écrit de se remarier.

Mais, la femme serbe a le cœur fier; elle coupe ses tresses blondes, revêt un costume guerrier et se rend à cheval à Oudbigna.

« Alil Boïtchitch! dit-elle à celui qui retient Voukoçav par ordre du sultan, suis-moi à Stamboul avec ton prisonnier!

— Viens et repose-toi en ma maison, ô messenger, demain il sera temps de partir!... »

* * *

Le lendemain à l'aube, le messenger se rend à la prison. Il renverse le garde, et ouvrant la porte il fait violemment sortir Voukoçav.

« Allons! crie-t-il au Turc, il est l'heure!

Prépare deux chevaux, l'un pour toi, l'autre pour ce haïdouk.

Es-tu prêt ? »

Boïtchitch est saisi de crainte. Il amène un cheval pour Voukoçav, et offre un sabre forgé et cinq cent ducats au messenger.

« Accepte cela pour toi-même. Ne me conduis pas devant le sultan ! »

Les deux cavaliers quittent la ville.



Quand ils sont au carrefour des chemins dont l'un conduit à la plaine et l'autre à Stamboul, le messenger se retourne :

« Voukoçav, connais-tu ces armes ?

— Jadis elles furent miennes. Comment les as-tu ?

— J'ai épousé la femme qui me les a offertes ! »

Le haïdouk tressaille douloureusement.

« Ne crains rien, cher seigneur : celle qui t'a délivré n'est autre que ta fidèle épouse ! »

LES DEUX NAKITCH

Le long de la mer dalmate, deux guerriers s'avancent. Ils portent le manteau des Knèzes. Ce sont les frères Mathias et Martin.

« Regarde ! dit l'aîné, en désignant, au delà des grèves, les vastes champs où les blés ondulent sous la brise, regarde, tous ces biens sont à toi !... »

— Et ces prairies herbeuses où paissent des cavales et des bœufs au pelage roux t'appartiennent, frère.

— A quoi nous servent nos richesses ? Nous n'en avons pas le profit ? Que le Turc vienne : c'est lui qui moissonnera notre froment, emmènera nos troupeaux et cueillera nos fruits.

— Depuis que des spahis turcs et le pacha d'Herzégovine remplacent nos anciens bans, il n'est pas d'avaries qui ne nous soient faites.

— Pour éviter cet esclavage, nous ne pouvons abandonner la généreuse terre serbe et fuir vers les pays latins.

— Le doge qui protège Dalmates et Bosniaques, nous armera peut-être contre le Turc maudit. »

*
* *
*

Venise dort au milieu des lagunes.

Dans la perle de l'Adriatique, le discret glissement des gondoles éveille à peine, sur les canaux, un rayon d'argent et un bruit de rame.

Soudain, des voix sonores partent du grand canal.

C'est tout une flottille qui s'avance au bruit d'une héroïque chanson.

Les colombes de Saint-Marc volent sur le Bucentaure, et les Vénitiens se demandent : « D'où vient ce bruit inusité ? »

Les trirèmes légères, de forme allongée, viennent effleurer la Piaçetta. Des hommes vigoureux et jeunes sautent allègrement sur la chaussée de marbre; vers le palais des doges, toute l'escorte se rend.

Ils sont huit cents, mille peut-être, tous hardis et décidés. Deux chefs guerriers les conduisent :

« Qui êtes-vous ? s'enquiert le doge.

— Les frères Nakitch d'Herzégovine avec mille intrépides iounaks. Nous n'avons qu'un but : châtier le Turc, oppresseur séculaire de notre patrie. Vers toi nous sommes venus, espérant obtenir de la poudre et des balles. Est-ce trop présumer de ta magnanimité?... »

Le doge répond sans hésiter :

« Venise trouvera toujours des balles pour viser le Turc et de l'or pour récompenser les combattants.

— Arme-nous, puisque tu le veux bien, mais garde l'or auquel nos cœurs n'attachent pas de prix! »

Le doge fait équiper pour la guerre les fils de Serbie, et en guise de sympathique présage, il fixe lui-même à leur kalpak une plume de vautour.

Ainsi, la première visite des Serbes aux pays latins était dans un but d'union et de fraternité guerrière, contre le même ennemi.

*
* *
*

De la citadelle de Senj au fort aérien de Knin, les iounaks sont passés en vainqueurs.

De la vallée de Cettigne à Dernich et Gabel, sur la fangeuse Neretva, le nom des Nakitch a fait trembler la Porte.

Le doge a donné aux deux frères le manteau de Sénateur des lagunes.

LES TROIS HAIDOUKS

D'après Zmaï Yovan Yovanovitch.

Dans la nuit orageuse, Ferouze-Pacha s'est réveillé. Sa chandelle s'incline et semble lire l'épouvante sur le visage du pacha.

Ferouze-Pacha demande à sa femme : « Où sont les clés de la prison? Voici trois ans qu'ils y sont ensevelis! O maudits restes des haïdouks! ils viennent troubler mon âme.

— Pacha, ne descends pas dans la nuit sombre.

Demain, Mouïo enterrera leurs os, s'ils te troublent.

— Ces chiens, je ne les craignais pas vivants, bien que terribles. Mais je veux leur demander : « Que voulez-vous? »

Le pacha prend la chandelle vacillante; il descend.

La serrure grince; il est dans la prison.

*
* *

Ici, les murs transpirent d'épouvante; des

couleuvres se replient sur elles-mêmes, horrifiées.

Trois squelettes sont assis sur une pierre ; devant eux sont placées trois coupes.

Ferouze-Pacha passe la main à son front.

Dans le silence du cachot, le premier haïdouk parla :

« Pacha, voilà une coupe pleine de sang : J'avais une fidèle amie. Quand tu m'ensevelis dans ces ténèbres, elle demeura seule.

L'épée en main, vaillante fille, elle vint jusqu'à ta demeure en criant : « Loups ! où êtes-vous ?... »

Un coup de feu l'abattit sous tes yeux.

La coupe est pleine de son sang.

Le vin est bon, la coupe est pleine. Bois-là, Ferouze-Pacha ! »

Le bras de l'homme s'avança. Il but la coupe en gémissant. Les squelettes s'entrechoquèrent comme pour rire.

Que le Ciel pardonne !...

*
* *

Le second haïdouk parla :

« Quand tu m'as mis dans cette tombe, ma

mère t'a dit : « Quel prix veux-tu pour sa rançon ? »

— Trois charges d'or ! lui dis-tu. »

La pauvre femme a travaillé sans cesse. Quand, après les avoir gagnés, elle te les a apportés :

« Vieille, lui dis-tu en riant, ton fils n'a plus besoin de rien. » Et ma mère est morte de chagrin.

Cette coupe est pleine de sueur sanglante. Le vin est bon, la coupe est pleine. Bois-là, Ferouze-Pacha ! »

Le bras de l'homme s'avança. Il but la coupe en gémissant.

Les squelettes s'entrechoquèrent, comme pour rire.

Que le Ciel pardonne !

*
* *

Le troisième haïdouk parla :

« Quand tu m'as mis dans cette prison, j'avais un jeune fils dans la forêt.

L'enfant a voulu prendre le fusil, comme les haïdouks. Mais ses bras étaient trop faibles pour le porter. De faim, de froid, de douleur

et d'abandon, il est mort. Voilà la coupe pleine de larmes.

Le vin est bon, la coupe est pleine. Bois-la, Ferouze-Pacha. »

Et son pied seul s'avança, son bras seul se leva.

Il prit la coupe et gémit.

Il gémit et tomba mort, près des trois haïdouks.

Il tomba mort; les squelettes s'entrechoquèrent comme pour rire.

Que le Ciel pardonne!..

OUSKOK SENKOVITCH

Le soleil d'automne descend sur la côte dalmate.

Non loin de la petite ville de Senj, s'élève une maison blanche, ornée de deux colonnades en marbre rose importées de Venise.

Sur le perron taillé en plein granit, un vieillard regarde du côté de la mer.

Sa barbe blanche, où les exhalaisons salines du golfe ont jeté un pâle reflet d'émeraude, descend jusqu'à sa ceinture. Il porte le handjar croate et un nom de feu est gravé sur la garde de son poignard.

Il attend avec une visible impatience, un voyageur lointain. Enfin, ... un point brille dans la lagune. Une barque silencieuse glisse entre les roseaux et un tout jeune homme s'avance, dans le sentier de la grève.

Te voilà enfin, Ivo !... Je craignais un malheur.

— Que peut-il arriver au fils de celui qu'on a nommé : la Terreur des Turcs ?

— Hélas ! Mihailo, mon vaillant frère, a trouvé la mort près de moi. Mon bras a perdu la force de sa jeunesse...

Mais Ivo, que fait-on à Venise ?

— Nos barques légères, ont défié cette nuit les galères de la République ; aussi, le gouvernement de Venise est-il comme le lion qui se débattrait contre les moustiques.

— Le lion de Saint-Marc est de bronze. Il ne s'émeut pas et ne quitte point son piédestal.

— Erreur ! Venise s'émeut et appelle un commissaire impérial, pour ramener la discipline parmi ses anciens alliés, les Ouskoks qui l'ont préservée des Turcs.

— Venise n'a pas une reconnaissance de longue durée, Ivo.

— Bien plus, elle se méfie : *Cuvaj se Senjke ruke!* voilà le reproche qu'elle fait courir.

— « Prenez garde aux gens de Senj. »

Le vieil ouskok se prit à sourire, tandis qu'Ivo

étalait le produit de sa pêche et le fruit de sa course à Venise.

Un chant lointain montait de la ville et se détachait très net dans la rumeur du soir :

*« Honneur pour toi, Ivo Senkovitch,
célèbre entre les haïdouks !*

Les Slaves tes frères,

te regardent avec admiration,

et les agas s'inclinent,

pour tenir l'étrier de ton cheval ! »

— Si je ne me trompe, mon père, la voix du gouslar exalte tes hauts faits. Il ne t'appelle pas de ton nom Vlaskovitch, mais te donne le nom de ta ville, celle que tu as illustrée par tes exploits.

— Laisse chanter le gouslar, Ivo, et viens dans notre demeure lire le message que je n'ai pas voulu ouvrir sans toi !... »



La nuit est tout à fait tombée.

La lueur d'une torche fumeuse donne un aspect fantastique aux caractères de la missive.

C'est un message de l'aga de Ribnik :

« Si tu es vraiment un héros, vient faire ma

connaissance en combat singulier dans ma ville de Ribnik. Sinon, Ivo Senkovitch, tisse-moi une chemise en signe de soumission. »

— Je ne suis pas une femme pour tisser et ne me soumettrai pas devant un Turc !

Pourtant, ... ma main vieillie n'a plus la force de porter le glaive !... »

Le vieil ouskok lève vers le ciel des regards d'angoisse.

« Que ne me permettez-vous, père, de relever le défi ?

J'irai moi-même trouver le Turc, et je le tuerai !

— A quoi bon un dévouement inutile ?

Tu n'a pas seize ans ! Si tu meurs, qui me consolera de t'avoir sacrifié ?

— Sellez votre meilleur cheval, celui qui, dressé au méïdan, accomplit des prouesses. Vous verrez !... »



Ivo toute la nuit marche sous les étoiles.

Il arrive, à l'aube, auprès de la tente de l'aga et dit, en soulevant la portière frangée d'argent.

« C'est moi, le fils de Senkovitch ; je viens relever ton défi.

L'aga le toise et sourit.

« Je ne me mesure pas avec les enfants ; bois, au lieu de combattre, et si tu veux que je te rende à ton père, rachète-toi par de l'or.

— Un coup d'épée pour ma rançon. »

La lutte est courte. L'aga, pris à l'improviste, roule à terre.

« Grâce ! gémit-il, je serai ton pobratime et te comblerai de sequins d'or.

— Nos pobratimes sont nos frères et tu es mon ennemi ! Ta tête vaut pour moi tous les trésors ! »

Il l'abat, d'un seul coup d'épée.

Ivo place la tête du Turc enturbannée dans un sac de toile, mais il prend l'aigrette et, pour traverser les lignes turques, il se couvre du manteau de l'aga.

Cependant des cavaliers sont lancés à sa poursuite... Il se cache dans un repli de terrain, se laisse distancer et pénètre dans la forêt prochaine.

Les spahis ont perdu la trace d'Ivo.

Tandis qu'au matin, ils font leurs ablutions

près d'une source, l'ouskok arrive, saisit les chevaux, et part à grande allure vers la blanche Senj.

*
* *

En le voyant venir, le père s'est écrié :

« Voilà le meurtrier de mon fils qui vient me dire sa victoire ! »

Il prend sa bonne épée et attend celui qu'il croit être l'aga de Ribnik.

En vain, Ivo l'appelle. Le vieillard, aveuglé par sa douleur, va sacrifier l'enfant, quand, hors du sac de toile, la tête de l'aga a roulé.

O mon Ivo, s'écrie le père délirant de joie, tu me reviens ! Mais, pourquoi as-tu pris ce dangereux costume ?

— Pour prouver aux seigneurs du conseil que j'ai triomphé dans ce combat. »

Lentement, du côté du golfe, s'élève la cantilène très douce :

« *Honneur soit pour toi, Ivo Senkovitch, célèbre entre les haïdouks ! . . .* »

LES NOCES D'IVO

Ivo et ses trente compagnons boivent du vin vermeil à l'ombre d'un figuier.

Parmi eux, se trouve Ianko Mitvitch, venu du golfe de Cattaro ; Ilia Smiljanitch, à qui la République de Venise sert une pension de six cents ducats, Alija Bojitch, ennemi redoutable des Turcs.

Ils chantent ! et le vin ambré coule dans les coupes.

« Ivo ! demande tout à coup Komnen, Ivo, toi si beau et si brave, pourquoi ne te maries-tu pas ?

Faut-il que je te propose ma sœur Yovanka au teint plus rose que la fleur du pêcher ?

— Ou Mara à la démarche si légère qu'elle passerait sur des fleurs sans les fouler ?

— Ou Lioubitsa, jeune fille accomplie, qui entourerait de soins la vieillesse de ton père.

— Hélas ! je ne puis vous répondre.

De mon cœur je ne suis plus maître !

— Qui t'a pris ton cœur ? Dis-le nom de la jeune fille et je te la ramènerai avec ton cœur !

— Celle qui l'a pris ne voudra pas le rendre. C'est la belle Haïka.

— Eh ! quoi ? tu aimes une Turque ?

— Je l'ai rencontrée à Udbina, près de la mosquée.

C'est la propre sœur de Frtsa Ibrahim.

— Eh ! que ne le disais-tu ? s'écrie le bouillant Komnen ; nous irons te chercher Haïka ! »

*
**

Les trente ouskoks sont partis pour Udbina.

A mesure qu'ils s'en approchent, leur allure se ralentit ; leur nombre diminue...

Arrivé dans la ville, Komnen se trouve seul.

— Tant mieux, je passerai facilement inaperçu. »

Dans une petite taverne, une femme lui donne de précieux renseignements pour s'approcher d'Haïka.

A l'heure où le muezzin monte au minaret,

l'ouskok, habillé en vieille mendicante, vient offrir des figues à la maison d'Ibrahim.

Hajka le reçoit.

« J'en ai de plus belles sous le porche, jeune fille; il ne tient qu'à toi de choisir! »

Hajka traverse la galerie. A la porte, un coursier fauve ronge son frein.

Kommen enlève la jeune fille et fuit vers la forêt.

Le Kadi lance des janissaires à sa poursuite. Mais Kommen brûle les étapes et tranche d'un revers de sabre la tête de ceux qui lui barrent le chemin.

Pourtant Hajka s'est ressaisie.

« Où me conduis-tu? »

— D'habitude, ce sont les Turcs qui volent nos plus belles filles. Aujourd'hui, je t'enlève, non en manière de représailles, mais pour faire une reine de toi.

Celui qui t'a choisie peut t'offrir un palais!

— Puis-je savoir le nom de mon persécuteur?

— C'est Ivo Senkovitch, l'ouskok de la mer, le brave entre les braves!... »

*
*
*

Sur la route, une étrange théorie s'avance.
Ce sont de jeunes chrétiennes emmenées par
les Turcs en captivité.

Kommen culbute les janissaires et délivre
les prisonnières : « Jeunes filles, venez avec
nous vers le puissant Senkovitch; il vous pro-
tégera. »

Les jeunes filles font à la belle Hajka une
escorte inattendue.

Le château de Senj est illuminé.

Mais, ce n'est pas pour une fête :

Ivo fait célébrer un service funèbre, pour
son ami Kommen qui a dû périr, victime de son
zèle.

Tout à coup, le héros arrive au milieu des
psalmodies et le chant qu'il entonne est un
chant de triomphe.

Plus tard, la belle Hajka apprend à chanter :

« *Honneur à toi, Ivo Senkovitch,
Le plus vaillant des haïdouks!* »

NENAD ET PREDRAG

Malgré les temps durs et la famine, en faisant tourner son fuseau agile, une mère élève deux enfants. Ils portent des noms de poésie : l'un Prédrag qui signifie « très chéri », et Nénad, le tard venu, « celui qu'on n'attendait plus ».

L'aîné, dès son plus jeune âge, a une allure martiale; sitôt de taille à monter à cheval, il brandit la lance, quitte sa vieille mère et va chez les haïdouks de la montagne.

On n'entend plus parler de lui.

Le plus jeune grandit à son tour. Les mêmes goûts guerriers sont dans son âme. Il dit adieu à sa mère triste et seule, il va vers la montagne où sont les haïdouks.

Trois années, il reste parmi eux; ses compagnons, qui reconnaissent en lui une force et un courage extraordinaires, l'ont nommé leur chef.

Mais un jour, Nénad leur dit :

« Mes frères chéris, j'ai le vif désir de revoir ma mère. Partageons nos trésors, et que chacun de nous retourne en son village! »

Les compagnons ont mis en commun leurs richesses et jurent chacun qu'ils n'en ont rien distrait. L'un fait le serment sur son frère, l'autre sur sa petite sœur.

Nénad, attristé, dit à son tour : « Je ne puis, hélas! jurer sur le nom de mon frère ni de ma sœur, car je suis seul au monde, mais, par mon épée, je le jure, il ne me reste plus de trésors! Si je mens, que de mon sabre la lame se rouille et de mon cheval la crinière tombe! »

Et les Haïdouks se sont séparés.

* * *

Nénad a retrouvé sa vieille mère. Elle l'accueille avec des transports de tendresse, et pétrit pour les lui offrir, des gâteaux au miel.

« Mère, je suis sensible à tes présents. Mais, pourquoi ne m'as-tu pas offert le seul don auquel mon cœur tienne? Pourquoi ne m'as-tu pas donné de frère?... »

La mère sourit et embrasse son enfant :
« Nénad, tu étais bien jeune quand ton frère nous a quittés ! Mais il vit. J'ai de ses nouvelles. Il est Haïdouk dans la verte Garevitza.

— O mère ! qu'il me tarde de le connaître ! Vite ! taille-moi des vêtements neufs, verts comme la montagne et j'irai voir mon frère lointain. Bénie sois-tu pour la joie que tu me donnes !

— Mon fils, si je te retrouve, ce n'est pas pour te perdre. Tu n'iras pas dans la Garevitza.

Mais tu attendras ici, bien sagement, que ton frère Prédrag soit venu nous rejoindre.

— Mère, je ne puis arrêter l'impulsion de mon cœur ! Laissez-moi partir vers celui dont je ne connais que le nom, mais qui m'est déjà si cher.

— Nénad, ne va pas inutilement exposer ta vie, mais prends pitié du tourment des mères qui tremblent toujours sur le sort de leurs enfants ! »

Nénad sourit et s'arrache aux embrassements maternels.



Depuis deux heures Nénad chevauche sur les pentes de la Garévitza. Le cheval monte hardiment, le guerrier est silencieux.

Mais soudain, l'air plus vif des sommets caresse son jeune visage, un souffle de liberté passe dans son âme, et dans le calme de la solitude il chante comme un faucon :

« Montagne verte, réponds-moi !

Cache-tu dans ton sein, Prédrag, mon frère par le sang.

Oh ! Qui pourra me conduire près de mon frère aimé ? »

Prédrag Arambacha (1) est assis sous les sapins.

En entendant la voix du chanteur inconnu, il a laissé tomber la coupe de vin rouge qu'il portait à ses lèvres ; il s'est levé :

« O mes compagnons, mes chers haïdouks, hâtez-vous de vous rendre vers celui qui vient.

(1) Le Chef.

Ne le tuez ni ne le blessez, mais amenez-le moi vivant, car il est de mon sang. »

Trente compagnons se lèvent aussitôt, et vont dix par dix attendre Nénad aux détours du chemin.

Les dix premiers n'ont osé ni lui parler, ni l'affronter, tant Nénad a l'allure d'un guerrier terrible. Mais, pour faire arrêter son cheval, ils lui ont lancé quelques traits.

— Ne tirez pas, haïdouks de la montagne. Si je viens ici, c'est pour chercher mon frère chéri... »

Il passe...

Dix autres haïdouks tentent de l'arrêter. Mais le cheval, blessé par leurs traits, les distance à une allure rapide. Et Nénad étend la main :

« Frères de la montagne, ne tirez pas. Car c'est Prédrag, que je viens chercher parmi vous !... »

Il passe.

Les dix derniers haïdouks tentent de l'arrêter. Mais Nénad commence à voir rouge. Du revers de son sabre, il massacre les dix haïdouks. Puis, faisant volte-face, il piétine avec

les sabots de son cheval les dix qui reviennent, et disperse les autres dans la montagne.



Cependant Prédrag a vu le massacre de ses compagnons. Du haut du rocher, il a pris son arc léger et a visé le guerrier prodigieux. Une flèche rapide lui a percé le cœur. En tombant, Nénad s'est écrié :

« Malheureux qui frappe un chevalier, puisse tomber l'œil qui m'a visé ! Puisses-tu soupirer toujours comme je soupire pour le frère cher que j'ai recherché jusqu'ici ! »

Predrag tressaille et accourt. « Quelle est ta naissance ?

— Que t'importe ! Aucun des miens ne t'épousera. Je suis Nénad ; j'ai quitté ma vieille mère, pour rechercher mon unique frère Prédrag.

— O joie ! ô destinée cruelle ! Je te retrouve et je te perds ! Je suis Predrag, ton bourreau et ton frère.

— Mon frère chéri, c'est donc toi !

Je ne peux guérir de ma blessure, mais je puis au moins te revoir !... Que mon sang versé te soit pardonné ! »

Dans la splendeur chaude du couchant, l'âme de Nénad s'envole. Les merles sifflent dans les boqueteaux ; Prédrag se frappe la poitrine.

« Nénad ô mon brillant soleil, pour moi tu t'es couché trop vite ! Violette embaumée de mon cœur, tu t'es flétrie pour mes tristes regards. Que sera la vie pour moi sans toi, sinon une source de regrets ! »

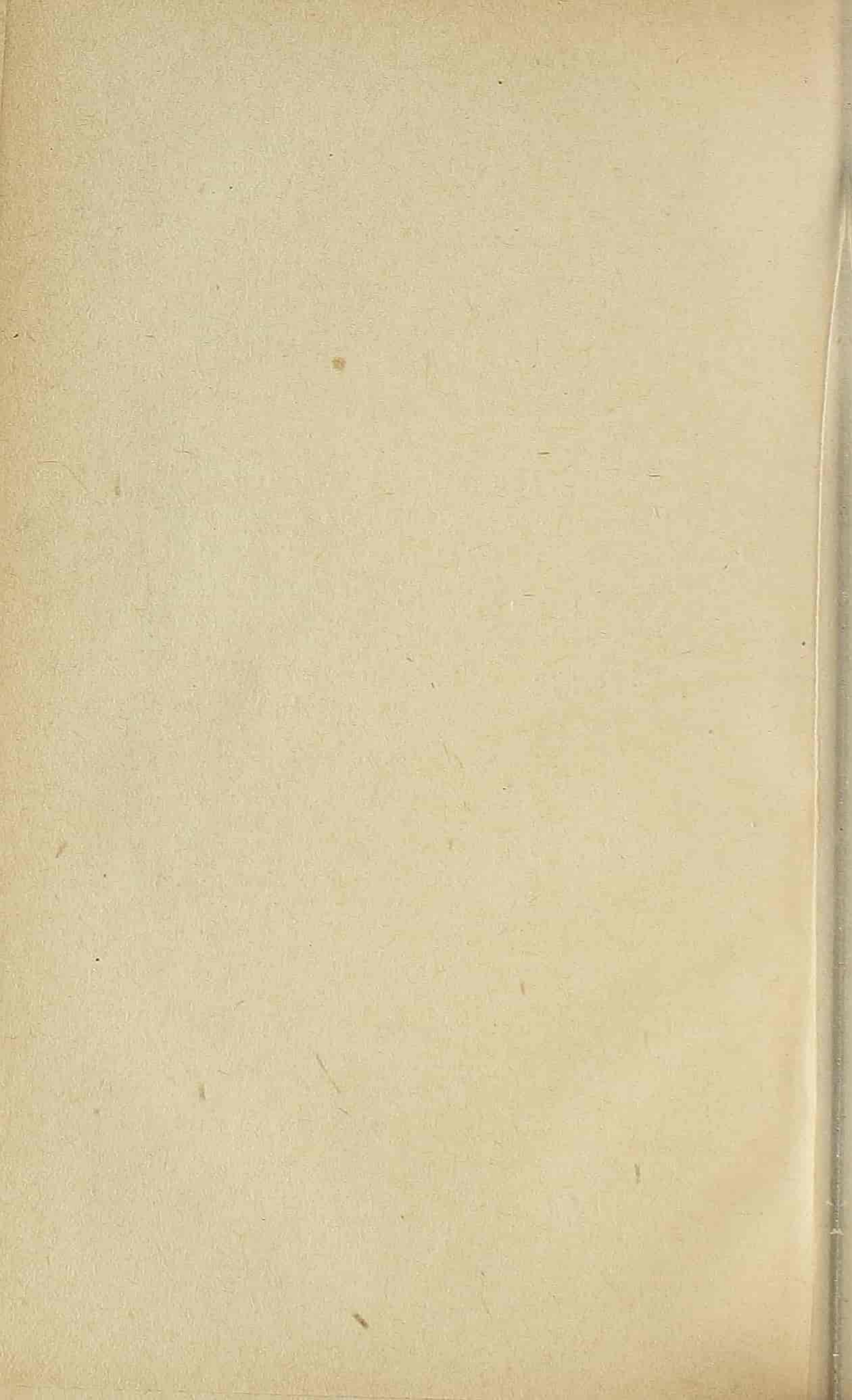
De sa ceinture, il tire son poignard d'or et d'un seul coup, se frappe au cœur.

Mère triste, mère lointaine, pleure tes deux fils maintenant. Ils dorment côte à côte sur la verte Garévitza, et jamais leurs regards ne se poseront sur toi !

CHANSONS DE FEMMES

« Là où est une femme slavone, on entend chanter. Après avoir, au champ, toute une journée, enduré la soif et les ardeurs du soleil, accablée, elle éveille encore, sous le crépuscule, les échos des campagnes. »

CHAFARIK.



IÉLITSA

Iélitsa, sœur des lys, est une belle jeune fille. Son père ne l'a pas vue grandir. Mais ses neuf frères sont fiers d'elle et font à son sujet les plus beaux rêves d'avenir.

Plusieurs jeunes gens du prochain village sont venus demander sa main. Ce sont les fils de riches terriens qui vivent paisiblement dans leur zadrouga. La mère accepterait volontiers l'offre de l'un d'eux. Mais un riche ban se présente, et les neuf frères s'écrient :

« Iélitsa, va vers les honneurs et la fortune !
Quitte notre pauvre pays. Chacun de nous ira te voir au moins quatre fois l'an!... »

*
* *

Iélitsa a suivi son époux du côté de la mer bleue. De hautes montagnes la séparent de son pays. Trois fois, la neige les a couvertes,

jamais aucun de ses frères ne les a franchies : « Serais-je donc abandonnée ? Quel crime, au monde, ai-je commis pour être ainsi punie par les miens ? »

Le Ciel a pitié d'une douleur si vive : « Allez, mes anges, à la tombe d'Iovo, le plus jeune de ses neuf frères. Ranimez-le à votre souffle. De sa pierre sépulcrale, faites-lui un coursier rapide, afin qu'il aille voir sa sœur désolée. »

Le fantôme d'Iovo s'est mis en route. Iélitsa, qui regarde toujours du côté de son pays, l'a vu venir. Elle court vers lui avec une intense joie. Mais, dès qu'elle l'aperçoit :

« Iovo, combien tu es pâle ! Le voyage a dû t'épuiser.

— Sœur, j'ai enduré bien des misères : J'ai marié mes huit frères et suis allé chercher leurs fiancées. De mes mains, j'ai construit leurs demeures.

— Repose-toi en paix, mon cher Iovo.

Tu es maintenant auprès de ta sœur ; elle, du moins, ne te demandera rien. »



Trois jours entiers, le voyageur d'outre-tombe reste dans la maison dalmate; le troisième soleil doit le voir retourner. Iovo parle de départ.

Iélista a préparé mille cadeaux pour ses sœurs nouvelles : colliers de perles et broderies; chemises de soie à glands dorés pour ses frères absents.

— Iovo, si tu le veux, je t'accompagne...

Le ban est allé combattre; je suis seule et mon cœur va vers ma chère maison.

— Si tu me suis, tu vas vers le malheur. »

Ils partent...



Dans les brumes du soir, Iélitsa voit pointer le blanc clocher de son village. La maison paternelle toute proche, est blottie sous les verts pruniers.

En passant près de l'église, Iovo s'arrête :
« Quand j'ai marié mon dernier frère, j'ai ici laissé tomber mon anneau. Laisse-moi le

chercher, sœur chérie!... » Il descend dans une tombe entr'ouverte.

Sur la tombe, Iélitsa épouvantée lit le nom d'Iovo et de ses autres frères défunts.



Folle d'angoisse, elle court à la maison paternelle. Elle appelle, dans la nuit : « Mère chérie ! ouvre-moi !... »

Celle qui depuis de longs mois ne s'est plus entendue appeler mère, croit à la présence du démon qui lui a ravi ses enfants :

« Fuis loin de moi, esprit du mal ! »

Mais, quand Ielitsa est entrée, quand elle a reconnu sa fille, elle se jette dans ses bras, et toutes deux gémissantes sont mortes enlacées.

OMER ET MÉRIMA

Omer chérit Méri­ma depuis sa plus tendre enfance.

Quand ils sont en âge d'échanger leurs promesses, Omer dit à Méri­ma : « Veux-tu, ma chère âme, me prendre pour époux ? »

— Je n'en aurai jamais d'autre, si ta mère y consent ».

Mais, l'orgueilleuse mère a fait d'autres projets. Elle pense, pour son fils, à la riche Fata, fille du serdar (1) de la commune.

« Pardonne, ô mère chérie; le trésor de l'homme n'est pas l'or ni l'argent, mais ce qui est cher à son cœur ! »

Je ne puis accepter Fata : ce n'est pas elle que j'aime.

— N'importe ! Tu l'épouseras. »

(1) Serdar, juge.



Le cortège des convives s'avance.

Fata monte un coursier harnaché d'or, au mors incrusté de perles.

« Va, mon fils, au-devant de ta fiancée ».

Omer se détourne.

« Aide-la donc à descendre de cheval ! »

Omer retient ses larmes.

Alors, la mère furieuse crie : « Maudit soistu ! »

Omer, la mort dans l'âme, va s'incliner devant celle qui lui est imposée.



Les convives dansent un joyeux kolo.

Omer et Fata se sont retirés dans leurs appartements.

Omer est grave et triste :

« Fata, pardonne-moi mes larmes ! Tu es très belle et trop riche. Mérima n'a ni ta beauté ni ta fortune ; mais je lui ai promis mon cœur.

Un serment très ancien nous lie...

Donne-moi, Fata, une feuille blanche, afin que j'écrive à ma mère : elle ne doit pas te reprocher ma mort ! »

Fata, toute tremblante, a tendu l'écritoire :

« C'est pour notre malheur qu'on nous a unis, dit Omer, mais ce n'est ni ta faute, ni la mienne !

Quand je serai mort, noble Fata, je t'adjure de ne pas pousser un cri, afin que nos invités se réjouissent jusqu'à l'aurore. Fais parfumer mon cadavre dans l'eau de rose, afin que la pauvre Mérima puisse m'embrasser mort, elle qui n'a pu m'embrasser vivant ! »



A l'aurore, la mère est montée avec une branche de basilic.

— Malheur à toi, Fata, tu as tué mon fils !

— Ce n'est point moi, mais ta dureté. »

Et Fata tend la lettre d'adieu.

Cette fois, la mère comprend et se frappe la poitrine.

Elle fait embaumer Omer et le porte devant la demeure de Mérima.

*
* *

« Mère, s'écrie la jeune fille, je sens le parfum de l'âme d'Omer !

— Dors, pauvre enfant, Omer à cette heure, est auprès de sa jeune épousee.

— Je sens, mère, le parfum de l'âme d'Omer ! »
Elle dit et se précipite...

Elle voit le funèbre brancard, elle couvre de chastes baisers le front de celui qu'elle aima, et tombe morte auprès de lui !

*
* *

Sur la tombe d'Omer et Mérima ont poussé un noir sapin et un beau rosier ; ils enlacent leurs tiges dans les airs.

Et sur la froide pierre, les mères désolées unissent leurs regrets.

LA PLUS BELLE FLEUR DE CE MONDE

(APOLOGUE)

Un oranger s'est couvert de boutons et de fleurs. Il embaume la rive marine, et penché sur l'eau transparente, l'arbrisseau murmure :

« Vraiment, rien n'est plus beau que moi ! »

La prairie émaillée de fleurs s'étonne; et, tandis que son manteau d'émeraude frissonne sous la brise, elle dit : « Je dois être plus belle ! »

La plaine vaste, que dore la moisson, écoute et tressaille. « Le froment que je porte n'est-il pas le plus somptueux vêtement. Les rois pourraient l'envier. Je suis plus belle ! »

La colline, où mûrit la grappe d'automne, regarde avec dédain la mer lointaine, la plaine

basse, et dans les mille guirlandes de ses ceps, elle tresse des couronnes impériales :

« Je suis plus belle !... »

Une jeune fille s'avançait rayonnante de jeunesse. Elle était plus belle que l'oranger plus souriante que la prairie, plus blonde que la plaine. Mais, elle ne le savait pas.



Du côté de la mer montait l'heureux possesseur du domaine ; il avait vingt-cinq ans.

Il disait à demi-voix : « Je cueillerai les oranges, je faucherai la prairie, je moissonnerai le froment et des grappes mûres, je ferai du vin vermeil. »

Il sentait qu'il était le maître ; il était heureux.

Mais quand il vit la jeune fille, dont le front était blanc comme la fleur de l'orange et les lèvres pourpres comme la grappe d'automne, il se troubla et dit :

« Elle est plus belle que tout au monde.

Je ne possède rien, si je n'acquiers un tel trésor ! »

LES FILS INGRATS

Une mère a neuf enfants, dont elle s'enorgueillit. Les garçons ne sont-ils pas les futurs défenseurs de la patrie ? Mais, la mort du père jette le deuil sur la famille. A grand'peine, avec sa quenouille, la pauvre femme gagne la vie de ses enfants.

*
* *

La mère se réjouit du bonheur de ses fils. Elle en a marié huit et va marier le neuvième. Mais les ans ont affaibli ses bras, usés par le travail. Et le fils ingrat lui dit : « Je rougirais de te voir ainsi au jour de mes noces : retire-toi ! »

*
* *

La pauvre mère se désole de la cruauté de ses enfants. Elle marche vers la forêt pour y devenir la proie des loups. La mort lui paraît

moins cruelle que la vue de tant d'ingratitude. Un beau voyageur la rencontre et lui dit :
« Où vas-tu ? »



— A la forêt cacher mes larmes : J'ai élevé neuf fils, sans qu'aucun d'eux ne prenne pitié de moi, sauf deux de mes petits enfants.

— Femme, je suis saint Dimitrié; je viens d'un royaume où n'entrent point les ingrats...

Retourne à ton logis, pauvre mère; l'heure marquée est déjà venue !... »



Elle retourne à sa demeure. Deux colombes plaintives volent autour d'elle. Ses neuf enfants sont changés en pierres, et autour des pierres s'enroulent neuf serpents.

La maison des ingrats avait été maudite.

LA JEUNE MOISSONNEUSE

Sous un cornouiller aux vertes branches, une jeune fille s'est endormie. Dans un doux piétinement et une poussière d'or, un troupeau conduit par deux bergers s'avance.

Le premier passe sans mot dire.

L'autre s'arrête devant la jeune dormeuse.

« Toi qui dois faire un beau rêve, réveille-toi !

Le blé attend qu'on le moissonne. Viens m'aider à couper les épis mûrs. Si j'en abats plus que toi, tu seras ma fiancée ; si tu en fauches davantage, à toi le troupeau !... »

La jeune fille a relevé le défi.

Armée d'une faux légère, tout le jour elle a bravé l'ardeur du soleil.

Neuf moissonneurs la suivent, pour lier ses gerbes ; neuf autres suivent le berger.

Quand le soleil décline, la jeune fille

regarde son ouvrage. Trois cents gerbes, derrière elle, jonchent le sol. Le berger n'en a fauché que les deux tiers.

— Imprudent jeune homme, je ne serai pas ta fiancée; compte ce que tu m'as promis. »

Mais le berger veut se dérober :

« Que feras-tu de mes brebis, jeune fille ?

Tu n'as ni prairie pour les mener paître, ni ruisseau pour les faire boire, ni arbre pour les abriter. »

L'enfant est indécise; mais, le berger qui jusque là n'a point parlé lui dit :

« Tes cheveux sont une prairie émaillée de fleurs, tes yeux, une source limpide, et l'on cacherait un monde à l'ombre de tes cils. Va, jolie souveraine, prends le troupeau, et si tu le choisis, prends le berger! »

L'AMOUR D'UNE MÈRE

Unique bonheur de sa mère, le jeune Konda est mort.

« N'emportez pas ce corps chéri, dit la mère éplorée. Mais, laissez-moi l'ensevelir de mes mains pieuses. Sous un oranger dont il aimait les fruits, dans mon jardin, il dormira. Je ne puis me séparer de lui. »

Chaque matin, quand l'aube éclaire la vallée, la mère est agenouillée au tombeau de son fils.

« Que fais-tu, pauvre femme, dans la rosée humide ?

— Mes pleurs sont la seule rosée que je connaisse. Ceux que je répands à cette heure, sont pour regretter l'enfant qui n'est plus. Ceux que je verse le soir, sont pour implorer le ciel de me prendre aussi. Mes pleurs sont ma seule prière !... »

Et la mère s'étend sur la tombe, pour causer avec l'âme chère :

« Mon enfant, la terre t'est-elle pesante ?
Ta poitrine est-elle oppressée par les planches d'érable du cercueil ?... »

Un bruit confus sort de la terre.

« Ce n'est point, ô mère chérie, la terre qui me pèse, ni les planches d'érables de mon cercueil. C'est ta douleur qui me tourmente.

Quand tu pleures, mon âme gémit dans les cieux, et quand tu te désespères, mes os frémissent ! »

LE CÉLIBATAIRE

« Mouïo de la Montagne-Noire compte les années de sa vie :

« Voilà pourtant neuf ans que j'ai demandé ma fiancée à ses parents.

D'abord, la mère me l'a refusée. Je lui ai offert une riche robe de damas, elle a consenti.

Le père s'est opposé à mes désirs. Je lui ai fait don d'un superbe manteau, et il a consenti.

Tous les frères se sont levés pour dire : « Non ! » A chacun d'eux, j'ai fait présent d'un jeune cheval ; et ils ont consenti.

Les sœurs, à leur tour, se sont opposées. Chacune d'elles a reçu des bracelets de perles ; et elles ont consenti.

Toute la famille est venue me trouver. Les plus âgées ont reçu des chaussures de cuir,

des pantoufles de soie; et ils ont été satisfaits.

Or, voici, maintenant : c'est ma prétendue qui refuse.

A celle-là, je n'offrirai rien!

Que la foudre écrase tout iounak qui demande sa fiancée à une famille, au lieu de le demander au Destin !... »

L'AMOUR CONJUGAL

Au bord de la Moratcha, où les dames turques vont se baigner, le berger Paul est descendu.

Dans la vallée de la Zéta, la rivière coule limpide. Le berger a vu briller dans l'herbe un collier de sequins d'or. Ces sequins sont beaux et lourds.

Paul a caché dans son sein sa découverte et revient vers sa maison :

« Mère, un serpent s'est glissé dans mon sein. Il me blesse. Retirez-le !... »

— Si le serpent t'a piqué déjà, il est trop tard pour que je puisse te sauver.

— Ma sœur, viens à mon secours.

— Je ne puis rien de plus que notre mère !

Si tu meurs, faut-il que nous mourions avec toi ?... »

La jeune femme de Paul est accourue. Sans hésiter, elle plonge sa main dans la tunique du berger, pour chercher le serpent; mais elle trouve les sequins d'or.

« Ah! Paul! pourquoi nous avoir trompées ainsi ?

— Je voulais vous faire une surprise joyeuse.

Mais pourquoi, mère, faut-il que le dévouement de la dernière venue dans la famille dépasse celui de ma mère, aussi ancien que ma vie ? »

BALLADE BOSNIAQUE

Avant l'aurore, la douce Yovanka s'est levée. Sa maison est située non loin de Yaïtsé, en cette prairie où la Piva se jette doucement dans le Verbasse.

Yovanka est laborieuse; elle croit au bonheur. Et quand le velours sombre de la nuit se diamante d'étoiles, Yovanka parle longuement à sa confidente :

« Etoile Danitza, ma sœur, salut à ton retour ! Toi qui passes, belle et rapide, d'orient en occident, as-tu vu dans l'Herzégovine mon beau voïvode Stefane ? Les portes de son blanc konak se sont-elles ouvertes ? A-t-il sellé son fougueux coursier ?

A-t-il pris ses armes damasquinées, pour venir chercher sa fiancée ?... »

Timide, hésitante, l'étoile du ciel répond :
— Petite sœur Yovanka, je viens bien de l'Herzégovine. J'ai vu le beau voïvode Stéfane

en son Konak. Son cheval harnaché rongea son mors d'argent...

Le jeune homme tout armé semblait partir pour chercher sa fiancée...

Mais, hélas ! petite sœur, cette fiancée ce n'est pas toi !... »

En écoutant la voix de l'étoile, la jeune fille est devenue pâle. Elle est tombée au bord de la Piva, et la rivière, en dénouant l'or de sa chevelure qu'elle pare de gemmes, lui murmure à l'oreille des paroles attirantes qu'elle n'entend plus.

LE JOUEUR DE SVIRALA

La musique est une révélation plus haute que la sagesse et la philosophie.

BEETHOVEN.

Il était l'hôte assidu de la montagne de Homolié; il en était peut-être le gardien.

Comme un jeune dieu sylvestre, il soufflait dans un hautbois primitif, fait avec l'écorce d'un saule.

Dans un accord mineur, où tout le registre des sons ne dépassait même pas la sixte, sa mélodie s'envolait légère, égrenant des perles vibrantes dans le crépuscule.

Tous les soirs, à l'heure où le soleil avait abandonné la vallée profonde de Douboka, mais éclairait encore la montagne d'un reflet de topaze, il s'asseyait, le petit pâtre, sur un

quartier de roches, et se laissait aller au charme grisant de ses inspirations musicales.

Son troupeau errait dans les prairies hautes ; puis, ramené par le son attirant de la mélopée, il venait se grouper autour du maître.

Néditch ignorait l'histoire d'Orphée et la puissance presque divine du pasteur de l'Hellade, mais il déterminait les effets de sa musique sur les animaux qu'il conduisait.

Fils sauvage de la montagne, il communiait ardemment avec elle. Il connaissait toutes ses ressources, toutes ses beautés. Il savait où l'herbe était le plus savoureuse et où l'écho lui répondait en tierce, faisant un contre-point naturel à ses pismés naïves.

Néditch n'avait qu'un seul rêve : Posséder une flûte à bec, une belle « svirala » sans clé, ou, aubaine incertaine, si le troupeau se vendait bien pour la slava, acheter une flûte double, une magique *dvoïnitze* .

Un jour de fête votive, Néditch avait entendu un gouslar dans la plaine. Celui-ci, pour dire ses chants patriotiques, s'accompagnait des goslées sacrées. Néditch, perdu dans la foule

l'écoutait avec extase, sentant vibrer toute l'âme serbe dans ces chansons populaires.

Il se sentait fier d'appartenir à cette race héroïque prédestinée pour la souffrance, mais dont l'espoir ne défaille jamais. Il vivait avec toute cette collectivité active qui œuvre pour la patrie et marche dans le culte des traditions. Perdue en elle, sa personnalité disparaissait, pour en ressortir transformé. Et quand on lui disait :

« Comment es-tu, Néditch ? »

Il répondait : « Nous allons bien ! »

Néditch se souvenait des chants du gouslar. Il avait son répertoire de chansons héroïques et de chansons d'amour. Celles-ci, particulièrement tristes, s'exprimaient très peu à la tonique, presque toujours à la dominante et l'expression qui en ressortait était douloureuse et comme inachevée.

*
* *
*

Un matin une jeune voix lui dit :

« Pourquoi chantes-tu ? »

Dans un prunelier sauvage, il vit briller

deux yeux rieurs et une petite main saisir les baies noires.

« Cette question ? »

Néditch ne comprenait pas la vie sans le chant : Les Serbes chantent en naissant, en luttant, en souffrant, et par un dernier effort, en mourant. Or, les pâtres de Choumadia sont deux fois Serbes.

Il haussa imperceptiblement les épaules et ferma les yeux, ses grands yeux d'un bleu fauve frangés de cils noirs. Il ne savait pas pourquoi il chantait, mais pouvait prouver qu'il chantait bien :

*O montagne ma mère,
Je veux m'élever jusqu'à ton front de neige
Et quand ton sein glacé ne me nourrira plus,
je m'endormirai près de toi. »*

La dernière note attardée sur les lèvres de Néditch tremblait en un sourire triste et la jeune fille fermait les yeux, pour concentrer en elle l'intense poésie de la mélodie.

Souvent ils se rencontrèrent.

Ils ne se parlaient pas, mais leurs voix

délicieusement unies créaient dans la nature une trame orchestrale où la mélodie s'épanouissait comme une fleur.

« *O belle Mara de Ressava!* »

Longtemps, l'écho de Douboka répercutait leur chanson.

— Es-tu heureux, Néditch ?

— Militza, je le suis doublement, car ta présence m'apporte un nouvel élément de bonheur.

Mais j'éprouve en moi une *tchéjnia*, une nostalgie douloureuse et douce qui ressemble à la séparation. Je suis triste comme une chanson d'amour. »

A ce moment, le galop de coursiers rapides effaroucha le troupeau. Trois janissaires apparurent.

L'un d'eux rassembla les moutons et dit :

« Butin à prendre. »

Le second saisit la belle jeune fille et la lia en travers de sa monture.

Le troisième, d'un coup de lance, traversa l'épaule du jeune homme et le cloua sur un pin.

Néditch, les bras tendus, le cœur chaviré vit partir captive des Turcs, la pure jeune fille qu'il adorait et le troupeau confié à sa garde.

Le cri de son âme blessée s'éleva dans un dernier chant.

Le soir, Néditch se tut : La poésie de la montagne s'était enfuie !...

HEURES HISTORIQUES

SAINT SAVA

DOSITHÉE OBRADOVITCH

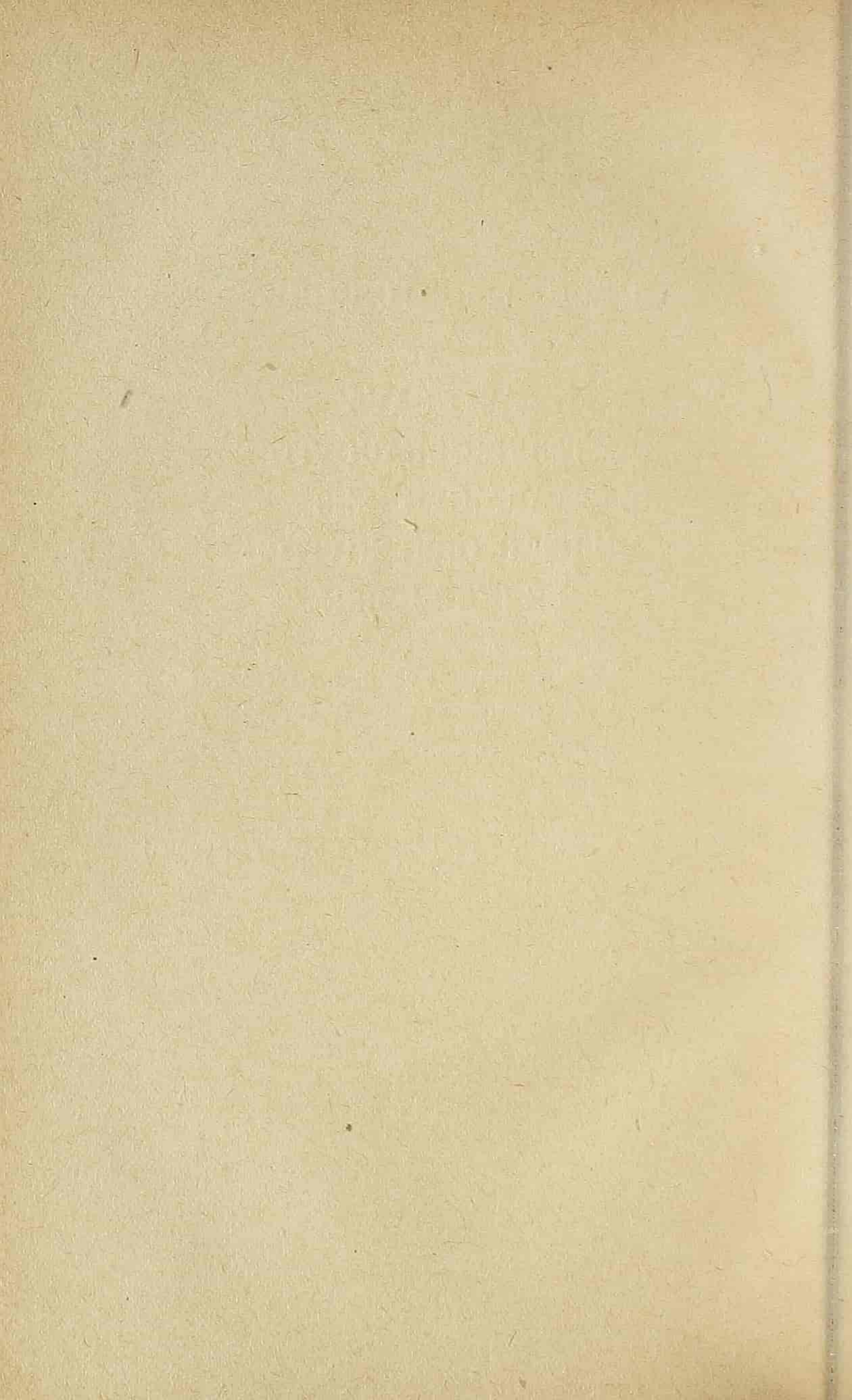
KARA-GEORGES

MILOSCH OBRENOVITCH

LE ROI PIERRE

« Soldats, c'est le vieux roi qui vient mourir avec vous; s'il en est parmi vous qui ne veulent pas rester, qu'ils s'en aillent. »

(Paroles du roi Pierre, en face de Topola.)



SAINT SAVA

Prichtina s'éveille; dans la buée matinale, la jeune ville apparaît comme une fiancée drapée de gaze. Du palais des Némania, un adolescent est sorti.

Non loin de lui, passe un vieux moine en murmurant :

« La paix soit avec toi!

— Et avec ton esprit.

— Que vois-je? Celui qui me parle serait le propre fils de mon roi?

— Tu l'as dit, je suis Rasko.

— Vis pour le bonheur du peuple, sinon pour le tien.

— Les Kraliévitich ne sont-ils pas heureux?

— Si les fils des rois connaissaient la douceur de la vie méditative, ils la préféreraient au trône.

— Ne puis-je essayer de la connaître?

Conduis-moi sur la sainte montagne.

— Justement, je me rends au *lavra* (1) serbe du mont Athos.

— Au lieu de me rendre à la chasse ou à la pêche, je me rends en Macédoine.

— Prends garde, jeune homme. Peut-être deviendras-tu, comme Pierre, pêcheur d'hommes. »



En vain, le roi fait chercher son fils. Les coursiers sont lents. Celui qui, vers le père anxieux, est parti de Macédoine pour lui porter les nouvelles de Rasko, met deux mois pour parvenir à Prichtina.

Pendant ce temps, le jeune prince, dans l'étude et la prière, connaît les secrètes douceurs de la vie monacale.

Facilement il renonce au monde, laissant à son frère la possession du trône des Némania.

Cependant, le roi désireux de revoir son fils, envoie des seigneurs pour le chercher.

L'escorte arrive au *lavra* serbe un matin d'automne. Sur les pentes de la colline où

(1) Monastère.

croissent la vigne, le laurier-rose, le figuier à large ramure, l'escorte s'arrête.

Rasko devine quel message est confié aux seigneurs de son père. Il les reçoit avec aménité et leur fait servir de copieuses libations.

Puis, se retirant à la chapelle, il profite de ce dernier répit pour prononcer ses vœux.

Et quand les seigneurs viennent le prendre.

« Je ne suis plus Rasko mais le moine Sava.

Veillez dire au roi mon père que je n'appartiens plus au trône, mais que je lui envoie toute la tendresse d'un cœur respectueux. »

*
* *

Le pieux ascète, livré avec passion à l'étude des lettres, n'oublie pas l'intérêt du royaume.

Devenu archimandrite malgré sa jeunesse, il part pour Constantinople.

Le patriarche œcuménique est séduit par la grâce simple de ce fils de roi, dont on lui a vanté la ferveur :

« Sava, demande-moi une faveur ; je serai heureux de te l'accorder.

— Je ne désire rien pour moi-même, car je me suis retiré des biens de ce monde. Mais mon pays, éloigné des secours religieux qui lui viennent de Grèce, a bien à souffrir. Que n'avons-nous pour sacrer nos évêques, un archevêque résidant en Serbie...

— Sava, nommé toi-même archevêque d'Oujitza, retourne dans le royaume de tes pères. Va porter à tous la bonne nouvelle qu'un grand privilège est accordé à la Serbie à cause de toi! »



Sava est retourné parmi les siens.

De sa main, il a sacré roi son propre frère Etienne II.

Il veut que le bien et la science soient enseignés aux enfants. Sa bonté attentive veille aux besoins des écoliers et des petits. Il est la providence de tous.

Et quand des seigneurs chrétiens, dans l'église de Gratchanitza ont osé dire :

« Que sont devenues les tours pleines d'or du précédent règne ? »

Sava peut leur répondre :

« Mon père a fait bâtir les trois monastères de Vilindar, de Stoudénitza, de Milescheva. Il a bâti des écoles. Des milliers d'enfants sont élevés et vont grandir pour affirmer la force de notre patrie. »



Accablé par ses travaux dans un âge avancé, Sava se démet de ses fonctions et monte au Sinai.

Au retour, Jean Assan, prince roumain, désireux de connaître la lumière serbe, l'appelle à la cour Valaco-Bulgare.

C'est là que devait mourir saint Sava, le 12 janvier 1237.

Mais son nom restera toujours vivant au cœur des Serbes. Les écoliers le fêtent chaque année en grande pompe, car *Sava* est synonyme de science et de vertu (1).

(1) Tandis que l'étoile de saint Sava brille au ciel de la Serbie, à la même époque l'étoile de saint Louis s'allume sur la France.

DOSITHÉE OBRADOVITH

1743-1811

L'antique Frouchka Gora (la montagne des Francs) allonge sa masse imposante entre Vukovar et Slan Kamen, sur une longueur de plus de vingt lieues.

Par une chaude après-midi de juin, un homme gravit à une vive allure les flancs de la montagne slavone. Parfois pourtant, il s'arrête, pour écouter les merles siffleurs des boqueteaux, ou pour regarder les riches pampres de Syrmie, orgueil du vignoble serbe.

Cachée en partie par le rocher, une blanche construction lui apparaît soudain, comme un asile de rêve : c'est Hopovo.

Il frappe à la porte du monastère.

« Que désires-tu, jeune voyageur? lui dit l'hégoumène.

— Une humble place ici.

— Sais-tu où tu es ?

— Sur la sainte montagne.

— D'où viens-tu ?

— Né dans le Banat de Temesvar, à Tchakovo, je me suis trouvé isolé dans ma ville natale, à moitié roumaine, au point de m'y croire étranger. J'aime les livres et vous en avez ; j'aime la nature et elle est somptueuse ici. Me permettez-vous de rester ?

— Oui, si c'est le ciel qui t'envoie. Nous avons, enfant, la nature et les livres, mais surtout la charité, pour ouvrir à nos frères la porte de nos demeures et de nos cœurs. Quel est ton nom ?

— Dimitrié Obradovitch.

— Viens, Dimitrié... »

Ils pénètrent dans le cloître, où la vigne fait un treillis de feuillage entre l'arcature des arceaux. Ils entrent dans la sacristie, et le nouveau venu s'extasie devant les objets d'art du Trésor :

« Ceci est un calice incrusté de gemmes, orfèvré par un artiste de Debar ; cet ostensor où est gravée la figure du Christ, est un don

de nos frères de Vrdnik. En leur monastère est la dépouille de notre roi Lazare. »

Très ému, Dimitrié s'agenouille devant une icône d'or, don des tsars Némanitch :

« Nos chefs, ajoute l'hégoumène, ont porté des titres qui figurent l'autorité. *Tsar*, qui rappelle César; *Kral*, qui signifie Charlemagne. Mais, le seul titre à ambitionner est celui d'élu, car il assure le royaume éternel. »

Puis, il ouvre la bibliothèque :

Mille manuscrits précieux, les uns enlumines de la main des moines, les autres portant une reliure en cuir pyrogravé, sont classés dans les rayons.

Les plus anciens, écrits dans l'alphabet glagolitique, offrent des caractères mystérieux et troublants aux yeux de Dimitrié.

Les bibles cyrilliques, les ouvrages en caractère slave orthodoxe s'étalent :

« Vois, mon enfant.

— La vie des saints du mois de mai!... Avec quelle ardeur je lirai tout cela : Lire... savoir... apprendre!... »

Dimitrié saisit avec respect l'incunable, et baise les pages avec transport.

Devant cette passion étrange, l'hégoumène dit avec bonté :

« Il ne faut pas oublier pour cela l'heure des repas et des exercices.

Mais enfant, tu aimes trop la lecture. Tu ne resteras pas longtemps à Hopovo!... »

*
* *

L'évêque Nénadovitch a donné le diaconat aux tonsurés; Dimitrié est devenu Dosithee.

Son ascétisme, son recueillement le font considérer comme un saint, des malades implorent de lui leur guérison.

Le jeune diacre se défend :

« Je ne suis pas un saint. Ce n'est pas dans la prière et la mortification que se passent mes nuits de veille. Si mon visage a pâli, les livres en sont la cause. »

L'hégoumène, avec une tendresse attristée, constatait que l'étude, aliment de l'esprit, devenait une brûlure pour cette imagination ardente :

« Sa santé résistera-t-elle, ou la lame brisera-t-elle le fourreau?... »

Le vent du Nord apportait sur la Frouchka-Gora la mélodie lointaine de la Drave.

Dosithée, dans le jardin du monastère semblait dormir.

« Enfin! il repose... dit le vieillard. Ses yeux ne sont plus rivés sur des livres que j'appellerai maudits, puisqu'ils l'ont torturé! Puisse la force de sa jeunesse lui rendre le calme et le sommeil! »

Il s'approcha. A sa surprise, il entendit les lèvres d'Obradovitch prononcer des mots inconnus :

« *Quis?... quid?... quomodo?...*

— Eh! quoi? dit l'hégoumène stupéfié, il parle latin?... »

Lui qui avait été élevé dans les pures traditions orthodoxes, regardait comme un fait unique l'étude en pays slave, de la langue latine.

« *Ubi? Ubivis?... Ubicumque!...* ces mots sont pour moi la musique des sirènes. »

L'hégoumène s'essuyait le front; cet événement le dépassait.

Cependant, Dosithée s'était levé : « Je voudrais descendre les rives de Dalmatie et recueillir les paroles et les légendes de cette langue populaire trop longtemps méprisée, afin que le peuple puisse lire en sa langue les textes sacrés, et doter mon pays d'une fleur de science. Voir Smyrne où coule la poésie d'Homère, Chios, Galatz, Constantinople, Vienne, Paris. Notre mère sainte la Serbie a trop dormi. Qui la réveillera ? »

— Mon fils, la cage est trop étroite pour l'oiseau. Va, car tes ailes aspirent à battre trop d'azur. Un poète s'éveille en toi ! »



Au moment où Kara-Georges allait être le libérateur de la Serbie, Obradovitch allait devenir son éducateur.

KARA-GEORGES

I

C'est le mois d'août 1804.

Sur les pentes boisées de l'impénétrable Choumadia, s'élève le joli village de Topola.

Le joueur de svirala fait entendre les accords prolongés de sa flûte champêtre; un jeune cortège défile à travers les pruniers.

C'est le mariage de Lioubitsa, sœur de Georges Pétrovitch avec Ianko le haïdouk.

Sur un char enguirlandé de pampres, la fiancée est venue prendre possession de sa nouvelle demeure.

Tous les devoirs qui l'attendent lui ont été présentés dans les menus objets de sa tâche journalière.

« Voilà, Lioubitsa, la huche et le pétrin de chêne, tu pétriras le pain de la maisonnée ;

— Voilà la quenouille, le métier à tisser ; tu fileras les vêtements de tous les tiens.

— Voilà les bêtes à cornes, gloire du raïa ; tu en prendras soin.

— Voilà la table, le dressoir, la vaste cheminée. Ici l'on célébrera le Vidovdan. Mets le couvert sans rien briser. Nous voulons te voir à l'œuvre. »

Suffoquée à la pensée des charges qui lui incombent, mais souriante quand même, la fiancée se dérobe un instant.

La farandole se précipite dans la vaste salle et le gouslar entonne les pesmés héroïques de Marco Kraliévitich et de Milosch.

Les hommes écoutent ces chants populaires transmis oralement depuis cinq cents années. La ménagère apporte des gobelets et le vin vermeil circule, tandis que des éclats de voix s'élèvent joyeusement.

Cependant, la mère a rejoint la mariée :

« Ne t'inquiète pas, Lioubitsa, de toutes ces obligations ; travail bien pris est à moitié fait... et tu sais, petite, ton frère Georges t'a fait don de sept ruches ; que dis-tu de ce présent ?

— C'est beau, mère, mais ça pique.

— Peut-on dire? Qu'y a-t-il de plus doux que le miel?

Tu sais, les ruches que Tserni-Georges t'a données...

— Oui, eh! bien?...

— J'en ai changé quelques-unes et je t'ai choisi les plus lourdes... »

A peine ces paroles imprudentes ont-elles été prononcées qu'une voix virile éclate :

« Comment, mère, êtes-vous revenue sur ce que j'avais fait?... »

Tserni-Georges, le géant de la montagne, est stupéfié.

Il va vers la clôture du jardin où sont les ruches :

« Est-ce celle-là? mère? est-ce celle-là?... »

D'une main puissante, il les élève. Sans se préoccuper des bourdonnements, il en tient une au-dessus de la tête de sa mère.

Les insectes ailés furieusement tournoient; la foule s'effraie; le grand géant rit tranquille, et l'étonnante mère s'émerveille du calme et de la force de son fils.

Mais, là-bas, des jeunes gens accourent :
« Place ! voici les haïdouks ! »

II

Ils arrivent au galop de leurs chevaux légers, les guerriers libres de la montagne.

Leur front est large, leur regard droit et fier ; un pistolet est passé dans leur large ceinture, et le sabre en leur main n'est pas un objet de luxe.

« Où se trouve Tserni-Georges ? »

Le géant aux épaules de taureau s'avance :

« C'est moi. Que voulez-vous ? »

— Nous sommes Glavasch et Véliko, chefs des haïdouks montagnards. Nous voulons résister à la cruauté des dahis. Bien des nôtres ont été tués : Stanoje, Knèze de Begalitzza, Stefan de Seoke, Théophan d'Oraschjé, Pierre de Ressava, Elias Birtchanine, de Valiévo et tant d'autres ! Nous voulons les venger, viens !... »

Tserni-Georges prit son bâton noueux, dont

le bout avait une pointe d'acier. Un instant, ses yeux brillèrent ; puis il secoua la tête et se rassit.

— Je ne suis qu'un éleveur de bœufs. A quoi vous servirait mon aide ?

— Tserni-Georges, tu t'es battu dans les corps francs d'Autriche.

Après le traité de Sistova, tu as combattu parmi les haïdouks. Les Turcs effrayés t'ont nommé Kara-Georges, viens !...

— Glavasch, lève toi-même des troupes parmi les raïas.

Je ne suis qu'un haïdouk sans feu, ni lieu, ni champ, ni maison. Jamais la nation n'acceptera le commandement d'un homme qui n'a rien à perdre, rien à sauver.

Demande au Knèze Theodosé, d'Orachjé de vous conduire.

Les hommes de Kragoujevatz sont solides.

— Nous ne pouvons compromettre nos Knèzes.

Qui nous défendrait contre les Turcs, sinon eux ?

— Mon affaire n'est pas de gouverner.

— Nos Knèzes te seconderont.

— Je suis trop violent; si l'on ne m'obéit, je frappe.

— Tant mieux! Il nous faut un chef respecté.

— Eh! bien! Le sort en est jeté.

Que Janko Katitsch et Vasso Tscharapistch de Sibnitza soient avec nous!

Que tout homme pouvant porter l'épée la prenne.

Et que Marco nous aide!... »

Kara-Georges s'est levé. Sa taille de géant domine la foule, et son regard, dans le lointain sonde les secrets de l'avenir!...

Les femmes cherchent des munitions, fourbissent les armes. Le cortège de noces se reforme en peloton guerrier.

Dans la Serbie douloureuse, les rêves de joie ne font que s'ébaucher! Des hécatombes les interrompent: On apprend que deux mille raïas de Koloubara ont été assassinés par les dahis.

Les hommes bondissent sur leurs chevaux légers; les femmes refoulent leurs larmes.

Seul, le gouslar aveugle reste impassible.

Il chante l'invincible Marko et Lazare le martyr.

Pour lui, le temps et la distance n'existent pas.

Les héros sont présents, la Serbie est la même.

Oh ! puissance des chants et des légendes. Ces pesmés vont se traduire en gestes héroïques !...

III

« Les Serbes, disaient les Turcs de Bosnie, ne sont plus résignés à tout souffrir. Chacun d'eux porte un pieu aussi large qu'un bouclier, le plante en terre, et à l'abri de ce rempart, fait sur l'ennemi un feu continu. »

Svilena, première victoire est le signal d'un élan héroïque.

A la tête de deux cents haïdouks, rééditant le combat des Thermopyles, Jacob Nénado-vitch défend le couvent de Tschokeschina contre mille Krdschales.

Les deux cents haïdouks sont morts, mais

pendant ce temps, Kara-Georges s'est avancé vers Belgrade!

Sélim, croyant que la révolte des Serbes n'est qu'une répression à la sévérité des dahis, les admire.

Mais, il est, avant tout, Commandeur des Croyants. Contre son génie politique qui le rapprocherait des Serbes, parle le fanatisme populaire : « Serait-il un sultan *giaour*?... »

Il doit marcher, pour sauver son autorité. Il envoie deux armées : Békir, vizir de Bosnie à la tête des Bosniaques et des soldats d'Herzégovine.

Ibrahim, pacha de Scutari, conduisant les Albanais et les Rouméliotes.

De la Grande Morava à la vallée de Mat-chva, les ennemis s'avancent.

La Porte entière est contre la Serbie ; un empire contre une province.

Mais, l'extrême péril suscite les génies. Dans le creuset de la guerre, Georges le Noir va forger sa couronne!



Les Bosniaques sont trente mille. Katitch accomplit ce prodige de les arrêter avec se 1.500 hommes, près de la Matchva.

Haschi-Bey défait à Petzka va s'enfermer dans la forteresse de Sokol.

Kara-Georges, marche sans trêve, punit les Knèzes qui ont reçu l'investiture des dahis et récompense des plus hautes dignités les serbes fidèles. Ainsi, Milosch Stoïtschevitch, frère jeune homme de Potserje, devient frère d'adoption et pobratime du grand héros.

Mais voici que les 7.000 fantassins et les 2.000 cavaliers de Kara-Georges arrivent à Mischar. Ils s'y retranchent sérieusement.

Et les Bosniaques plaisantent :

« Demain, pauvres Serbes, vous fuirez jusqu'à Smederovo. Là, vous verrez comment nous traitons les haïdouks. »

Les bergers des montagnes et les populations étonnées voient, pour la première fois, des forces ennemies se mesurant en champ clos.

La nuit descend sur la Save. Georges le Noir

et ses cavaliers sont cachés dans la forêt. Dissimulés derrière des redoutes improvisées les meilleurs tireurs serbes attendent les ennemis.



C'est en août 1806.

Les rayons de l'aube éclairent le camp du célèbre sérashier Kouline-Kapetan.

Les riches escadrons bosniaques s'ébranlent; les chefs portent les bannières sur le front de l'armée. A leur salve, rien ne répond, comme si l'armée serbe s'est évanouie.

Kouline-Kapetan s'avance plus encore; cette fois, une fusillade nourrie le reçoit; chaque coup abat son homme.

Soudain, la cavalerie serbe surgit de la forêt et bondit dans les rangs disloqués des Bosniaques.

Comme le géant des batailles, Kara-Georges préside à la destinée du peuple serbe. Sa bravoure entraîne tous les siens. Dans la mêlée, sa sombre figure s'illumine, sa voix retentit comme l'ouragan; Kara-Georges semble

incarner les humiliations séculaires de la Serbie et ses formidables revanches.

Kouline-Kapetan, le sérashier tombe; Méhémet-Kapétan tombe, et, avec eux trente-mille ennemis.

Par la glorieuse victoire de *Mischar*, les Serbes obtiennent le droit de se diriger eux-mêmes, d'être maîtres chez eux, de gouverner les forteresses.

La *skoupchtina* (1) sera fondée; la *velika chkola* (2) créée à Belgrade; les Knèzes vont devenir juges!

Au milieu de son peuple toujours, à Belgrade comme à Topola, pure expression du milieu d'où il est sorti, le vainqueur de *Mischar* revêtira le costume de paysan serbe (pantalon bleu, pelisse flottante, bonnet de fourrure), tandis que sa fille ira simplement, comme les autres femmes, puiser de l'eau à la fontaine.

(1) Chambre des Députés.

(2) Université.

MILOSCH OBRENOVITCH

C'est le 30 novembre 1830.

Une animation inusitée règne à Belgrade.

Il y a un quart de siècle, Kara-Georges enleva cette ville aux Turcs ; et ce jour anniversaire, fête de Saint-André protecteur de la Serbie sous les anciens rois, a été choisi par Milosch Obrenovitch comme un jour de triomphe.

Les portes, jusque là gardées par les musulmans, ont été abandonnées par la garnison turque.

Des régiments serbes montent la garde.

Le lieutenant du pacha, en signe d'extraordinaire respect, va lui-même au devant du prince, jusqu'à une lieue de Belgrade.

Au milieu d'une brillante escorte, Milosch s'avance. Son visage exprime la fermeté ; il est conscient de la grandeur de l'acte qui va s'accomplir ; Kara-Georges, libérateur de la

Serbie, a longtemps rêvé son affranchissement, et Milosch va consacrer officiellement cette liberté.

Il y a douze ans qu'il n'est pas entré dans Belgrade, ... Belgrade que les raïas ne traversaient que furtivement et jamais à cheval.

Aujourd'hui, ces mêmes paysans, à la confusion des Turcs, sont vêtus de pourpre et d'or. Comme les compagnons de Kraliévitich, ils portent des kalpaks et des épées. Il y a une soudure entre le passé et le présent. L'épopée de Marko se continue.



Milosch passe devant la tour Néboïcha. Il regarde le Danube aux arches royales, et s'arrête enfin près du palais.

Le fils du vizir l'attend et lui tient l'étrier. Jamais pareils honneurs n'avaient été rendus par les Turcs, excepté dans les héroïques légendes.

La foule est trop nombreuse pour que le palais puisse la contenir. Un pavillon est dressé dans la plaine.

Milosch s'y rend sur son cheval de bataille,

pour recevoir de la main même de Hussein-Pacha, le *hatti-chérif* du sultan, la signature sacrée.

Les uns disent que, pour obtenir ce résultat, Milosch a offert au sultan cinq cent mille piastres d'or, et peut-être autant aux conseillers, aux ministres, aux uhlémans...

Tous les ressorts de la diplomatie ont dû jouer : le traité d'Andrinople a été mis en cause, les envoyés serbes à Constantinople ont dû parler de leurs protecteurs naturels les Russes, et la clé d'or a été essayée auprès de la Porte.

Les résultats sont tangibles...

Les Turcs de Serbie baissent la tête, sentant leur règne d'oppression terminé, et le peuple serbe voit briller l'aurore de sa liberté!

Cependant, Hussein-Pacha, escorté du molhah, des dignitaires turcs et de tous les musulmans notables, s'approche du prince des Serbes, pour lire les pièces revêtues de la signature sacrée...

« Sultan Mahamoud-Khan, fils du sultan Abdul-Amid-Khan, toujours victorieux... Que le contenu soit exécuté :

« Le traité conclu à Andrinople, entre ma sublime Porte et la Russie, portant l'exécution de la convention d'Ackerman, laquelle stipule que la Porte s'entendra avec la députation serbe à Constantinople pour s'occuper des intérêts de la Serbie, lui accorde la liberté du culte et de l'administration intérieure, l'incorporation des districts détachés, la fixation des impôts, l'administration des propriétés et des fiefs appartenant aux musulmans, l'utilisation de leurs propres passe-ports, la faculté de fonder des hôpitaux, des écoles, des typographies, la défense aux musulmans d'habiter la Serbie (les garnisons de forteresses exceptées,) et enfin, accorder aux Serbes la permission...

Hussein Pacha est à bout de souffle. Les visages des Turcs expriment la consternation.

« En conséquence :

« La dite nation aura l'entière liberté du culte en ses églises. Le Knèze Milosch Obrenovitch, en vertu du diplôme impérial, est confirmé dans la dignité de Premier Knèze de la nation serbe. »

Hussein Pacha tend, d'une main tremblante, ce firman qu'il devra enregistrer dans les actes du méhémé de Belgrade.

C'en est fait ! La Serbie est libre. Son prince va recevoir l'investiture !

Une immense clameur s'élève dans la plaine où les raïas, accourus de tous les points du royaume, sentent enfin se briser leurs chaînes. La grande voix montante du peuple, qui ressemble au bruit de la mer, s'élève en un hymne d'amour.

Le représentant de Mahmoud revêt Milosch d'un riche manteau brodé d'or agrafé par des brillants.

Toutes les cloches de la ville sonnent l'alleluia. Le métropolitain orthodoxe lève la main sur le front du nouvel élu.

Un peuple, opprimé depuis cinq cents ans, ressuscite.

Les Turcs consternés sentent qu'un fait nouveau s'est accompli.

LE ROI PIERRE

SON DERNIER ORDRE DU JOUR

« Moi qui suis Pierre, votre roi,
Je ne puis plus me mettre à votre tête
Dans la guerre qui nous est faite
Contre l'honneur, contre le droit.

Toi, dont le courage superbe
Soutient encor mon étendard,
Sois béni ! vaillant peuple serbe,
Par la faible main d'un vieillard.

La guerre nous est imposée.
Mon peuple connaît mes serments :
Si la patrie est écrasée,
Je dois mourir en même temps ! »

LA RÉPONSE FRANÇAISE

Emue à ton geste sublime,
A ton appel pressent,
La France qui t'admire, ô prince magnanime,
Pour soutenir ta cause et châtier le crime
Accourt, prête à verser son sang.

Depuis plus de quatre ans, les Serbes héroïques,
A côté de leur roi,
Donnent à l'univers, en des combats épiques,
L'exemple des vertus qui, dès les temps antiques,
Gardèrent l'honneur et le droit.

Et toi qui veux bénir, pour la lutte suprême
Les Serbes à genoux,
Toi que la terre entière admire, toi qu'elle aime
Comme l'expression de la loyauté même,
Sois béni, vaillant entre tous!

Les grandes nations viennent à la frontière;
Près de ton étendard,
Pour défendre le droit se lève leur bannière.
Nous voulons, pour sauver l'idéal, ô roi Pierre,
De nos cœurs te faire un rempart!

LA COLLINE SYMBOLIQUE

C'est en 1904, sur la colline héroïque de Kara-Djordjévo-Brdo, le roi Pierre est venu célébrer l'anniversaire du jour où son aïeul inaugura l'ère de liberté.

Aux portes de Belgrade, face à la Hongrie, la colline qui fut le berceau de leur indépendance, demeure pour les Serbes un symbole.

Avant la fête, le roi a exprimé le désir que chaque enfant des écoles vienne planter un arbre sur la Kara-Djordjevo-Brdo. Ils sont là, mille petits garçons avec l'arbrisseau dont ils prendront soin.

Ainsi, la jeune forêt s'élève; les adolescents ignorent que les arbres qu'ils viennent arroser avec *les eaux du Danube*, sont comme un moyen de défense nationale; cette colline chère à tous les cœurs, devient pour eux propriété commune.

*
* *

Dix ans après éclate la guerre que l'Autriche

a préparée. De toutes parts, les divisions serbes accourent, pour défendre le sol menacé. Sur la colline de Kara-Georges, est placée la division de la Choumadia. Hasard ou providence, plusieurs soldats reconnaissent l'arbre qu'ils ont planté, déjà grandi pour leur servir d'abri.

Immobiles comme ces témoins silencieux, et racinés comme eux à ce sol qui les a vus naître, ils jurent de le défendre.

Sept mille Autrichiens ont traversé le Danube, pour s'emparer de Kara-Djordjevo-Brdo. Mais aucun d'eux n'a pu se retourner. Les arbres de la colline sainte ont été arrosés par *le sang des ennemis!*... Ce jour là encore, le roi Pierre est parmi les siens!...



Huit degrés au-dessous de zéro. Lentement, le dernier détachement serbe descend la colline. Il fuit devant des forces écrasantes, pour sauver au moins l'espoir de la revanche.

Sur son cheval blanc, un vieil officier préside à la mise en marche des autos de convoi,

des canons, des ambulances. Par sa force d'âme surhumaine, il domine la tragédie qui se déroule.

Le jour de son joyeux avènement, le roi Pierre sut montrer sa largeur d'esprit et sa naturelle bonté en invitant à sa table les juges qui l'avaient condamné à mort; plus tard, il fit preuve de tant de dignité et de sagesse que s'il eut, selon les destinées humaines, des adversaires parmi les siens, il ne trouva pas d'ennemis.

Aujourd'hui, il contemple ses admirables soldats, ultime rempart de la patrie douloureuse, et cette poignée de braves concentrent dans leur regard vers lui, tout l'amour de leurs traditions, de leurs foyers, de leur espoir, avant la fuite éperdue vers l'inconnu!

Alors, le vieux roi étend ses bras comme pour les étreindre, et, en se découvrant il leur montre les derniers arbres de la Kara-Djordjevo-Brdo, qui ont été arrosés de *leurs larmes!* Ils pointent leur cime vers le ciel : c'est là!...

Puis, sans prononcer une parole, il fait sonner la retraite.

NOTES

Quoique infiniment attachante pour ceux qui en ont pénétré les secrets, la littérature serbe, au premier abord est déconcertante.

Elle est profondément *triste*. Il semble que la semaine des morts ne doit jamais finir. Parmi les légendes héroïques nous n'en avons rencontré que très peu qui ne soient empreintes de douleur.

C'est qu'elles gardent le cachet national de ce peuple héroïque qui, pendant cinq siècles de domination turque n'a cessé d'espérer sa revanche et de commémorer dans son *Vidovdan* la défaite de Kossovo.

La littérature ancienne, toute de poignante beauté, est aussi *empreinte de merveilleux*. En Serbie, il ne faut pas s'étonner d'entendre parler les faucons et les corbeaux. Tel le

faucon de Marko qui étend ses ailes au-dessus du héros, le faucon gris de Mitar, objet de la discorde des Iakchitch et les corbeaux de Kossovo, qui viennent apporter la nouvelle de la mort de Lazare à la tzarine Militza.

Mais, après tout, pourquoi pas ?

Du temps des Césars, un jeais n'avait-il pas fait la fortune de son maître pour avoir crié au Triomphateur qui le repoussait :

« J'ai perdu mon temps et ma peine ! »

Et la perruche de Rameau, se privait-elle de dire aux visiteurs du grand musicien :

« Restez peu ! mon maître est pressé ! »

Notre immortel fabuliste s'est plu, lui surtout, à faire causer les animaux, et d'après les traditions grecques, à en retirer de grandes leçons. Oui, Lafontaine, avec sa grâce d'inspiration, sa bonhomie, sa loyauté, son courage même (qui lui fit prendre la défense de Fouquet,) Lafontaine se serait trouvé merveilleusement en Serbie.

Le troisième trait qui caractérise essentiellement la littérature serbe, c'est *l'héroïsme*. Le genre épique y abonde. Dans la multitude

des légendes, depuis le cycle de Marko jusqu'au temps des haïdouks, les simples raïas ont des âmes de chevalier.

Voilà pourquoi, aspirant toujours à des actions de bravoure, ce peuple des Balkans se rattache par l'âme, à celui qui, de Charlemagne à Saint-Louis, d'Henri IV à la Révolution française, n'a cessé de défendre la liberté.

Du reste, la Frouchka Gora, la *montagne des Francs*, a gardé l'écho des hymnes d'espoir qu'en souvenir de la grande France, ont entonné les vainqueurs de Koumanovo !

*
* *

Une particularité curieuse et qu'il nous est doux de signaler, c'est qu'il se trouve, dans le parler serbe, beaucoup de mots d'origine romane, provençale.

Cela vient sans doute de ce qu'un prince des Baux fonda au moyen-âge, dans le Tsernagora une dynastie de souverains indépendants : Les *Balschides*.

Bertrand des Baux, à la suite de Charles

d'Anjou, transporté à Naples et de là en Orient posséda la propriété d'Achaï et un de ses descendants, marié à l'héritière des dominateurs de Byzance porta même la double couronne d'empereur de Constantinople et de Romanie.

C'est cette maison provençale, (que les auteurs slaves dénomment Balscha et les Italiens Balsa, qui s'établit à Duras, (Durazzo) et l'étoile à seize rayons de ses armes est celle de la maison des Baux.

Il y a donc des mots serbes d'origine provençale comme de curieuses analogies existent entre le costume et l'allure du paysan des environs d'Aix et le paysan de Banat. Beaucoup de raisons les rapproche de nous.

* * *

Une différence capitale se remarque pourtant entre la littérature serbe et la littérature française du moyen-âge.

Ce qui fait différer les chants épiques du gouzlar de nos romans de chevalerie, c'est

qu'en France, selon la pure inspiration du génie latin, la femme a toujours tenu une large place dans la littérature.

En Serbie, il ne viendrait pas au gouzlar la pensée de vanter Euphrossima des nobles sentiments qu'elle inspire à Marko.

Et, à peine arrivée dans la maison de son époux, la propre sœur du conquérant doit s'entendre dire : « Voilà les bœufs, richesse du raïa ; tu en prendras soin. Voilà la huche, le pétrin ; tu mettras du pain sur la planche. Voilà le métier à tisser ; tu vêtiras tous les tiens. »

On demande beaucoup à la femme serbe, parce qu'elle est capable de donner beaucoup. Et, en dehors de ses maternités nombreuses et de ses attributions journalières, si ce qu'elle fait touche à l'héroïsme, on ne s'en étonne pas : N'est-elle pas la fille et la sœur des héros ? (Telle la légende de Vrnidchka Koula.) Et la femme Yougo-Slave a pris son parti de la chose, non seulement avec philosophie, mais avec fierté.

Voici un fait bien caractéristique, emprunté aux souvenirs de mon amie maternelle qui a

tant fait aimer la France à l'étranger, Mme Juliette Adam.

En faisant avec le prince Nicolas une promenade autour du golfe de Cattaro, Mme Adam ne fut pas peu surprise de voir une Monténégrine porter péniblement un sac de pommes de terre, une bêche de fer, et traîner deux enfants à ses jupes, tandis qu'à côté d'elle passait, les mains dans les poches et la pipe aux lèvres, son époux, pimpant et glorieux.

Madame Adam s'étonne et demande : « Pourquoi ? »

Et la Tsernagorste, posant sa charge à terre, répond d'une voix vibrante : « Prince, dites à la Française, que je *veux* qu'il garde les mains libres pour viser le Turc ! »

Elle a dit : « *Je veux !* » C'est-à-dire, elle se fait l'esclave volontaire de celui qu'elle aime et qui la préserve du Turc maudit.

*
* *

L'idéal du Serbe n'est pas la guerre. Mais il la préfère à l'esclavage. La Serbie est non la cause, mais la victime première du grand

déclanchement des forces ennemies. Pour elle, l'immortel conteur provençal pourrait dire : « *N'en veuillez pas à la petite chèvre de monsieur Seguin d'avoir été mangée par le loup, puisqu'elle s'est battue jusqu'au matin, jusqu'à la mort !* »



Mais les Serbes qui chantent en naissant, en souffrant, en mourant, pourquoi chantent-ils ?

« POURQUOI CHANTENT-ILS ? »

(Sonnet)

Un jour, nous avons entendu
Chanter le gouslar du roi Pierre,
A Paris ; dans la ville altière
Son humble chant semblait perdu.

Nous sommes restés confondu
Devant cette noble misère : [père ? »
— « Oh ! pourquoi chantes-tu, grand
Le gouslar nous a répondu :

« Pour garder l'antique promesse,
Malgré la faim ou la détresse,
Moi, je dois chanter malgré tout,

Pour dompter ma douleur humaine
Et, pour qu'en ma terre lointaine
Ceux qui souffrent restent debout ! »

FLEURS DES BALKANS

*Artistes merveilleux, dont les voix ont fait naître
Des actes courageux,
Fiers jeunes gens, fauchés sans avoir pu connaître
De vos chants le fruit glorieux,
Ils sont parvenus jusqu'en France
Vos hymnes douloureux et beaux!
Puisse cette ressouvenance
Qui va planer sur vos tombeaux,
Vous porter un cri d'espérance!*

G. C.

(Ces poésies, choisies parmi les meilleures œuvres, de 1840 jusqu'à nos jours, ne sont pas une traduction littérale des mots, mais, autant que pouvait le permettre la forme poétique, une adaptation intégrale du sens de la pensée serbe.

Ces essais peuvent ouvrir un vaste champ aux échanges littéraires de nos deux peuples et révéler à nos poètes une belle source d'inspiration nouvelle).

LE POBRATIME

Unis par un charme puissant,
Nous partageons bonheurs et peines
Et je sens battre dans mes veines
Ton sang.

Nous puisons notre force intime,
Pour remplir notre mission,
Dans notre douce adoption,
Mon pobratime.

Si tu marches, je te suivrai,
Serait-ce aux confins de la terre;
Aux combats, je te soutiendrai,
Mon frère !

Si tu t'exposes au danger,
Je saurai soutenir ta flamme;
Si l'on te frappe, te venger,
Mon âme !

Si, pour la patrie et la foi,
Tu meurs, . . . je baiserais ta trace
Et je trouverai près de toi
Ma place.

Nous avons la même valeur,
Les mêmes rêves d'espérance,
Même amour et même souffrance,
Mon cœur !

Nous garderons nos douces chaînes,
Unis par un charme puissant,
Tant que coulera dans tes veines
Mon sang !

DEVANT LA MORT

« Il a commencé de grandes choses.
La mort l'a arrêté en chemin ».

Branko RADITCHÉVITCH (1).

Les feuilles d'or tombent du chêne;
Je ne verrai plus le printemps.
Tout m'annonce ma fin prochaine,
Voici la saison des autans.

La vie a passé comme un rêve,
Adieu, douce clarté du jour !
Ma route si douce fut brève;
Mes amis, adieu sans retour.

L'ardeur a consumé ma force,
La lame a détruit le fourreau,
Du chêne s'effrite l'écorce,
Mon front penche vers le tombeau.

(1) Jeune poitrinaire mort prématurément. Nous nous sommes fait un pieux devoir de réaliser son rêve et de rappeler ici son nom.



Et vous, orphelins, mes pauvres poèmes,
Enfants trop hâtifs, me survivrez-vous ?
Quelle main viendra frôler vos fronts blêmes ?
Qui relèvera vos frêles genoux ?

Je voudrais tisser vos splendides voiles
Avec l'arc-en-ciel à l'éclat puissant ;
Mais, pour vous déjà meurent les étoiles,
Le soleil n'a plus qu'un reflet de sang.

Mon espoir décroît et tout m'abandonne.
Rêves de mon cœur, verrez-vous le jour ?
Ah ! puisse une main tresser la couronne
Que vous réservait mon immense amour !

L'AMOUR

(Chant du Conquérant)

Inspiré de Djoura Yakchitch.

Je t'adore, ô ma chère âme,
Mon paradis et ma foi,
Seul mon peuple au cœur de flamme
Peut se comparer à toi !

Pour une grande épopée
Il doit faucher sur les tours,
Avec sa magique épée,
Les lauriers des anciens jours !

Pour garder cet héritage,
Toi fleur de mon oasis,
Toi, mon amour sans partage,
Tu me donneras un fils.

LA PATRIE

« Ce rocher du pays serbe déchire les nuages,
menaçant le soleil ».

Djoura YAKCHITCH.

Ce vieux rocher au front superbe,
Au colosse antique pareil,
Se dresse en face du soleil
Pour exalter le peuple serbe.

Ces sillons qui creusent ses flancs,
Ces creux, ces cavernes obscures
Sont les impassibles figures,
Les traces tangibles du temps.

Et cette poussière féconde,
Faites d'un amas d'os brisés,
De nos ennemis méprisés
Brave encor la fureur immonde.

Ce rocher, comme un château fort,
Devant les barbares se dresse ;
Et, cette ultime forteresse
Chante le mépris de la mort !

Turc, contre le rocher superbe
Arrête ici ton front rasé,
Si tu ne veux être écrasé
Par le rempart du peuple serbe.

POÉSIE BRÛLÉE

Zmaï Yovan Yovanovitch.

En rangeant des livres très poussiéreux,
J'ai trouvé ces lignes au milieu d'eux :

« Poésie à ma chère élue, »
Jamais personne ne l'a lue !

C'est l'épanchement aux jours enchantés
Des amours rêvés et que je chantais,
Dans mon âme pleine d'ivresse,
D'espoir, de vie et de jeunesse.

Mais, qui penserait hélas aujourd'hui
Se ressouvenir de ce temps enfui ?

Non, non, je n'ose pas relire
Ce que jamais je n'ai su dire.

Un flambeau tremblant brille près de moi ;
O flamme, veux-tu connaître ma foi ?

Lumière, lis ! Vois, je te passe
L'aveu d'un amour qui s'efface.

Le papier est noir; mais ô souvenir!
Ce que j'ai vécu ne veut pas mourir...
Ma poésie ardente et tendre
Je la lis encor dans la cendre!

Je sens le bonheur, je le vois encor,
L'amour est vivant, même après la mort.
Oui, l'amour puissant que j'appelle
Surgit dans la cendre fidèle!...

DÉSESPERANCE

(Pensées musicales)

Chantitch.

« O ma nuit, quand finiras-tu ? — Jamais !
Aurore quand paraîtras-tu ? — Jamais !
Bonheur, quand me souriras-tu ? — Jamais !
Mon beau ciel, quand brilleras-tu ? — Jamais !

O toi que j'aime et que j'aimais
Quand seras-tu mienne ? — Jamais !...

Douleur, quand cesseras-tu ? — Jamais !

LE RETOUR

d'après V. Y. Ylitch.

Tu t'approcheras, non comme une amante,
Mais comme une douce et timide sœur;
Tu sauras guérir ma blessure ardente,
Par ta main mignonne et ton chant berceur.

Quand je pense à toi, plein de nostalgie,
Un espoir très doux à l'horizon luit.
C'est un pur zéphyr pour l'âme assagie;
C'est un clair rayon traversant ma nuit.

Je ferai de toi ma chère captive
Et j'adorerai ton regard béni.
Mais hélas ! je fais un rêve infini :
O femme, tu n'es qu'ombre fugitive !

SUR LE VARDAR

Voj. Ylitch.

Ce rocher éternel sur le Vardar se dresse
Et le fleuve à ses pieds précipite son cours ;
Vers l'Egée aux flots bleus le Vardar va toujours,
Que nous ayions joie ou détresse.

Eaux miroitantes du Vardar
Qui reflétez en mille gerbes
D'un passé glorieux les monuments superbes,
Vous chantez la gloire des Serbes
Et vous mirez leur étendard.

Quand la liberté reconquise,
Comme un phénix du paradis,
Brillera sur nos fronts unis,
Quand nous retrouverons notre Terre promise,

Nous reverrons les aigles blancs
Planer au-dessus des nuages,
De leurs aile chasser l'orage
Et braver l'injure du temps.

L'EGLISE ABANDONNÉE

« L'image du Christ en croix git là ».

Milan Rakitch.

Dans la vieille église au chœur solitaire,
Le Christ dresse encor ses bras déchirés ;
Son flanc est ouvert ; voilés de mystère,
Ses divins regards sont décolorés.

Il porte un collier d'antique noblesse
A Dibra gravé pour le Christ Jésus.
Tel, abandonné, le Seigneur se dresse
Dans l'église triste où nul ne vient plus.

Il semble appeler la paroisse absente ;
Mais, nul ne répond au troublant appel.
Jamais une main n'étale la pente,
Jamais une fleur ne pare l'autel.

Tandis que sur lui l'obscurité tombe
Un vampire vole en ces lieux sacrés...
[tombe,
Les paroissiens morts dorment dans leur
Depuis que les Turcs les ont massacrés.

SIMONIDA

(Belle image, on t'a crevé les yeux).

MILAN RAKITCH.

O belle à jamais, reine Simonide, (1)
L'Albanais farouche a crevé tes yeux,
Mais, dans sa fureur, ce fou régicide
N'a pas dénoué l'or de tes cheveux.

Il n'a pas touché ta frêle couronne
Et, sur ton front pur, ton voile royal.
Maintenant, debout, sur une colonne,
Tu ne descends plus de ton piedestal, (2)

Tes regards éteints, tels que deux étoiles,
Aux feux à jamais morts et disparus,
Tes regards éteints traversent leurs voiles,
Comme pour chercher ce qui ne vit plus!

Mon cœur va vers toi, douloureux, avide,
Dans un tendre élan de poignant espoir;
Car, dans l'au delà, reine Simonide,
Je veux te trouver, et tu dois me voir!

(1) Simonide, reine serbe du XIV^e siècle.

(2) A Kossovo se trouve le buste auréolé de la jeune martyre.

LA PENSÉE

inspiré de Milan Rakitch.

J'ai compris pourquoi tous les hommes pleurent
En voyant briser leur bel Idéal ;
J'ai compris pourquoi tous les hommes meurent
Un peu chaque jour, d'un destin fatal.

De leurs maux cruels je pressens la cause :
Quand le cœur s'abîme en regrets plaintifs,
Comme la nacelle errante, il s'expose
Aux coups des récifs.

Et c'est la Pensée, antique maîtresse,
Qui vient l'étouffer en ses bras cruels ;
Pour le consumer, ardente, elle dresse
Ses rouges autels.

Tel que Mazeppa qu'un coursier emporte,
Plus libre que moi, plus vive, plus forte,
La pensée étreint mon cœur ! Sans espoir,
Sans souffle, sans voix, les lèvres ouvertes,
Je cours éperdu dans les plaines vertes,
Près du gouffre noir.

O mon cœur, es-tu d'albâtre ou d'argile ?

Mes os, êtes-vous de verre fragile

Pour vous laisser briser ?

Je suis son captif, elle est souveraine.

La Pensée en moi dut tout épuiser,

Car elle m'étreint, me broie et m'entraîne.

EUPHÉMIE

« Euphémie éloignée du monde,
dans un mystère religieux, brode
un linceul de soie ».

M. RAKITCH.

Dans cette blanche tour, que fais-tu seule et grave,
Fille des seigneurs de Drama?
Tes pleurs silencieux coulent comme la Drave,
Euphémie à la voix suave,
Que fais-tu, ma possestrima?

Dans le silence lourd qui m'entoure et m'opprime,
Quand mon cœur se sent triste et seul,
Je pleure mon peuple en détresse,
Et pour lui, pleine de tendresse
Je brode son pale linceul!

*
* *

Dans cette blanche tour, que fais-tu, noble femme
Du fier despote Ougliecha?
Vois-tu, sur les remparts, s'allumer cette flamme?
Euphémie à la si grande âme,
C'est la guerre et c'est le Pacha!

Avec effroi l'on voit s'envoler tes colombes.
Le bûcher brûle au pied des tours.
Partout montent les hécatombes.
Et partout se creusent des tombes.
Euphémia brode toujours !



Des siècles ont passé, lentement l'oubli couvre
Les grandes douleurs d'autrefois ;
Mais, une vision douce surgit parfois
Et la terre serbe s'entr'ouvre
Pour laisser jaillir une voix.

Est-ce la tienne, ô femme en deuil, dans le silence,
Qui pleure le passé de ton peuple si beau ?
Penchée avec amour tu brodes sa souffrance,
Euphémia!... Tu traces des fleurs d'espérance
Sur la stèle de son tombeau.

VŒUX

Inspiré de Milan Rakitch.

Tu viendras à moi sans trouble ni larme,
Bien que la douleur oppresse ton sein,
Tu viendras à moi, me donner le charme
D'un baiser sans fin.

Mon heure est venue, amie, elle sonne!
Partons tous les deux vers les pays doux
Où nos yeux rêveurs ne verront personne
Passer près de nous.

Viens, nous marcherons dans cette lumière
Fille du soleil de l'Éternité;
Sa chaleur mettra sous notre paupière
Sa félicité.

Viens, les maïs d'or tremblent et murmurent;
La plaine s'éploie en pâles linceuls;
Laissons les humains qui souffrent et jurent,
Viens, nous serons seuls,

C'est un chant d'amour que le monde chante,
Dans un ferme élan pour dompter le sort.
Toi, tu me diras, émue et touchante,
Un beau chant de mort.

Je t'écouterai comme dans l'extase,
En rivant mes yeux sur tes yeux si beaux.
Je ne dirai pas ma dernière phrase,
Mais j'écarterai l'ombre qui m'écrase,
L'ombre des tombeaux.

DANS LES BOIS

« Dans les branchages et les arbrisseaux
quelque chose se réveille et remue. »

TTCOURTCHIN.

Dans le matin frais et limpide,
Comme en un conte d'autrefois,
Tous deux, nous courrons par les bois,
Tandis que l'oiselet rapide
Répondra seul à notre voix.

Avec une grâce ingénue
Tu riras, tu me conteras
Une belle histoire inconnue ;
Et, je baiserais ta main nue,
Tant que tu me la laisseras.

Mais, pour que nous cœurs restent braves,
Sachant ce qui n'est pas permis,
Le soir venu, nous serons graves
Ainsi que de très vieux amis.

Les accords tristes et suaves
Qui s'exalleront de nos cœurs
Seront douloureux et mineurs.
Le soir venu, nous serous graves.

TRIO

Adapté de Tchourtchin.

La terre s'éveillait à la sève nouvelle ;
Sur le rosier s'ouvrait une première fleur.
Le papillon, voyant sa magique couleur
Murmurait tremblant : « Qu'elle est belle ? »

Tout près de ce rosier, nous nous sommes trouvés,
Le printemps et nous deux, beau trio de jeunesse.

Et nos cœurs chantaient d'allégresse
Pour nous être ainsi rencontrés.

*
* * *

Le gai papillon à la rose
Fait des aveux troublants et doux ;
Les baisers qu'en son cœur il pose
Lui parlent peut-être de nous.

Dans ce clair paradis, comme un bonheur qui passe,
Le printemps et nous deux, joyeux trio d'amour,
Nous marchons libres dans l'espace.....
Pourtant, quel sera le retour ?



Lorsque les doux printemps sera clos dans l'année,
Lorsque le papillon cessera ses vols fous,
Quand la rose sera fanée,
Alors, amie, où serons-nous? [encore
Ah! plaise au Tout-Puissant qu'il nous rassemble
Le printemps et nous deux, beau trio fraternel,
Car nos cœurs sont créés pour connaître l'aurore
Du printemps éternel.

risquaient auparavant de passer inaperçus. Le décor, vu en pleine épopée, se transforme. La psychologie ethnique se fait de même plus complexe et plus insaisissable et les réflexions qui s'imposent à l'observateur atteignent une portée plus générale ou acquièrent une signification autrement élevée. L'attrait immédiat des choses étrangères s'augmente de pathétique puissant, à considérer que pour l'indépendance ou le salut de ces contrées où s'affrontent les adversaires, pour la défense de ces paysages d'Orient et de ces races martyrisées, des hommes viennent de l'Occident, souffrent, tombent et meurent.

Au secours de la Serbie juxtapose deux récits qui paraissent, dès l'abord, n'avoir entre eux que la seule affinité d'être des épisodes de cette lointaine entreprise. Lien fragile en vérité, que celui-là, pour constituer l'unité du volume aussi bien que cette ressemblance fortuite qui distribue les deux parties sur un nombre de feuillets sensiblement égal.

A y regarder de plus près, il y a mieux. D'abord l'unité chronologique joint et soude, l'un à l'autre, les récits comme les temps successifs d'une même action.

Là, c'est le départ vers l'Orient, les péripéties de la traversée, le débarquement à Salonique, la vie nomade du camp, les combats le long du Vardar et l'aventure guerrière poussée jusqu'à Krivolak. Puis, dans l'impossibilité d'apporter aux Serbes écrasés une aide efficace, le méthodique et admirable repli des troupes jusqu'à leur base d'opération.

Ici, plus circonstancié, puisque les faits sont groupés autour d'un individu et non plus collectifs, la marche inverse. Un éclopé d'une reconnaissance audacieuse vers les lignes bulgares, au moment du recul volontaire, est ramené des positions avancées de la montagne jusqu'à Guevgueli. De là il est dirigé à Salonique, enfin en France.

C'est Le retour d'un blessé. Pour motifs

de ces pages : le bateau-hôpital et ses hôtes, la vie immobilisée, l'émotion de l'arrivée, les jours solitaires, si longs, si longs, de la convalescence, l'impatience du repos forcé, l'obsession de l'Orient, où les autres sont demeurés afin de parachever l'œuvre de libération des peuples opprimés.

Dès lors, il est indifférent d'observer que le héros du premier récit est l'adjudant Lefranc, que le héros du second est le lieutenant Robert. Ils se ressemblent comme des frères. Mieux encore, ils se prolongent et se complètent. Ils composent en fin de compte un même personnage. Faut-il affirmer que tous deux sont créés à l'image et à la ressemblance de l'auteur lui-même? J'irai jusque-là. Sous le masque des figures jumelles, un unique visage apparaît. Les gestes et les pensées de Lefranc et de Robert traduisent une âme unique. Un fragment d'autobiographie se précise et se dessine, la part faite aux exigences de l'affabulation. Alcide Ramette

y satisfait dans Au secours de la Serbie en composant le portrait de Lefranc par un choix judicieux de touches qui en font un type représentatif de ces hommes du Nord, en qui s'incarnent de mâles vertus : le courage silencieux, la conscience stoïque de l'impérieux devoir et la notion idéale du sacrifice à la Patrie.

Dans Le retour d'un blessé, cette précaution à déguiser l'individualité existe déjà moins, à cause de la forme personnelle employée. Ni transposition, ni substitution, ni artifice. Les faits s'enchaînent aux faits, selon la logique, sans qu'aucune méthode ou recherche de composition intervienne. Un officier transcrit quotidiennement, sur son cahier de campagne, ses impressions, voilà tout.

Je veux souligner toutefois que, par un scrupule de métier bien compréhensible et sans doute afin d'accentuer l'étroite relation des tableaux du diptyque qu'il nous présente, l'auteur a voulu, en quelque sorte, préparer le passage du

récit romancé au récit simplement historique. Les quelques pages détachées du carnet de Victor Lefranc au dénouement d' Au secours de la Serbie ne sont-elles pas une manière de transition, acheminant au style direct adopté dans Le retour d'un blessé?

Mieux que par un raccord, aussi adroit soit-il, l'homogénéité du livre s'affirme par le souffle patriotique, ardent et généreux, qui le traverse, l'anime, le vivifie, lui confère une ferveur émouvante. Par-dessus la corrélation des faits, on sent la cohésion profonde des idées et du sentiment.

Car Alcide Ramette est plus qu'un spectateur attentif et sincère qui presse tant qu'il peut la réalité. Il est un acteur et un patient des scènes qu'il raconte. Au souci d'exactitude et au scrupule de vérité du témoin loyal, il ajoute l'authenticité de son exemple personnel. Si j'avais besoin le moins du monde d'être confirmé dans mon assertion, il me suffirait de

relire les citations à l'ordre du jour. Celle-ci :

« Alcide Ramette, lieutenant commandant la 1^{re} compagnie, officier des plus dévoués, qui, depuis huit mois, se dépense sans compter dans le commandement de sa compagnie dont il a su faire une unité bien en main. S'est particulièrement distingué en dirigeant lui-même, avec beaucoup d'à-propos, deux reconnaissances des positions ennemies. A été blessé au cours de la seconde, alors qu'il venait de réussir à faire six prisonniers Bulgares. »

Il y a là, en raccourci, le thème de l'embuscade qui ouvre Le retour d'un blessé. Et j'ai sous les yeux, à l'instant que j'écris, une toute petite photographie. Elle représente un jeune officier français en croupe d'un Bulgare. La lettre qui m'apporta naguère cette image m'expliquait, à peu près comme il est dit dans ce livre, l'énigmatique position. Le jeune lieutenant de l'armée d'Orient, je l'avais tout de suite reconnu. Il ne s'appelle pas Robert. Et la

lettre n'est pas davantage signée de ce nom.

Bénéfice immédiat et tangible de ces souvenirs familiers. Nous pouvons faire confiance, malgré le voile romanesque dont la réalité s'enveloppe et malgré des incidents en apparence menus et limités, au côté documentaire de l'ouvrage. Il n'y a rien d'insignifiant, dès qu'il s'agit de la vérité. Les détails sont la source infime d'où s'expriment les vues d'ensemble et les lois de l'histoire.

Sans y prétendre, Alcide Ramette fait œuvre d'historien. Il est le chroniqueur oculaire de la campagne de notre armée d'Orient à Kavadar, Cicevo, Rosoman, Stroumitza. Autant d'étapes d'une avance pénible et qui ne fut pas sans gloire. On savait qu'au terme de la progression ardue, il n'y avait qu'une démonstration héroïque accomplie, un beau geste vain. Un peu plus tôt, un peu plus tard, le repli s'imposerait. Et ce fut la fameuse retraite des 20 000, de Krivolak à Salonique. Retraite mémorable

à l'égal d'une victoire par les obstacles surmontés, la prudence et l'habileté de la manœuvre. Qu'il le veuille ou non, Alcide Ramette apparaît comme le Xénophon de cette nouvelle Anabase.

Un Xénophon poète d'ailleurs. On s'en aperçoit aisément à l'art de replacer les incidents de l'expédition dans leur âpre décor, au soin d'unir et de fondre, en proportions savamment dosées, les visions et réflexions à la sobre description.

La reconnaissance vers Kara-Eliazki, entre autres, est tout imprégnée de poésie nocturne. Le contraste est frappant entre le rapport officiel de la patrouille dans sa brièveté schématique et sa précision technique et l'ample développement qui le suit. La peinture changeante de la vallée aride où gronde le torrent du Vardar, tandis que les cimes des monts, une à une, se dégagent de l'ouate bleutée du brouillard matinal, compose un tableau délicieux. Ce n'est point le seul. Les notations subtiles et dé-

licates abondent. Ne saurait-on pas qu'avant d'être soldat Alcide Ramette a publié les strophes de Clartés au crépuscule et du Rouet de buis qu'on le devinerait poète d'après sa prose et ses évocations. Et poète du Nord, en outre, c'est-à-dire sans verbiage ni fausse éloquence, plus attaché qu'aucun autre aux jeux de l'ombre et de la lumière, aux nuances imprécises de l'atmosphère, d'une sensibilité très fine et d'une qualité d'émotion particulièrement séduisante.

Le poète, il se découvre à tout coup, aux spectacles qui s'offrent à ses regards et à la vibration intime que suscitent en lui les êtres et les choses. Il vit dans une plénitude d'enthousiasme, de chaleur lyrique et d'exaltation. Dans ces conditions il subit jusqu'à la passion l'emprise et l'éblouissement oriental. Sans doute, le mirage de ces pays les plus beaux du monde et le prestige des noms les plus grands de l'histoire gardent sur les âmes une magnifique puis-

sance de suggestion. Mais la verte Trinacrie, la Sicile de Théocrite et des Boucoliastes, les flots de l'Archipel, les blanches Cyclades égrenant leurs îles comme un collier de perles dénouées, Sparte, Marathon et leurs fastes inoubliables chantent dans la mémoire de l'auteur avec une particulière et frémissante douceur. Le ravissement est presque religieux quand le rêve évoque l'Hellas des dieux païens et des blancs parthénon parmi la lumière heureuse qu'Iphigénie mourante regrettait avant sa jeunesse et que Sapho compare à la molle beauté d'une jacinthe épanouie.

L'âme romantique d'un Shelley, d'un Keats ou d'un Byron habite en lui. Et tout ce qu'il reste d'un peu livresque et de conventionnel, dans l'admiration que suscitent ces souvenirs classiques, cède devant la flamme d'inspiration de ce philhellène obstiné. Lorsque Lefranc succombe à Salonique il est convaincu de mourir pour un aussi noble idéal que s'il avait versé

tout son sang en Argonne, en Artois, ou en Flandre, pour défendre la terre de France, son clocher et ses morts.

Il participe dans sa pensée à l'affranchissement de la Serbie flagellée et à la rénovation du peuple grec que l'astuce expectante de son Basileus écarte de l'accomplissement de ses destinées séculaires. Pour être formulés à diverses reprises et définis de façon plus directe, dans le deuxième récit, je persiste à croire que les faits, sous l'apparence de la fiction ou celle du mémorial, ont exactement le même caractère. Les personnages, inventés ou non, ne sont que d'ingénieux prétextes à la manifestation d'une pensée uniforme, d'une direction constante des opinions et sentiments.

Alcide Ramette ne se défend pas, à l'occasion, d'apprécier et de juger en toute liberté. Il faut lui savoir gré de sa franchise. La fougue de son enthousiasme pouvait égarer sa lucidité. Elle n'y a point nui.

L'atmosphère de stoïcisme et de vaillance qu'on respire au long de ces pages, l'accent de sublime abnégation qu'on y entend, le son de métal éprouvé et pur, comme d'un beau bronze sonore, que rendent les âmes de Lefranc, de Robert et, quelques tons plus bas, de ces héroïques anonymes que sont leurs hommes n'a point de faille. Il risquerait même d'être taxé d'exagération idéaliste, s'il n'y avait, en face des exemplaires admirables, le contraste de natures plus terre à terre. Mais, nouvelle preuve en faveur de la sincérité de l'ensemble, l'humanité moins haut grimpée en patriotisme, en dévouement, en perfection morale, l'humanité prudente, égoïste, calculatrice s'y retrouve. Il y a le jeune major bavard qu'un rhumatisme opportun dérobe aux risques d'un départ imminent. Il y a le commissaire de gare, collectionneur, qui évacue de Salonique, où la sécurité paraît compromise, une précieuse macédoine d'antiquailles et de bibelots rares dont il escompte en

France bon profit. Il y a l'infirmier pour qui les considérations d'ordre supérieur ne tiennent pas devant l'ennui et le péril de vivre loin de ses habitudes et de son champ. A ceux-là ne disent rien paysages ni passé, ni ces nobles entités, qui font vivre et mourir, et le devoir n'impose pas son fier langage. Ceux-là n'ont pas la sympathie de Ramette. Mais il ne s'attarde pas à les mépriser; il constate et passe. Il dédaigne s'arrêter aux spectacles déprimants, non par crainte d'entamer son optimisme, par dignité plutôt.

Des ombres au tableau, il en voit et lui-même en indique.

Ainsi, il ne me déplait pas qu'il avoue que notre faiblesse dans cette guerre a été de faire du sentiment. Mais il fait cette constatation sans amertume ni arrière-pensée de critique déguisée. Et de conclure que, voudrait-on réagir, ses hommes, comme lui, seront toujours sans courage contre des vaincus ou des prisonniers et

sans efficace aux représailles. C'est très beau, cela.

Se montrer magnanime, chevaleresque, pitoyable, même à contre-sens et à notre détriment, n'est-ce point le travers et la grandeur du caractère français?

Je me souviens en remarquant ceci de la lettre d'un petit paysan du Nord qui, de Gallipoli arrivé à Salonique, m'écrivait : « Autour du camp il y a beaucoup de femmes et d'enfants turcs qui mendient. Ce sont les enfants et les femmes de ceux qui combattent contre nous. On le sait. Mais ils ont faim et font pitié et nous partageons avec eux notre ration. » Celui-là aussi, bellement, faisait du sentiment. Admirable faiblesse!

Et avec ces affirmations, ces dons frémissants, ces ardeurs communicatives, la belle foi ardente, réfléchie, inébranlable, amoureuse, absolue en la France éternelle et en sa mission œcuménique!

Je ne veux pas savoir après cela si, en faveur

de tout ce que ce livre représente, quelques façons de dire sont non conformistes, si quelques tournures de phrases ont l'accent provincial du Nord. Choqueront-elles les délicats? Tant pis! Les délicats sont malheureux, a dit La Fontaine, qui était aussi un septentrional de bon goût. Pour moi, j'y ai respiré, sans désagrément, comme un parfum de terroir. Et puis c'est ici, avant une œuvre de poète, une œuvre de vrai soldat, pas de littérature d'arrière.

Le front, s'il permet d'enrichir la sensibilité d'impressions inédites, est le dernier endroit où un écrivain ait loisir de s'attarder à ciseler des phrases. On y fourbit des armes au repos. Il sied au contraire qu'il reste, dans les ouvrages conçus là-bas, une certaine rudesse propre à en indiquer l'origine, la même qui caractérise ces bijoux des tranchées sommairement façonnés avec des éclats de mitraille et des instruments de fortune par l'ingéniosité des artisans de la victoire.

XVIII AU SECOURS DE LA SERBIE

Plutôt qu'à une critique, même discrète, de l'œuvre ainsi élaborée entre deux combats, il vaut mieux finir sur un éloge et féliciter l'écrivain qui, si loin du bienfaisant foyer natal, si douloureusement distant de ses affections, dans son double et angoissant exil, a gardé assez de courage et de sérénité d'âme pour proposer la haute et réconfortante leçon de patriotisme que voici. Car il ne s'agit pas seulement d'un appel à la volonté, à l'énergie et à l'espoir. Au secours de la Serbie est une démonstration pertinente de la valeur morale de l'esprit d'abnégation, d'endurance et de sacrifice. C'est surtout un fier acte de foi à l'impérissable vocation civilisatrice de la France.

LÉON BOCQUET.

GROZDANA (1)

M. VIDAKOVITCH.

Ma sœur Grozdona, fidèle et chérie,
Penche encor vers moi ton cœur attristé;
Tes yeux sont les lacs de notre prairie,
Tes bras, des rameaux fleuris par l'été.

Ma sœur Grozdana, douce et noble vierge,
Penche ton front blanc que frôle la mort.
Ton âme est l'autel où brûle le cierge,
Le beau cierge pur pour l'icône d'or.

Beauté douloureuse empreinte de larmes,
Au sein des malheurs grandissent tes charmes.
Pourquoi donc vins-tu, si c'est pour partir?

Ma sœur Grozdana, fidèle et chérie,
Tu portes le deuil de notre patrie,
Ton sort est celui d'un peuple martyr! (2)

(1) La jeune fille désignée par le sort va partir, captive des Turcs. Son frère lui dit adieu.

(2) Ces vers, d'un jeune poète mort pendant la guerre, ont été recueillis et nous en ont été transmis par son pobratime M. Sinicha Stankovitch.

LES CAVALIERS NOIRS

M. Vidakovitch.

Dans la forêt vaste aux ramures sombres,
Deux cavaliers noirs, deux hommes, deux ombres,
Passent sur leur grand coursier
Traçant un éclair d'acier.

Le cheval hennit et l'homme s'irrite :
« Plus vite, ô Vranac ! Plus vite...
Avant l'aube, avant que de t'abreuver,
C'est à Kossovo qu'il faut arriver !

Le vent de minuit, dans la nuit sans lune,
Le vent de minuit pleure dans la brune.
Fantômes debout ! Debout le Passé !...

Les noirs cavaliers que l'orage entraîne,
Les noirs cavaliers courent vers la plaine,
Où tout le destin d'un peuple est tracé !...

SURVIVANCE

« Dans l'obscurité glacée, une lueur brille. »

Yovan DOUTCHITCH.

Au fond d'une vallée endormie et muette
Se dresse une villa de marbre dans le lierre,
Le givre, en diamants a festonné sa crête,
Le vent, dans le sentier du jardin solitaire,
Pleure et vient se heurter au grand balcon de
[Pierre.

Au-dessus du balcon où campent des Centaures,
A travers les rideaux de soie, œuvre des Maures,
Une lumière brille... En une exquise pose,
Dans le recueillement d'une chambre bien close,
Sur un grand lit de cèdre une femme repose.

Elle repose, ainsi qu'une blanche palombe ;
Dans un doux abandon a son rêve de femme,
Sa poitrine tressaille. Elle lit avec flamme
Un livre où le poète a mis toute son âme...
Maintenant,.. le poète est couché dans la tombe.

Mais, son souffle survit!... Des ombres enlacées
Passent!... La femme lit. Ses veines sont glacées.
Et son cœur, poursuivant les ombres effacées,
Sous l'étreinte d'amour de la Méduse antique,
Souffre avec allégresse et chante son cantique.

Amoureuse, troublée à cette page ancienne
Et belle de la jeune sève qu'elle porte,
(O contraste!) elle vit, plus languide ou plus forte,
Car, lisant les secrets d'une existence morte,
En cherchant une autre âme, elle a trouvé
[la sienne!...

(1) Cette poésie que Douthitch a nommée « la veillée » et que nous désignons « Survivance » a été écrite en rimes féminines pour mieux exprimer le calme d'un rêve.

LE SECRET DE L'ARBRE

« Dans le tronc de l'arbre ces mots étranges
parlent d'une voix muette. »

DOUTCHITCH.

Voyez dans le tronc du chêne
Ces mots incrustés un jour,
Ces mots qu'une main lointaine
Traça pour parler d'amour...

Le soleil en son sillage
Les allume maintes fois ;
Les oiseaux dans le feuillage
Les répètent par le bois.

*
* *

Jadis, sur des dromadaires
Des jeunes gens sont venus,
Portant, des lointaines terres,
Ici des feux inconnus.

En nomades ils passèrent,
Prenant l'arbre pour autel
Et dans son cœur ils gravèrent :
« Notre amour est immortel. »

LE POËTE

Adapté de DOUTCHITCH.

Il naquit au bord de l'Egée bleue, dont les jardins profonds sont peuplés de statues.

Sur les rivages ensoleillés, comme une mouette, il se baignait dans la lumière. L'odeur alcaline des eaux tiédies fortifiait ses jeunes membres, et sa mère douce le portait, vers la fin du jour, à l'ombre des grands lataniers, dont les feuilles avaient le pouvoir de l'endormir.

L'azur et la beauté avaient impressionné son âme ; le feu d'idéal avait touché son front, illuminé son cœur. Il devint vibrant comme une lyre.

Pauvre poète ! Il dut partir pour les régions glacées où le ciel est pâle et morose, où le soleil frileusement se cache, où le vent n'entonne pas des hymnes d'allégresse, mais seulement des plaintes lugubres.

Il s'éloigna, mais sa pensée fidèle revenait toujours vers les rivages clairs, les jardins aux statues de marbre, les lataniers aux branches basses.

Et la mer étrangère, qui poussait à ses pieds des vagues inclémentes, emportait en son sein les larmes de regret de l'exilé.

Mais quand ses cheveux, blonds comme les pampre d'automne, devinrent aussi blancs que la neige d'hiver, quand ses yeux ardents aux reflets d'émeraude se troublèrent, quand en ses veines l'hiver qui n'appelle plus de printemps glaça son sang généreux, alors il put revenir, l'infortuné, dans l'harmonieuse Ionie.

O pays de rêve et de réalité douce ! tout y était comme autrefois, aussi beau, aussi lumineux !

Mais celui qui revenait, combien était-il changé !

Il ne reconnut pas les rivages aux coquilles de nacre, les paysages dorés par le soleil de la voluptueuse mer Egée.

Alors, tristement, douloureusement, il ferma les yeux :

*
* *

O surprise d'ardente joie ! ô miracle du souvenir !

En regardant au-dedans de lui-même, il vit le soleil d'autrefois, le soleil qui donnait un rayonnement de vie au cadre de son enfance.

Pour lui, les feuilles de latanier exhalaient

encore le parfum du sommeil, et dans les froides statues de marbre, un sang rose semblait rajeunir l'âme de la pierre impassible.

Le soleil de la jeunesse écoulée, dans le crépuscule de l'âme, redonne à tout ce qu'il éclaire l'étrange reflet de la vérité, l'accuité magique de l'Illusion !



Les choses ont l'aspect que leur donne notre âme.
Oh ! puissions-nous garder la pure vision
Des jours trop tôt vécus, des jours où tout s'en-
[flamme,
Où notre mère, avec sa tendresse de femme,
A brodé pour nos yeux la fleur d'illusion.
Les choses ont l'aspect que leur donne notre âme.

AVE SERBIA

(pour l'armée de Salonique)

Adapté de Douthitch.

Tu vis en nous, adorable patrie
Nos yeux ont le reflet de tes couchants si beaux ;
Nous portons ta douleur dans notre âme meurtrie
Et ton soleil sur nos drapeaux !

Tes éclairs sont dans nos épées ;
Tes fleuves élevés coulent dans notre sang ;
Tes vents sont dans les épopées
De notre gouslar frémissant.

Et, bien que refoulés par le Bulgare inique,
Nous sentons battre encor ton cœur
Et nous luttons à Salonique
Pour revoir ton beau front vainqueur !

O Serbie, ô mère féconde,
Tu nous formas avec ardeur
Pour être les premiers du monde,
Dans la joie et dans la douleur.

O Serbie, adorable mère,
T'abandonner serait mentir :
D'une goutte de sang et d'une larme amère,
Toi qui fis un héros, toi qui fis un martyr.

Nous marcherons vers la victoire
Pour toi, dans un effort puissant,
Mère, en retour du lait que tu nous as fait boire
Nous donnerons tout notre sang.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Lettre préface de Monsieur M. Vesnitch . . .	1
Avant dire	5
Hommage à la Serbie	7
Qu'est-ce que l'âme Serbe ?	11

CHANTS HÉROIQUES

CYCLE DE KOSSOVO

Vision de Lazare	25
Les deux messages	29
La tsarine Militza	33
Milosch Obilitch	40
La mère des Yougovitch	43
La fille de Kossovo	45

CYCLE DE MARKO KRALIÉVITCH

Charatz	51
Pour un trône	53
Les Janissaires	59
Milosch	61

	Pages
Le sabre du roi.....	65
Le Maure.....	69
Le faucon gris.....	71
Mort de Marco Kraliévitich.....	73
La Vila Ravioïla.....	78

CHANTS HÉROÏQUES DIVERS

La fondation de Scutari.....	83
Etienne l'aveugle.....	89
Vrnitchka Koula.....	91
Doïtchin.....	101
Le ban de Michlian.....	106
Le mariage de Maxime.....	110
Le partage des Yakchitch.....	118
Le gouslar.....	122

LES HAÏDOUKS

Grouitza Novakovitch.....	129
Radoïtza.....	134
La femme de Voukoçar.....	140
Les deux Nakitch.....	142
Les trois haïdouks.....	146
L'Ouskok Senkovitch.....	150
Les noces d'Yvo.....	156
Nenad et Predrag.....	160

CHANSONS DE FEMMES

Iélitsa	169
Omer et Mérima	173
La plus belle fleur de ce monde	177
Les fils ingrats	179
La jeune moissonneuse	181
L'amour d'une mère	183
Le célibataire	185
L'amour conjugal	187
Ballade bosniaque	189
Le joueur de svirala	191

HEURES HISTORIQUES

Saint Sava	199
Dosithée Obradovitch	204
Kara-Georges	210
Milosch Obrenovitch	221
Le roi Pierre	226

NOTES

FLEURS DES BALKANS

Le Pobratime	241
Devant la mort (inspiré de Branko Raditchevitch)	243

	Pages
L'Amour (inspiré de Djoura Yakchitch).	245
La Patrie — — ...	246
Poésie Brûlée (d'après Zmai Yovan Yovanovitch)	248
Désespérance (Chantitch)	250
Le Retour (V. Y. Ylitch)	251
Sur le Vardar —	252
L'Église abandonnée (inspiré de Milan Rakitch).	253
Simonida — — .	254
La Pensée — — .	255
Euphémie — — .	257
Vœux — — .	259
Dans les Bois (Tchourtchin)	261
Trio (adapté de Tchourtchin)..	263
Grozdana (M. Vidakovitch)	265
Les Cavaliers noirs . —	266
Survivance (inspiré de Y. Doutchitch).	267
Le Secret de l'Arbre — ...	269
Le Poète — ...	270
<i>Ave Serbia</i> — ...	273

PARIS. — IMP. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17. — S.
